

RECHERCHES QUALITATIVES

revue.recherche-qualitative.qc.ca

Hors-série
«Les Actes»

**Observer les pratiques et les acteurs en situation :
réflexions sur des démarches d'observation
multisituées, équipées ou en ligne**

**Actes du colloque de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ)
Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR)
28 octobre 2016**

Sous la direction de
Sylvie Grosjean et Marjorie Vidal

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 22.

OBSERVER LES PRATIQUES ET LES ACTEURS EN SITUATION :
RÉFLEXIONS SUR DES DÉMARCHES D'OBSERVATION
MULTISITUÉES, ÉQUIPÉES OU EN LIGNE

ISSN 1715-8702

<http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>

La revue *Recherches qualitatives* est financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada



Social Sciences and Humanities
Research Council of Canada

Conseil de recherches en
sciences humaines du Canada

Canada

Cette publication est aussi soutenue par l'Université du Québec à Trois-Rivières

UQTR



Université du Québec
à Trois-Rivières

et par l'Association pour la recherche qualitative

ARQ Association pour la
recherche qualitative

© 2017 Association pour la recherche qualitative

Table des matières

Introduction

Observer les pratiques et les acteurs en situation : réflexions sur des démarches d'observation multisituées, équipées ou en ligne

Sylvie Grosjean, Marjorie Vidal.....1

De l'objet à l'outil : la photographie au service de l'observation en sciences sociales

Michaël Meyer.....8

Observer les observateurs, adaptation de la méthode de l'autoconfrontation simple et complexité de la navigation internet

Daniel Pélissier.....24

Étirer le temps, traquer dans l'espace : conjuguer l'approche naturaliste de la décision et l'ethnographie organisationnelle

Ivan Ivanov, Arlette Bouzon.....42

Trois ficelles du métier d'ethnographe

Pierre Nocerino.....59

Les ethnographes armés ou désarmés par l'observation multisituée? Éléments de réponses à partir d'enquêtes sur les « précarités rurales »

Sylvain Bordiec, Muriel Marnet.....76

Introduction

Observer les pratiques et les acteurs en situation : réflexions sur des démarches d'observation *multisituées, équipées ou en ligne*

Sylvie Grosjean, Ph. D.

Université d'Ottawa, Ontario, Canada

Marjorie Vidal, Ph. D.

Université de Montréal, Québec, Canada

Le présent dossier thématique s'ancre dans la continuité du colloque d'automne de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) qui s'est tenu le 28 octobre 2016 à l'Université du Québec à Trois Rivières. Ce colloque avait pour objectif de mettre en lumière l'évolution des pratiques d'observation dans différents contextes sociaux, professionnels ou organisationnels. Et de souligner les enjeux actuels autour de certaines de leurs modalités de structuration. Elles sont déclinées en trois grandes thématiques, qui constituent les trois portes d'entrée de ce numéro.

La première grande thématique porte sur **l'observation équipée**. L'exploration photographique et filmique de nos organisations, des pratiques, et plus globalement de la société n'est pas nouvelle (Becker, 1981, 2007; Piette, 1996), mais des développements récents en recherche qualitative valorisent l'observation dite « équipée »; pensons notamment au *shadowing* ou vidéo-filature (Czarniawska, 2007; McDonald, 2005), à la vidéo-ethnographie (Laurier & Philo, 2006), à l'intervention sociologique et militante par les images ou *photo-voice* (Wang, 1999) ou encore à la photographie réflexive et auto-ethnographique (Meyer, 2013). Lorsqu'il mobilise

Note des auteures : nous tenons tout particulièrement à remercier les 14 collègues qui ont accepté de participer à l'évaluation des textes sélectionnés pour le présent numéro. Leur précieux concours a permis la parution de ce dossier.

différentes techniques dans le cadre de ses observations, le chercheur fait des choix méthodologiques; pensons notamment au moment où il utilise et déclenche sa caméra, son appareil photo pour procéder aux enregistrements des actions des acteurs. Certaines questions peuvent alors se poser, par exemple : que doit-on filmer ou photographier? Qu'est-ce qu'il est important de filmer ou photographier? Quand doit-on déclencher l'enregistrement, quand doit-on l'arrêter? Plus fondamentalement, que s'autorise-t-on à « voir » et à ne pas « voir »? (Grosjean, 2013). Qu'en est-il de l'opportunisme méthodologique, pour reprendre Girin (1989), qui renvoie à cette idée que le chercheur doit aussi pouvoir saisir « intelligemment » certaines occasions spécifiques qui n'étaient pas prévues d'entrée de jeu. Autant de questions qui s'imposent au chercheur et qui illustrent le fait qu'un travail d'interprétation [en direct] s'opère indéniablement lorsque l'on filme ou photographie des activités quotidiennes. De plus, cette observation *équipée* vient interroger les temps de l'observation et par la même occasion les temps de l'analyse : l'observation sur le terrain ou à l'écran; l'analyse *in situ* ou à l'écran. Comment le chercheur intègre-t-il ces différentes temporalités dans sa démarche d'analyse? Ce sont toutes ces questions qui nous animent autour de ce thème et qui vont faire l'objet d'une réflexion à partir de pratiques de recherche dans des univers organisationnels et professionnels divers.

La deuxième grande thématique traite de **l'observation en ligne**. « L'évolution des technologies, la numérisation des informations relatives à l'activité (sites Internet, vidéos, actualités, blogues) et l'explosion des médias sociaux (dont Facebook, Instagram et Twitter) construisent le monde virtuel comme contexte ethnographique important » (Dumont, 2014, p. 196). Partant de ce constat, il est indéniable que le chercheur investit aujourd'hui ce nouvel espace dit numérique afin de tenter de décrire l'usage des utilisateurs ou de plonger au cœur des interactions s'accomplissant dans différents espaces tels que des forums ou réseaux sociaux (Bianco & Carr-Chellman, 2002; Valastro, 2002). Plus globalement, l'adoption massive des technologies numériques a amené les chercheurs à innover sur le plan méthodologique afin de mener des observations au sein de ces nouveaux terrains d'enquête. Les chercheurs ont donc adapté les méthodes d'observation aux objets de recherche numérique (Heas & Poutrain, 2003; Hine, 2015; Hine, Snee, Morey, Roberts, & Watson, 2015); mais ceci suscite plusieurs questions d'ordre méthodologique : doit-on faire une distinction entre terrain « réel » et « virtuel »? Quelle position va prendre le chercheur : chercheur-témoin vs chercheur co-acteur? Quelles données le chercheur va-t-il collecter et comment va-t-il les collecter? Quels sont les outils dont il dispose pour mener son observation dans ce terrain particulier? Quelles formes de validation des données le chercheur produit-il? Autant de questions que nous souhaitons aborder par rapport à ce thème qui interpelle de manière évidente les plus récents développements méthodologiques réalisés dans le cadre d'études empiriques.

Enfin, la troisième thématique est l'**observation multisituée**. Dans leur démarche d'observation, les chercheurs ne limitent plus leurs études à un site unique, mais entreprennent des recherches dites « multisituées » ou « multisites » (Yanow, Ybema, & Van Hulst, 2012). Par exemple, ils suivent des ouvriers d'une entreprise de construction sur différents chantiers (Gherardi, 2006) ou des groupes sociaux qui se réunissent dans des espaces et des temporalités différents autour de la marque Apple (Sitz, 2008). Ces nouvelles pratiques requièrent d'interroger le choix des sites à investiguer (Cefaï, 2003; Cefaï & Gardella, 2011). De plus, elles exigent de décrire, de « cartographier » des actions, des dynamiques organisationnelles, et de faire des connexions à travers les divers espaces d'interactions à investir. Aussi, faire de l'observation multisituée, c'est tenter (via des outils méthodologiques divers) de « restituer les emboitements et les enchaînements de contextes, dans l'espace et dans le temps » (Malfilatre, 2011). Mais comment le chercheur peut-il faire pour restituer cette succession de contextes et de temporalités dans le cadre d'une observation multisituée? Comment peut-il restituer d'une manière crédible les diverses trajectoires d'objets et d'acteurs qu'il a suivies et observées dans divers sites à différents moments? Comment ces trajectoires composent-elles une histoire? Autrement dit, comment se rencontrent-elles, s'affectent-elles, s'influencent-elles et dessinent-elles progressivement les relations qui se nouent entre les acteurs, les objets, les situations et les temporalités? Alors que la démarche d'observation permet au chercheur d'investir des contextes spatio-temporels différents et de rendre compte d'une forme de fragmentation du réel, quels outils méthodologiques, quelles démarches d'analyse va-t-il privilégier pour tenter de rendre fluide le tout? Voici quelques-unes des questions que nous souhaitons aborder en relation avec ce thème.

Présentation des cinq articles du numéro

L'intérêt de ce numéro spécial repose sur la variété des éclairages qu'il propose. Les articles qui le structurent présentent différentes modalités d'observation des acteurs, des pratiques et des activités en situation. Partants de contextes très diversifiés, les auteurs sont à même de proposer des points de vue différents et complémentaires. Ils développent leurs réflexions et pratiques méthodologiques, qu'ils ancrent dans leurs recherches empiriques et fournissent des outils méthodologiques et de pensée pour qui s'inscrit dans cette démarche. L'étude combinée de ces différentes modalités d'observation permet de dégager certaines convergences et divergences et soulève des questionnements, enjeux et défis qui continuent de marquer cette démarche particulière qu'est l'observation et ses développements récents.

Le premier texte de **Michaël Meyer** porte sur l'**observation équipée**, c'est-à-dire l'observation au moyen d'une caméra ou d'un appareil photo pour observer les acteurs *in situ* afin de les suivre dans leurs activités quotidiennes. En s'appuyant sur nombre d'expérimentations de la photographie en recherche, l'auteur interpelle notre

rapport complexe aux images en situation d'enquête. Mettant l'accent sur la fabrication et la mobilisation des images dans la recherche qualitative, il dégage les apports concrets, mais également les principaux écueils et défis.

Le deuxième texte de **Daniel Péliissier** porte sur l'**observation en ligne**, c'est-à-dire l'observation menée par le chercheur lorsqu'il investit des espaces dits numériques. L'auteur mobilise l'autoconfrontation comme méthode d'accès aux représentations des acteurs. À partir d'une recherche portant sur la réception de la communication numérique de recrutement, il présente les différentes étapes de son adaptation de l'autoconfrontation, et soulève au fur et à mesure les obstacles méthodologiques rencontrés lors de sa mise en œuvre.

Les trois articles suivants portent sur l'**observation multisituée**, c'est-à-dire la démarche d'observation qui consiste à suivre des acteurs agissant dans divers univers spatio-temporels. Toutefois, chaque auteur propose une façon unique d'aborder cette spécificité du multisite.

Ivan Ivanov et **Arlette Bouzon** étudient la fabrication de la prise de décision en contexte organisationnel en interrogeant les différentes approches méthodologiques mises en œuvre pour saisir la décision « en train de se faire ». Les auteurs expliquent plus précisément comment l'approche naturaliste de la décision (*Naturalistic Decision Making*) s'inscrit en cohérence et nourrit une démarche ethnographique dans des contextes de travail pluriels. Ils soulignent les apports de leur démarche quant à l'appréhension de l'émergence de la décision en situation. Pour illustrer leur propos, ils mobilisent une recherche sur l'élaboration d'un journal interne dans une organisation française éclatée et multisite.

Le quatrième article de **Pierre Nocerino** nous plonge dans la dimension collective de la prise de décision, à travers l'étude de la constitution de groupes professionnels. Sur la base d'une recherche ethnographique portant sur la constitution de groupe d'auteurs de bande dessinée en France, l'auteur révèle comment il appréhende l'expression de l'autonomie individuelle et collective des professionnels en situation. Il révèle parallèlement les ficelles de l'approche multisituée autour des coordinations complexes qu'elle suscite et exige.

En ce qui concerne le cinquième article, **Sylvain Bordiec** et **Muriel Marnet** opèrent un retour réflexif sur l'adhésion même « au principe méthodologique » de l'observation multisituée pour comprendre le monde social. Révélant les rouages de l'adhésion à la méthode, les deux auteurs rendent explicites les conditions de cette réflexivité qu'ils illustrent à partir de deux recherches sur les précarités rurales en France. Ce mouvement analytique permet de saisir les différents éléments spécifiques qui vont conduire à privilégier cette option méthodologique particulière.

La complémentarité de ces cinq contributions nous offre une mosaïque éclairante sur les différents aspects de l'observation des acteurs. Qu'il s'agisse de les accompagner

sur des lieux variés, réels ou virtuels, de documenter les processus qui les conduisent à prendre une décision ou encore de restituer leur action en images, les auteurs de ce numéro révèlent toute l'importance de la réflexivité méthodologique du chercheur. C'est en effet la combinaison de circonstances spécifiques, en lien avec les particularités des terrains de recherche, qui déterminent les choix méthodologiques que le chercheur va poser en situation. Les questionnements soulevés à travers ces articles demeurent donc très contemporains et ancrés dans les enjeux actuels de la recherche qualitative. Ce numéro apportera des clés précieuses pour tout chercheur confronté à ces réflexions dans le cadre des démarches d'observation

Références

- Becker, H.S. (1981). *Exploring society photographically*. Evanston, IL : Northwestern University & Mary and Leigh Block Gallery.
- Becker, H.S. (2007). Les photographies disent-elles la vérité? *Ethnologie française*, 37(1), 33-42.
- Bianco, B.M., & Carr-Chellman, A.A. (2002). Exploring qualitative methodologies in online learning environments. *The Quarterly Review of Distance Education*, 3(3), 251-260.
- Cefaï, D. (2003). *L'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Cefaï, D., & Gardella, E. (2011). *L'urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris*. Paris : La Découverte.
- Czarniawska, B. (2007). *Shadowing and other techniques for doing fieldwork in modern societies*. Liber : Copenhagen Business School Press.
- Dumont, G. (2014). Entre mobilité, virtualité et professionnalisation : Éléments méthodologiques et conditions de réalisation d'une enquête ethnographique des grimpeurs professionnels. *Recherches qualitatives*, 33(1), 188-210.
- Gherardi, S. (2006). *Organizational knowledge : The texture of workplace learning*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Girin, J. (1989, Mars). L'opportunisme méthodique dans les recherches sur la gestion des organisations. *Journées d'étude sur la recherche-action en action et en question*. AFCET, École Centrale, Paris.
- Grosjean, S. (2013). Une approche microethnographique et multisituée en organisation : double mouvement de « zoom avant/arrière » sur l'activité d'arpentage. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels, Supplément (HS)*, 155-177.

- Héas, S., & Poutrain, V. (2003). Les méthodes d'enquête qualitative sur Internet. *ethnographiques.org*, 4. Repéré à <http://www.ethnographiques.org>
- Hine C. (2015). *Ethnography for the Internet : Embedded, embodied and everyday*. London : Bloomsbury.
- Hine C., Snee, H., Morey, Y., Roberts, S., & Watson H. (2015). *Digital methods for social science : An interdisciplinary guide to research innovation*. Basington : Palgrave Macmillan.
- Laurier, E., & Philo, C. (2006). Natural problems of naturalistic video data. Dans H. Knoblauch, J. Raab, H.G. Soefnner, & B. Schnettler (Éds), *Video analysis : Methodology and methods* (pp. 181-190). Frankfurt : Peter Lang.
- Malfilatre, M.G. (2011). À propos de « L'engagement ethnographique ». Entretien avec Daniel Cefaï. *Revue du MAUSS permanente*. Repéré à <http://www.journaldumauss.net/./?A-propos-de-L-Engagement>
- McDonald, S. (2005). Studying actions in context : A qualitative shadowing method for organizational research. *Qualitative Research*, 5(4), 455-473.
- Meyer, M. (2013). Éléments pour une ethnographie visuelle des organisations. L'aire du photographiable et l'aire du photographié. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels, Supplément (HS)*, 131-153.
- Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris : Éditions Métailié.
- Sitz, L. (2008). Les mondes de marques : L'exemple du monde Apple. *Décisions Marketing*, 52, 19-30.
- Valastro, M. (2002). Recherche ethnographique et communautés virtuelles : Entretien avec Alessandra Guignoni, *Esprit critique*, 4(5). Repéré à <http://www.espritcritique.org/0405/entretien01.html>
- Wang, C.C. (1999). Photovoice : A participatory action research strategy applied to women's health. *Journal of Women's Health*, 8(2), 185-192.
- Yanow, D., Ybema, S., & Van Hulst, M. (2012). Practicing organizational ethnography. Dans G. Simon, & C. Cassel (Éds), *The practice of qualitative organizational research : Core methods and current challenges* (pp. 331-350). London : Sage.

Sylvie Grosjean est professeure titulaire au département de communication de l'université d'Ottawa. Son domaine d'expertise est la communication organisationnelle et ses recherches portent sur l'apprentissage organisationnel, le développement d'innovations technologiques

dans le secteur de la santé (télésanté, télémédecine) et le rôle des technologies sur le travail de coordination des professionnels. Au niveau méthodologique, elle développe une approche relevant de l'ethnographie organisationnelle et s'intéresse à l'analyse des interactions en contexte de travail.

Marjorie Vidal est postdoctorante au Centre d'études et de recherches sur les transitions et l'apprentissage (CÉRTA), Université de Sherbrooke. Elle détient un doctorat en éducation (Université de Montréal). L'inclusion scolaire et sociale est au cœur des thématiques qui l'intéressent. Son cheminement l'a conduite à s'intéresser à la démarche ethnographique pour son apport à l'approche d'intervention et de justice sociale.

De l'objet à l'outil : la photographie au service de l'observation en sciences sociales

Michaël Meyer, docteur ès sciences sociales

Université de Lausanne, Suisse

Résumé

À mesure que les images deviennent une partie intégrante et essentielle de la culture des jeunes générations de chercheurs, l'impératif se fait sentir d'incorporer concrètement les images à la palette des méthodes d'investigation des sciences sociales. Si les dernières années ont vu se multiplier les initiatives académiques visant à discuter l'intérêt des « méthodes visuelles », beaucoup de ces discussions ont porté sur des questions de principe (fiabilité des images, pertinence par rapport au texte) et relativement peu sur les expérimentations concrètes et les enjeux techniques de cette instrumentation visuelle. Cet article détaille différents exemples d'usages de la photographie en situation d'enquête, en se basant sur des antécédents célèbres comme sur des expérimentations en cours dans différentes disciplines. Cet itinéraire amène l'auteur à souligner le besoin relatif à l'apprentissage de la fabrication d'images, encore rarement enseignée dans les cursus de base en sciences sociales.

Mots clés

IMAGES, MÉTHODES VISUELLES, PHOTOGRAPHIE, OBSERVATION

Introduction

Les dernières années ont vu se multiplier dans le contexte francophone les initiatives académiques (colloques, numéros de revues¹, concours d'images scientifiques) visant à discuter de l'intérêt des images dans les enquêtes de sciences sociales. C'est un signe

Note de l'auteur : Je remercie Sylvain Maresca pour nos échanges passionnants depuis plusieurs années. Le texte proposé ici lui emprunte beaucoup, ainsi qu'à notre *Précis de photographie à l'usage des sociologues* (PUR, 2013), mais les éventuelles lacunes ou raccourcis sont eux de mon seul fait. La participation au colloque de l'ARQ a été possible grâce au soutien de Cornelia Hummel, directrice de l'Unité de sociologie visuelle à l'Université de Genève, ainsi que grâce aux financements de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) et du Groupe de recherche interdisciplinaire en communication organisationnelle (GRICO) au Département de communication de l'Université d'Ottawa.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 22 – pp. 8-23.

OBSERVER LES PRATIQUES ET LES ACTEURS EN SITUATION :

RÉFLEXIONS SUR DES DÉMARCHES D'OBSERVATION MULTISITUÉES, ÉQUIPÉES OU EN LIGNE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2017 Association pour la recherche qualitative

de ce que l'on pourrait prendre pour un « tournant visuel », qui transparait également dans la création de nouvelles revues, le plus souvent en ligne : *Images du travail, Travail des images* (quatre numéros depuis 2015)², *Revue française des méthodes visuelles* (premier numéro en juillet 2017)³...

Cependant, quand on y regarde de près, on se rend compte que beaucoup de débats ont porté et portent encore davantage sur des questions de principe que sur la discussion d'expérimentations concrètes. On s'interroge sur la fiabilité des images, sur leur pertinence relative par rapport au texte, sur la photo comme document imprégné de subjectivité, etc. La tradition philosophique est largement mise à contribution dans ces discussions, ce qui explique probablement pour une part que le scepticisme l'emporte. Comme l'affirmait Mead (2003), nous évoluons dans des disciplines dominées par le verbe (« discipline des mots »⁴ [traduction libre]).

Au-delà des cénacles dans lesquels on débat ces questions de principe (Qu'est-ce que l'image? Que veulent les images?), persiste une forme répandue de désintérêt, qui ressort par exemple à la lecture des principaux manuels consacrés à l'observation en sociologie. La possibilité d'utiliser la photographie (ou la vidéo) n'y est pas mentionnée ou alors expédiée en deux lignes. Certains n'y voient rien de spécifique. Le manuel de Peretz sur l'observation y consacre par exemple un encadré très succinct (Peretz, 2007). Dans celui d'Arborio et de Fournier, on trouve seulement quelques phrases plutôt dissuasives sur l'utilisation d'appareils d'enregistrement visuel : « La manière d'analyser les matériaux ainsi recueillis n'a rien de spécifique »! (2008, p. 62). Et attention aux difficultés de codage et aux limites d'échantillonnage... Rien dans *Le goût de l'observation* de Peneff (2009). Quant à Beaud et Weber, ils valorisent le schéma au détriment de l'image photographique qui « vous tire vers l'esthétique, la pluralité de détails » (2010, p. 140). Bien qu'ils aient risqué peu avant la comparaison suivante : « Noter une observation est une technique particulière qu'on peut utilement comparer (...) à une série raisonnée de photographies strictement légendées » (2010, p. 127). Beaucoup pointent les difficultés de codage du matériau visuel, qui par la pluralité de détails risque d'encombrer notre perception, mais qui pose aussi des limites d'échantillonnage. On trouve ici à l'œuvre la référence écrasante aux statistiques qui, seules, conférerait de la scientificité à nos disciplines. C'est d'ailleurs ce critère d'évaluation qui a contribué directement, au début du XX^e siècle, à la disparition des photographies dans les revues de sociologie au profit des tableaux statistiques. Avant cela, comme l'a montré Stasz (1979), les premiers volumes de l'*American Journal of Sociology* utilisent fréquemment des visuels en appui des observations conduites. L'auteur relève que 31 articles, entre 1896 et 1916, mobilisent plus de 200 photographies comme preuves, en particulier dans un but de dévoilement des conditions de vie des portions les plus pauvres de la population. Cet usage pionnier en sociologie, inspiré des pratiques de la photographie sociale de Jacob Riis ou Lewis Hine,

est toutefois marqué par un rapport positiviste à l'image vue comme une fenêtre sur le réel.

Un siècle plus tard, malgré la critique de la photographie anthropologique dont la sociologie a pu s'inspirer (Harper, 2000), peu de place est laissée à la photo dans les manuels de sciences sociales. Cette omission contribue à reproduire une absence de consensus concernant la place et le rôle des images dans le processus de recherche qualitative. À celles et ceux qui veulent faire ou utiliser des images, il incombe de réinventer et justifier leur propre recette méthodologique. On est bien loin de l'idéal d'un cumul des savoirs et des expériences, laissant alors l'étrange sentiment d'une redécouverte incessante, tous les cinq ou dix ans, des possibilités de l'image. Ainsi, l'histoire francophone de l'instrumentation visuelle en sciences sociales est ponctuée de précédents (Terrenoire, 1985; revue « Xoana : images et sciences sociales », 1993-1999) qui ne sont pourtant pas parvenus à asseoir définitivement les images dans la boîte à outils des sociologues.

Un refoulé méthodologique

Pourtant, quantité de chercheurs prennent des photos, mais très peu les publient. Quand d'aventure, ils le font, c'est souvent en s'en défendant ou bien en acceptant que leur renommée autorise cette digression par rapport à leur œuvre savante. Ainsi, certains grands noms des sciences sociales voient valoriser sur le tard leur production photographique, malgré qu'eux-mêmes n'avaient pas jugé pertinent de l'exploiter. Par exemple *Saudades do Brasil* (1994) est un album de 180 photographies prises par Lévi-Strauss entre 1935 et 1938 lors de ses missions ethnographiques au Brésil. L'anthropologue a pourtant toujours exprimé sa méfiance vis-à-vis de la prise de vue, qui, paradoxalement, l'aurait empêché de voir. Il réitère cette distanciation dans l'introduction du livre : « Je ne me prétends pas photographe, même amateur (ou, plutôt, je ne le fus qu'au Brésil : le goût m'a passé depuis) » (p. 22). Ce qui ne l'a pas empêché de laisser l'édition valoriser ses images comme l'œuvre d'un photographe.

De même, en 2003 est sorti un album de photographies prises par Bourdieu lors de son séjour en Algérie entre 1958 et 1961. La mise en évidence de cette pratique longtemps méconnue souligne l'existence d'un refoulé méthodologique qui a trait aux dimensions esthétiques de la recherche avec des images. Ainsi « confronté à l'idée de (...) publier [ses photographies d'Algérie] et d'en faire une exposition, Pierre Bourdieu fut d'abord sceptique, car il n'entendait pas surestimer l'impact artistique et esthétique de ses photographies » (Frisinghelli, 2003, p. 213). Le sociologue reconnaissait avoir censuré cette production visuelle pourtant abondante (2000 clichés), comme d'autres dimensions plus personnelles de son travail :

En fait, le souci d'être sérieux scientifiquement m'a porté à refouler la dimension littéraire : j'ai censuré beaucoup de choses. (...) Or il m'arrive souvent de regretter aujourd'hui de n'avoir pas conservé de traces

utilisables de cette expérience [vécue en Algérie]. (...) Oui, c'est vrai, il faudrait que j'essaie un jour avec un magnétophone de dire ce qui me revient à l'esprit en regardant les photos... (Bourdieu, 2003, p. 42).

Cet intérêt éditorial tardif pour des images jamais publiées doit beaucoup à l'engouement actuel pour la photographie documentaire, redoublé dans ces cas par une curiosité visuelle pour les débuts sur le terrain de figures fameuses des sciences sociales. Ces exemples de chercheurs devenus photographes « de circonstance » (Ducret & Schultheis, 2005) nous rappellent aussi deux impératifs dans notre rapport aux images. Premièrement, à trop vouloir faire et utiliser à tout prix les images, on prend le risque d'imposer une méthode à un terrain ou un contexte de recherche qui ne s'y prête pas. Ainsi Lévi-Strauss, en se défendant d'être photographe, formulait aussi une mise en garde : « La photographie est un matériel admirable pour l'ethnologue, mais qui permet à ce dernier de voir tout ce qu'il a envie d'y mettre » (cité par Garrigues, 2000, p. 110). Deuxièmement, lorsque toutefois on décide de recourir à des images, il faudrait encore argumenter ce qu'elles nous permettent de découvrir qu'une autre approche n'aurait pas permis. Beaucoup d'étudiants et même de jeunes chercheurs sont aujourd'hui attirés par les images parce qu'ils baignent dans une culture visuelle. Ils préféreraient parfois prendre des photos ou réaliser un film plutôt que d'avoir à écrire un mémoire ou des articles. C'est compréhensible, mais pas forcément à encourager, car d'une part, l'image n'a pas vocation, dans nos disciplines, à supplanter le texte. Et d'autre part, elle ne présente pas une utilité universelle. Il y a toujours eu et il y aura encore d'excellentes recherches sans images.

Apprendre à faire et à utiliser des images

Il ne s'agira pas dans cet article de rappeler l'histoire de ce que Maresca a appelé « un divorce » de longue date entre les sciences sociales et les images. Quand bien même il l'a montré dans son ouvrage *La photographie. Un miroir des sciences sociales* (1996), il existe une proximité flagrante entre la photographie comme mode spécifique de connaissance et les techniques d'observation directe et de notation développées par les sciences sociales. Mais malgré ça, on ne s'autorise que rarement à penser aussi avec les yeux.

Le contraste est frappant entre ce rejet ou pour le moins cette réticence, et l'effort d'évaluation que déploient des disciplines proches comme la géographie humaine pour tester la pertinence des méthodes visuelles à partir des résultats obtenus dans de nombreuses recherches de terrain. En 2012 par exemple, une étude a compilé 1047 publications relatives aux méthodes d'étude de la fréquentation des espaces littoraux, marins et insulaires (Le Coore, Le Berre, Brigand, & Peuziat, 2012). Il en ressortait que l'utilisation de la photographie ou de la vidéo avait déjà été validée par certaines équipes scientifiques, mais demandait à être « affinée et testée » sur d'autres terrains. En clair, il s'agit d'un outil qui ne demande qu'à être amélioré.

Par ailleurs, comme déjà évoqué, alors qu'un nombre croissant de chercheurs produisent des images au cours de leurs travaux, très peu en publient, pour des raisons qui semblent tenir d'abord à des contraintes financières et juridiques, mais qui révèlent surtout une culture axée sur le texte. Imaginerait-on des articles de biologie ou de physique sans les illustrations qui en montrent les dispositifs expérimentaux ou les observations effectuées? Dans les sciences dures, l'économie des publications s'est mise au service des nécessités iconographiques, parce que la publication des images y constitue une priorité.

C'est finalement dans le domaine des études de sociologie urbaine que l'utilisation des images et leur insertion dans les publications semblent les plus poussées, en lien, semble-t-il, avec la culture très visuelle des architectes et urbanistes avec qui sont amenés à collaborer les sociologues et anthropologues qui travaillent sur ces questions⁵. Lorsque des occasions de partager les expériences de recherche avec les images sont offertes, les sociologues sont fréquemment surpris des méthodes innovantes adoptées pour étudier des objets ou des phénomènes proches de ceux qui les intéressent. Là encore, c'est une question de culture de la discipline.

Or qui dit culture, dit apprentissage. L'utilisation des images fait l'objet d'une formation spécifique dans les cursus d'architecture ou d'urbanisme, de même que dans les études médicales (en radiologie par exemple, on apprend à produire et lire des images). En d'autres termes, une éducation du regard est intégrée au processus d'entrée dans le métier. À l'opposé, l'absence de manuels pratiques est frappante en sociologie. On en trouve quelques-uns en anglais, mais finalement assez peu relativement à l'ancienneté des approches en *visual sociology*. Et aucun en français. C'est pourquoi, avec Maresca, nous nous sommes attelés à combler ce manque (Maresca & Meyer, 2013). Il nous semble en effet que l'intérêt à utiliser des images dans les sciences sociales doit être évalué sur pièce, à partir des travaux existants dont on pourrait discuter les apports et les limites, auxquels on pourrait suggérer des améliorations, des prolongements. Encore faut-il que ces essais se multiplient, s'outillent et s'échangent. Les sciences dures n'ont pas fait autrement, expérimentant depuis des décennies et même des siècles des méthodes pour les améliorer et en repousser les limites. Nos collègues biologistes ou physiciens n'ont pas une foi aveugle dans les images, mais ils ont appris à en maîtriser les biais, ce qui leur permet de ne pas s'en priver.

Point important de cette discussion sur la place de l'image dans l'enquête qualitative en sciences sociales, l'enjeu n'est pas de substituer les images aux textes, comme le laisseraient supposer trop de débats théoriques qui opposent les unes aux autres. Il faut les enrichir mutuellement chaque fois que c'est possible et surtout, chaque fois que cela est pertinent. Il y a des domaines et des thèmes de recherche qui ne se prêtent nullement à la production ou l'utilisation d'images, et c'est très bien ainsi.

Nous ne présenterons pas ici un résumé de notre livre, mais seulement ses grandes lignes. Nous développerons les principaux usages possibles de la photographie dans les enquêtes sociologiques (la sociologie *avec* des images), avec une conclusion sur l'éthique de la recherche visuelle. Quant à la sociologie *sur* les images : soulignons simplement son intérêt si l'on considère l'importance acquise par les représentations visuelles médiatiques. À partir d'une lecture-analyse de corpus d'images, il y a tout un pan de méthodes à développer sur lequel nous ne nous étendrons pas.

Finalement, précisons que notre propos se limitera à la photographie, mais que des progrès méthodologiques sont observables dans les domaines de la vidéo-ethnographie, de l'analyse vidéo des interactions, de la *vidéoélicitation* et du film de chercheur⁶. Cette effervescence de l'usage des images animées en sciences sociales nécessite, tout comme pour la photographie, d'être explorée et évaluée à partir de cas concrets.

Les usages de la photographie dans les enquêtes de terrain

L'usage « sauvage » ou profane

La manière la plus répandue d'utiliser les images en sciences sociales consiste sans doute à en faire un usage parcellaire, silencieux, non contrôlé. En effet, alors qu'un nombre croissant de chercheurs produisent ou utilisent des images au cours de leurs recherches de terrain, très peu interrogent les effets de la fabrication ou de l'usage de ces « données visuelles » sur les situations d'enquête créées. C'est le cas de la photographie utilisée comme moyen de prise de note. Considérée comme simple aide-mémoire, cette pratique reproduit un rapport naturalisé, donc en partie impensé, avec l'opération de recherche qui consiste à photographier son terrain ou plus largement à y récolter des traces iconographiques.

En cause, on peut évoquer la facilité d'accès aux images sur internet, mais encore la simplicité des prises de vue permises par des appareils légers et discrets, qui automatisent les réglages techniques. Ainsi les appareils photo compacts, les téléphones intelligents et les tablettes numériques offrent des opportunités démultipliées aux chercheurs qui souhaitent utiliser les images dans leurs projets de connaissance, à condition bien sûr que cet usage ne soit pas déconnecté d'une réflexion méthodologique et épistémologique sur la démarche de recherche ainsi construite. En effet, les fonctionnalités de ces appareils encouragent souvent une spontanéité de la captation et du partage des images, en apparence bénigne au milieu d'un modèle globalisé de l'« image conversationnelle » (Gunthert, 2014). Or, ces usages non contrôlés en sciences sociales, s'appuyant sur la capacité ludique et attrayante des images, ont participé à une très mauvaise publicité et à délégitimer les données visuelles aux yeux de nombreux sociologues confirmés.

Il est toujours surprenant d'observer chez certains collègues un relatif détachement, voire même un relâchement, à l'égard des images. Alors qu'on nous

enseigne que tout choix méthodologique devrait faire l'objet d'une obligation de réflexivité, il est fréquent de constater des usages sauvages qui ne semblent pas devoir être justifiés. Ainsi, inclure des illustrations dans un travail de thèse semble un parti pris plutôt sympathique qui facilite la lecture, la rend plus agréable pour le jury et donne un texte plus aéré et convaincant pour un éventuel éditeur. Dans une situation inverse tout aussi fréquente, les documents iconographiques sont mobilisés en cours de recherche, placardés sur les murs du bureau, mais pourtant disparaissent entièrement des résultats publiés. Sans que soit expliqué pourquoi on ne les emploie pas dans les analyses alors qu'on leur a fait une place bien réelle dans la réflexion. Finalement, l'image est aujourd'hui communément mise en scène lors de présentations publiques de résultats, grâce à l'utilisation de la vidéoprojection et du logiciel PowerPoint (Schnettler & Knoblauch, 2007).

Cet impensé généralisé sur certains usages tient vraisemblablement (et sans doute à raison) dans un sentiment de culpabilité : la récolte d'images glanées sans trop y réfléchir ne s'est pas faite selon une méthodologie assez rigoureuse (Bajard, 2016). Le renoncement aux images comme matériaux légitimes ou leur renvoi au rang d'illustration est alors vu comme solution préférable, plutôt que risquer de faire face à un problème d'impuretés des données d'enquête. « Quoi faire? » des images collectées sans anticiper leur emploi est sans aucun doute aujourd'hui la question qui tracasse de nombreux chercheurs.

Densifier, systématiser les observations

Le photographe et anthropologue John Collier Jr expliquait que, au début d'une enquête de terrain, souvent nous n'en savons pas assez pour structurer et limiter nos perceptions. En permettant de photographier (ou de filmer) tout ce que l'on voit, surtout quand nous ne savons pas à l'avance de quoi il retourne, comment ça marche, à quoi ça sert, les enregistrements visuels constituent une assez bonne approximation de notre expérience première. Par la suite, nous pouvons transporter cette authenticité visuelle depuis le terrain jusque dans nos analyses (Collier & Collier, 1986).

La photographie peut ainsi être un outil d'orientation, un moyen d'aiguiser notre attention dans la phase d'initiation de la récolte des données. Grâce à la photo, il est possible d'engager des inventaires détaillés de lieux, d'objets (ce que Collier Jr nommait un « inventaire culturel »⁷ [traduction libre], 1986, p. 45); des gestes et manières, comme dans les séries photographiques rapportées de Bali par Bateson et Mead (1942); ou encore des interactions entre les individus. Le sociologue Douglas Harper y voit un moyen de faire un « inventaire visuel de comportements typiques dans des lieux qui le sont aussi » (Harper, 1998, p. 179).

Un tel usage documentaire est possible grâce à la nature référentielle de la photographie qui capte indistinctement tous les éléments lumineux présents devant l'objectif. Elle possède donc une puissance de désignation : elle permet d'abord de

montrer un objet, une situation ou une personne. Ce type d'enregistrements visuels (photos ou films) a beaucoup servi aux principaux auteurs des théories sur la communication non verbale et sur les relations spatiales entre les individus, en particulier dans les espaces publics (Winkin, 1981).

Deux réserves ou limites peuvent toutefois être formulées. Premièrement, photographier ou filmer sur le terrain engage une posture d'observation, qui s'inscrit dans une approche descriptive. Si l'on pratique une sociologie sans observation (questionnaires, entretiens...), on peut ne pas y trouver le moindre intérêt. La photographie enregistre des traces du visible et uniquement du visible.

Deuxièmement, en photographiant on suppose que l'on va capter et préserver un maximum de données auxquelles on pourra toujours retourner au besoin, sans ressentir d'injonction à définir au préalable ce qui nous intéresse. On se laisse alors aller à un usage de la photo comme un aspirateur à données auquel on accorde une trop grande capacité de choisir et fixer :

(...) tantôt un aspirateur – on collecte des données sans savoir ce que l'on aspire, on a un sac plein, on l'étale et on ne sait pas quoi en faire – tantôt un préservatif : vous vous protégez contre le danger; vous vous sentez à l'aise derrière votre caméra; c'est une manière de ne pas vraiment être en face à face avec l'autre et cela risque de ruiner votre terrain (Winkin, 1996, p. 112).

On repousse surtout à plus tard la tâche de définir et suivre une grille d'observation. Or, l'instrumentation visuelle, comme toute technique d'enquête, ne vaut qu'en dialogue avec des questions et objectifs de recherche, même si ceux-ci sont amenés à changer en cours d'enquête. La trace photographique peut induire à croire que le travail de problématisation et la définition d'une grille d'observation peuvent être repoussés en aval de la captation. La conséquence la plus fâcheuse est alors de se retrouver rapidement avec un grand nombre d'images, dont on se demande comment les intégrer concrètement à notre projet de connaissance. Le même type d'attitude boulimique s'observe chez des chercheurs qui récoltent des images produites par d'autres (dans la presse, en archives, etc.). Le besoin compulsif de conserver des visuels sur notre thème de recherche, lorsqu'aucun but n'a été fixé à cette récolte, conduit inmanquablement à se retrouver avec un corpus d'images aussi large que décourageant, car encore faut-il l'avoir visionné pour savoir ce que l'on peut en faire!

Observer en plusieurs temps

Ulérieurement, l'examen au calme des images permet de remarquer des choses passées inaperçues, de découvrir des détails, de compléter la description première faite *in situ*, etc. Procéder ainsi se révèle particulièrement utile lorsque l'observation est commandée par des impératifs que l'enquêteur ne maîtrise pas : événements politiques, spectacles,

manifestations rituelles, etc. De même, la ville et ses interactions multiples ont constitué des terrains favorables pour une investigation au moyen d'images.

Par exemple, à la fin des années 1970, Whyte a utilisé la vidéo pour observer de près la façon dont les gens occupaient les espaces publics de New York. Il a déjà recours à la technique de la *time-lapse photography*, aux comptages, aux visualisations de données (Whyte, 1980).

Dans son étude sur la planification urbaine dans trois métropoles africaines, Chenal a photographié systématiquement les modes d'occupation de la rue et la population présente dans l'espace public. Au moyen de cadrages fixes et de prises de vues répétées, il tire des statistiques de fréquentation et d'occupation sociale des espaces qu'il aurait été difficile d'obtenir autrement (Chenal, 2013).

On trouve encore bien d'autres exemples du potentiel méthodologique des images (fixes ou animées) dans les travaux qui revendiquent une attention au détail (Datchary, 2013), en particulier dans l'étude des déplacements en milieu urbain, les prises de décision dans les institutions, les interactions avec les objets et les écrans, etc.

La qualité des données visuelles dépend toutefois de critères qui assurent la validité des informations extraites de visionnements successifs. Chaque image doit pouvoir être identifiée, située par rapport à la scène représentée (lieu, moment de prise de vue, réaction suscitée). Cela engage un important travail de notation parallèle, rendant délicat le recours à des méthodes de multiplication incontrôlée des prises de vue (photos en rafales, dispositifs multica-méras indépendants du chercheur). *A contrario*, la possibilité de disposer de plusieurs prises de vue d'une même scène peut constituer un atout. Il faut alors penser les images dans une logique de « série » ou de confrontation des « points de vue ». En dernier ressort, il importe d'être en mesure d'insérer les images visionnées dans un propos général qui essaie toujours de relier celles-ci avec d'autres moyens d'enquête (journal de terrain, entretiens, statistiques). Les données visuelles ne doivent pas être pensées comme isolées ou autonomes d'autres types de données.

Pour terminer, le visionnement répété des images ouvre un potentiel pour le chercheur dès lors qu'il permet aussi de configurer la prochaine vague d'observations. Le caractère itératif et systématique de la pratique photographique renforce la validité des données visuelles.

Autres extensions dans le temps

La prise de vues peut servir à des fins de mémoire ou d'étude des évolutions lentes, par exemple sur des années. Cette utilisation rejoint celle des géographes ou des archéologues (Webb, Boyer, & Turner, 2010). La pratique d'enquête dite par « rephotographie » a aussi été au service de travaux militants pour la sauvegarde des territoires sauvages. Les images sont utilisées comme une façon directe de témoigner des changements, de faire la preuve visuelle de la transformation ou de la disparition de

certains paysages (Klett, 2011). Plus rarement, cette technique a été mise au service l'enquête compréhensive, afin de mettre en évidence les changements sociaux (Rieger, 2011).

Malcolm Collier a ainsi photographié une vallée du Nouveau-Mexique depuis le même rocher sur une période de 18 ans afin de visualiser et de mesurer comment se partageait l'occupation des sols entre les Hispaniques et les Anglo-Américains.

Initié par le Plan Rhône, à la suite de la grande crue de 2003, le Projet Rhodanie a réalisé un inventaire photographique des rives du fleuve telles qu'elles ont été reprises par la nature ou réaménagées par les riverains; les photographies ont été prises entre 2008 et 2014 depuis une nacelle mobile par le photographe Stofleth (2014).

D'autres réalisations du même type mettent en œuvre de la photographie aérienne depuis des avions ou désormais des drones, mais également depuis des cerfs-volants (Bosselut, Broquère, Choplin, & Nancy, 2009). La seule limite à l'innovation méthodologique semble devoir se situer dans les limitations techniques de la personne derrière l'appareil, surtout lorsque sa formation initiale a été en sciences sociales! Les chercheurs qui se réclament aujourd'hui de la sociologie visuelle ont bien souvent acquis leur savoir-faire technique par d'autres canaux, à commencer par la passion personnelle. Se pose ainsi à nouveau la question de l'apprentissage et de la place à donner aux techniques de captation d'images dans les cursus en sciences sociales.

Impliquer des informateurs

Les personnes photographiées ne demandent souvent qu'à réagir aux photos prises d'elles et à faire connaître ce qu'elles en pensent. Les photos font parler. Il est donc possible d'utiliser cette ressource intentionnellement : c'est ce qu'on appelle la *photo-elicitation interview* (Collier & Collier, 1986), c'est-à-dire l'usage de la photographie comme support d'entretien.

Ici, traces visuelles et discours se complètent : l'image opère alors comme un mode de représentation confronté aux représentations indigènes. L'enquêteur donne une forme au regard qu'il porte sur eux et cette forme, il la soumet à son tour à leur vision. De cet échange, il tire en retour des informations supplémentaires. Qu'il recueille des confirmations ou des réfutations, les unes et les autres lui sont également profitables.

Pour aller plus loin, la « photographie participative » confie aux enquêtés le soin de produire eux-mêmes des photographies. Dans le cadre de leur enquête sur la propreté des rues dans plusieurs villes en France, au Maroc et au Sénégal, Guinchard, Havard et Ogorzelec (2012) ont confié des appareils aux habitants en leur demandant de photographier ce qui leur apparaissait sale dans les rues afin d'explicitier leur conception de la propreté des espaces publics.

L'enquête de Bigando (2013) sur la perception du paysage de la périphérie de Bordeaux par ceux qui l'habitent au quotidien (le paysage le plus représentatif, celui qui

compte le plus pour eux, ce qui les gêne le plus, ce qui a changé) a reposé sur des prises de vue par les intéressés et des entretiens basés sur les images.

Collaborer avec des photographes

Parmi les voies de recours légitime aux images, il en est un qui n'implique pas que le sociologue devienne lui-même un faiseur d'image : il s'agit de collaborer avec des photographes (ou vidéastes) avec qui l'on engage une forme de collaboration mêlant leur production d'images et nos analyses.

Les sociologues gagneraient en effet à connaître davantage les techniques de mise en image développées par les photographes, élargissant ainsi la palette de leurs méthodes d'enquête et de restitution des données. Toutefois, afin d'assurer le maintien et une richesse du dialogue, il est nécessaire de sortir des questions de principe, et d'un incessant retour aux délimitations restrictives qui cloisonnent la mission du sociologue (élaborer une analyse) et celle du photographe (construire des images). C'est ce que prône Maresca lorsqu'il souligne que :

Seule une approche « technique » permettrait de dépasser le préjugé platonicien qui pèse encore lourdement sur la perception des images dans ces disciplines très philosophiques que continuent d'être les sciences sociales (...) Cela suppose, me semble-t-il, que les photographes et les spécialistes des sciences sociales confrontent *ce qu'ils font et leur(s) manière(s) de le faire*, plutôt que l'idée qu'ils s'en font et les ambitions qu'ils nourrissent. Un bon échange technique sur les protocoles et les procédés, voilà ce qui amorcerait une véritable rencontre (Maresca, 2007, p. 65, l'italique est de l'auteur).

Parmi les rencontres réussies, on peut mentionner le travail du photographe Desaleux au cœur d'une cité administrative en France (Desaleux, Langumier, & Martinais, 2011). Dans ce cas, c'est le photographe qui prend l'initiative et attire dans son sillage un géographe et un ethnologue. Assez peu formalisée au départ, l'enquête visuelle du photographe se précise à mesure qu'il découvre, assisté des deux chercheurs, les locaux et les occupants de cette administration peu connue du grand public. Ils en tirent l'ouvrage *État des lieux, les lieux de l'État* (2012) qui constitue la démonstration du potentiel d'une approche qui allie étroitement analyse sociologique et langage photographique.

Conclusion : une éthique de la recherche avec les images

Ces différents horizons méthodologiques qui s'ouvrent aux chercheurs confirment que nous sommes dans une phase d'innovations multiples dont on peut espérer qu'elles donnent à la fois plus de place et davantage de crédibilité aux images dans les sciences sociales. De cela, on tirera un dernier constat lié aux rôles de faiseur et de diffuseur

d'images. Endosser ces rôles accroît aussi la nécessité de résoudre des questions d'ordre juridique et éthique.

Un enjeu majeur concerne la gestion des images montrant les personnes enquêtées. Plus largement, la collecte, la conservation, l'exploitation, la publication et l'archivage des images constituent des sources d'interrogation face aux normes qui régissent la protection des données et de la vie privée. Dans quelles conditions peut-on produire des images des personnes ou des lieux étudiés? Au près de qui et comment obtient-on l'autorisation de photographier ou filmer? Comment peut-on utiliser les images produites? Faut-il les anonymiser et comment le faire sans tronquer la plus-value expressive des images? Leur diffusion doit-elle s'accompagner de précautions particulières?

Les débats contemporains en matière de méthodes visuelles ont été jusque-là plus prompts à en souligner les bienfaits intrinsèques (réels ou supposés) qu'à débattre des implications éthiques des prises de vue, en particulier les effets des images sur la relation d'enquête (Meyer & Papinot, 2016). D'un côté, certains usages illustratifs perçus comme ordinaires ne supposeraient ni justifications, ni considérations éthiques particulières. À l'opposé, l'image est parfois promue comme source d'une collaboration plus harmonieuse avec les informateurs, devenus « participants » ou même « assistants » des prises de vues. Cette bonne entente supposée par la démarche participative rendrait inutiles toutes autres précautions éthiques.

Entre ces deux pôles, il reste à définir la juste place à faire aux interrogations éthiques dans l'enquête visuelle. Les doutes demeurent nombreux et les solutions apportées relèvent souvent d'un bricolage au gré des réactions (positives ou négatives) suscitées sur le terrain. Des tentatives de rédaction de chartes d'« éthique visuelle » ont été proposées par l'*International Visual Sociology Association*⁸ et par la *British Sociological Association*⁹. Toutefois, ces textes reprennent en grande partie des considérations générales qui prévalent dans les codes de la recherche en sciences sociales. Ils n'y ajoutent que peu de conseils spécifiques pour le travail avec des images; mais plutôt des mises en garde supplémentaires, en particulier concernant l'obtention des accords nécessaires. La principale recommandation est d'obtenir le « consentement éclairé » des sujets photographiés.

Or, faire signer un formulaire de consentement à être filmé ou photographié n'apporte jamais une solution complète et définitive aux dilemmes éthiques qui peuvent se présenter. Obtenir l'autorisation d'utiliser les images ne dédouane pas de s'interroger sur les conséquences de la mise en image pour le monde social ou les personnes représentées. De plus, le modèle du strict consentement légal suppose une relation unilatérale entre le chercheur et les enquêtés. Seul le premier aurait le choix et le contrôle de l'usage des photos et des résultats. Les enquêtés ne seraient pas invités à intervenir

dans cette décision, mais seulement à accepter (d'être inclus dans l'étude) ou à refuser (et alors d'être sortis de l'échantillon).

Ainsi, l'éthique des images, sans jamais se poser exclusivement en termes juridiques, doit être résolue également du point de vue interpersonnel dans la relation d'enquête. Suivant cette idée, les enquêtés devraient bénéficier d'un *droit de regard* sur la production visuelle du chercheur : une forme de transparence utile afin de clarifier et pacifier la prise d'images, sans pour autant imposer une rigidification légale.

Toutes les méthodes visuelles abordées dans cet article doivent ainsi s'élaborer en équilibre entre une formalisation du consentement, l'aménagement d'un droit de regard et peut-être aussi, un renoncement à la prise de vue. En effet, on conviendra que parfois abandonner l'idée de faire des images peut être la meilleure solution pour garantir le respect des enquêtés et la poursuite de la recherche. Dans tous les cas, la nature et le statut de ces données d'enquête singulières que sont les images, notamment avec la difficulté de leur anonymisation, oblige toujours à se demander ce que prendre des photos (ou filmer) fait à la relation d'enquête et ce que cela change aux conditions de recueil et d'analyse des données.

Notes

¹ Par exemple, *L'Année sociologique*, 65(1), 2015.

² En ligne : <http://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr>

³ En ligne : www.rfmv.fr

⁴ « *discipline of words* » (Mead, 2003).

⁵ Voir le carnet de recherche *Photographier la ville. Une nouvelle dimension de l'enquête* (En ligne : <http://photographierlaville.hypotheses.org/>).

⁶ Parmi la diversité des approches par l'image animée : Lallier, 2009; Heath, Hindmarsh et Luff, 2010; Pink, 2013; Harris, 2016.

⁷ « *cultural inventory* » (Collier & Collier, 1986, p. 45).

⁸ https://visuelsociology.org/?page_id=405

⁹ http://www.visuelsociology.org.uk/about/ethical_statement.php

Références

- Arborio, A.-M., & Fournier, P. (2008). *L'observation directe*. Paris : Armand Colin.
- Bajard, F. (2016). Les usages « sauvages » de l'image. Retours sur une expérience profane de la sociologie visuelle. *Images du travail, Travail des images*, 3. Repéré à <http://09.edel.univ-poitiers.fr/imagesdutravail/index.php?id=1161>

- Bateson, G., & Mead, M. (1942). *Balinese character : A photographic analysis*. New York, NY : Academy of Sciences.
- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- Bigando, E. (2013). De l'usage de la *photo elicitation interview* pour appréhender les paysages du quotidien. Retour sur une méthode productrice d'une réflexivité habitante. *Cybergeo : European Journal of Geography*. Repéré à <http://cybergeo.revues.org/25919>
- Bosselut, B., Broquère, M., Choplin, A., & Nancy, S. (2009). La ville du Sud en temps réel. De l'utilité de la photographie aérienne sous cerf-volant dans les études urbaines. *EchoGéo*, 9. Repéré à <https://echogeo.revues.org/11305>
- Bourdieu, P. (2003). *Images d'Algérie. Une affinité élective*. Arles : Actes Sud.
- Chenal, J. (2013). *La ville ouest-africaine. Modèles de planification de l'espace urbain*. Genève : Métispress.
- Collier J. Jr, & Collier M. (1986). *Visual anthropology. Photography as a research method*. Albuquerque : University of New Mexico Press.
- Datchary, C. (Éd.). (2013). *Petit précis de méthodologie. Le sens du détail dans les sciences sociales*. Lormont : Le Bord de l'eau.
- Desaleux, D., Langumier, J., & Martinais, E. (2011). Enquêter sur la fonction publique d'État. Une approche photosociologique des lieux de travail de l'administration. *Ethnographiques.org*, 23. Repéré à <http://www.ethnographiques.org/2011/Desaleux-Langumier-Martinais>
- Desaleux, D., Langumier, J., & Martinais, E. (2012). *État des lieux, les lieux de l'État*. Lyon : Éditions Libel.
- Ducret, A., & Schultheis, F. (Éds). (2005). *Un photographe de circonstance. Pierre Bourdieu en Algérie*. Genève : AES Université de Genève.
- Frisinghelli, C. (2003). Observations concernant les documents photographiques de Pierre Bourdieu. Dans P. Bourdieu (Éd.), *Images d'Algérie. Une affinité élective* (pp. 203-213). Arles : Actes Sud.
- Garrigues, E. (2000). *L'écriture photographique. Essai de sociologie visuelle*. Paris : L'Harmattan.
- Guinchard, Ch., Havard, J.-F., & Ogorzelec, L. (2012). *Concertation et coproduction de la propreté des rues*. Besançon : Université de Franche-Comté.
- Gunthert, A. (2014). L'image conversationnelle. *Études photographiques*, 31, 54-71.
- Harper, D. (1998). *Les vagabonds du nord-ouest américain*. Paris : L'Harmattan.
- Harper, D. (2000). The image in sociology : Histories and issues. *Journal des anthropologues*, 80-81, 143-160.

- Harris, A.M. (2016). *Video as method*. Oxford : Oxford University Press
- Heath, C., Hindmarsh, J., & Luff, P. (2010). *Video in qualitative research*. Londres : Sage.
- Klett, M. (2011). Repeat photography in landscape research. Dans E. Margolis, & L. Pauwels (Éds), *The Sage handbook of visual research methods* (pp. 114-131). Los Angeles, CA : Sage.
- Lallier, C. (2009). *Pour une anthropologie filmée des interactions sociales*. Paris : Éditions des archives contemporaines.
- Le Corre, N., Le Berre, S., Brigand L., & Peuziat, I. (2012). Comment étudier et suivre la fréquentation dans les espaces littoraux, marins et insulaires?. *EchoGéo 19*. Repéré à <https://echogeo.revues.org/12749>
- Lévi-Strauss, C. (1994). *Saudades do Brasil*. Paris : Plon.
- Maresca, S. (1996). *La photographie. Un miroir des sciences sociales*. Paris : L'Harmattan.
- Maresca, S. (2007). Photographes et ethnologues. *Ethnologie française*, 37(1), 61-67.
- Maresca, S., & Meyer, M. (2013). *Précis de photographie à l'usage des sociologues*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Mead, M. (2003). Visual anthropology in a discipline of words. Dans P. Hockings (Éd.), *Principles of visual anthropology* (pp. 3-10). Berlin : Mouton de Gruyter.
- Meyer, M., & Papinot, Ch. (2016). Le travail des images dans la démarche de recherche. Analyse réflexive et compréhension de l'objet. *Images du travail, Travail des images*, 3. Repéré à <http://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1120>
- Pink, S. (2013). *Doing visual ethnography*. Londres : Sage.
- Peneff, J. (2009). *Le goût de l'observation*. Paris : La Découverte.
- Peretz, H. (2007). *Les méthodes en sociologie. L'observation*. Paris : La Découverte.
- Rieger, J. (2011). Rephotography for documenting social change. Dans E. Margolis, & L. Pauwels (Éds), *The Sage handbook of visual research methods* (pp. 132-149). Los Angeles, CA : Sage.
- Schnettler, B., & Knoblauch H. (Éds). (2007). *Powerpoint-präsentationen*. Konstanz : UVK.
- Stofleth, B. (2014). *Rhodanie. De Pont-Saint-Espirit à la mer Méditerranée*. Lyon : Éditions 205.
- Stasz, C., (1979). The early history of visual sociology. Dans J. Wagner (Éd.), *Images of information* (pp. 119-137). Beverly Hills, CA : Sage Press.
- Terrenoire, J.-P. (1985). Images et sciences sociales : L'objet et l'outil. *Revue française de sociologie*, 26(3), 509-527.

- Webb R., Boyer D., & Turner R. (Éds). (2010). *Repeat photography. Methods and applications in the natural sciences*. Washington, DC : Island Press.
- Whyte, W.H. (1980). *The social life of small urban spaces*. Washington, DC : The Conservation Foundation.
- Winkin, Y. (Éd.). (1981). *La nouvelle communication*. Paris : Seuil.
- Winkin, Y. (1996). *Anthropologie de la communication*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Xoana : images et sciences sociales* (1993-1999). Marseille : Institut méditerranéen de recherche et de création et Éditions Jean-Michel Place.

Michaël Meyer est sociologue des médias et de l'image et Maître d'enseignement et de recherche suppléant à l'Université de Lausanne. Ses recherches actuelles portent sur la publicisation, la sémiotisation et les économies symboliques du travail médiatisé, en particulier le rôle des images numériques dans les professions d'urgence (police, ambulance). Il a publié en 2013 un *Précis de photographie à l'usage des sociologues* (avec S. Maresca, PUR). Il est membre du comité de rédaction de la revue *Images du travail*, *Travail des images* et secrétaire de rédaction de la *Revue française des méthodes visuelles*, toutes deux consacrées à l'instrumentation des images pour la recherche en sciences sociales.

Observer les observateurs : Adaptation de la méthode de l'autoconfrontation simple et complexité de la navigation internet

Daniel Pélissier, Doctorant

Université Toulouse 1 Capitole, France

Résumé

Comprendre la navigation d'un internaute pose des problèmes méthodologiques spécifiques. L'approche ethnographique est difficile dans cette situation en raison du faible nombre de traces numériques. Nous avons ainsi opté pour une méthode d'observation d'une mise en situation commentée par l'acteur. Nous montrons dans cet article comment l'autoconfrontation simple peut permettre de comprendre la complexité d'une navigation. L'argumentation s'appuiera sur une recherche centrée sur la réception de la communication numérique de recrutement. Dans ce cadre, une vingtaine d'entretiens individuels a été réalisée. Nous abordons certains aspects de l'adaptation de cette méthode et argumentons les apports et limites de notre approche. Enfin, l'usage de cette méthode sera replacé dans le contexte de la recherche qualitative en ligne en soulignant ses enjeux scientifiques et sociaux.

Mots clés

NAVIGATION, AUTOCONFRONTATION, OBSERVATION, INTERNET, DONNÉES MASSIVES

Introduction

Cette recherche a commencé par des discussions avec des étudiants à l'occasion de leur préparation d'entretiens de stage. Il paraissait évident à certains de préparer ces rendez-vous en naviguant sur l'internet afin de mieux « *connaître* » l'entreprise visée.

L'idée est pertinente, mais l'évidence de cette approche de la complexité d'une organisation par une navigation sur l'internet interpelle. D'abord, il existe sur l'internet des sources hétérogènes de données sur les organisations : les sites internet institutionnels, les réseaux socionumériques comme Facebook, Twitter ou YouTube, les témoignages de salariés, les sites de syndicats, les articles de la presse en ligne, etc. Ensuite, chaque individu interprétera ces données selon ses représentations, ses croyances, ses préjugés.

Ainsi, de nombreuses questions se posaient sur cette pratique de navigation : comment les différentes sources sont-elles interprétées par les chercheurs d'emploi ou

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 22 – pp. 24-41.

OBSERVER LES PRATIQUES ET LES ACTEURS EN SITUATION :

RÉFLEXIONS SUR DES DÉMARCHES D'OBSERVATION MULTISITUÉES, ÉQUIPÉES OU EN LIGNE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2017 Association pour la recherche qualitative

de stage? Comment la représentation initiale de l'organisation influence-t-elle la perception des données de l'internet? Comment les différents dispositifs de communication sont-ils reçus? Nous avons ainsi souhaité comprendre cette réception des données de l'internet sur les organisations dans un contexte de recrutement.

Au niveau méthodologique, un premier choix a été de privilégier l'observation. En effet, des entretiens semi-directifs, sans le support d'une activité précise, comportaient le risque de produire des discours abstraits plus en rapport avec le contexte de l'entretien qu'avec le phénomène étudié. Se posait alors la problématique des traces de l'activité de navigation observables.

En effet, s'il est impossible de ne pas laisser de traces (Merzeau, 2008), leur volume et leur facilité d'accès sont variables pour le chercheur.

L'activité de navigation laisse des traces sur les serveurs des Fournisseurs d'Accès Internet (FAI), les comptes des internautes ou l'historique de leur navigateur. Massives, mais difficiles d'accès pour le chercheur et parfois effacées par les internautes, ces données ont paru peu exploitables et, de toute façon, n'expliquant pas les causes du phénomène étudié (Rouvroy, 2014).

D'autres traces peuvent relater indirectement cette recherche d'information. Un premier réflexe a alors été de repérer des communautés de chercheurs d'emploi qui échangeraient notamment sur ce thème dans des forums¹ pour entamer une enquête ethnographique (Jouët & Le Caroff, 2013; Pastinelli, 2004). Cette quête a rapidement avorté, car il existait peu d'échanges sur ce thème. En effet, l'identification est nécessaire pour constituer une communauté pérenne. Mais elle est, par essence, faible pour les chercheurs d'emploi qui souhaitent surtout quitter ces groupes. L'approche ethnographique en ligne a dû ainsi être écartée.

Nous avons alors envisagé d'autres approches d'explicitation d'une navigation comme le parler-tout-haut² (Ericsson & Simon, 1993) ou la méthode de l'autoconfrontation (Theureau, 2010). La méthode du parler-tout-haut consiste à faire commenter une activité par un individu au fur et à mesure de celle-ci. Dans l'approche de l'autoconfrontation, le commentaire se fait *a posteriori*. Ces deux verbalisations correspondaient à notre choix de l'observation, mais sans passer par une recherche en ligne.

La navigation est une activité complexe (Ghitalla & Lenay, 2002) et ajouter à cette construction de sens des commentaires de façon simultanée nous paraissait difficile pour l'individu. De plus, elle dénaturait l'activité elle-même (Pinsky & Theureau, 1992). Nous avons ainsi opté pour l'autoconfrontation simple qui offre la possibilité d'observer une activité de navigation naturelle.

Cette méthode d'observation est qualitative et centrée sur le sens de l'activité pour l'acteur³. Elle a été utilisée dans le domaine de l'ergonomie (Mollo & Falzon, 2004), de

l'éducation (Leblanc, Ria, & Veyrunes, 2013), du sport (Boyer, Rix-Lièvre, & Récopé, 2015), etc. Son utilisation déclarée pour l'observation d'activités numériques est plus récente et plus rare (Boubée, 2010; Prost, Cahour, & Détienne, 2013).

Nous souhaitons ainsi montrer dans cet article comment notre mise en œuvre de la méthode de l'autoconfrontation simple permet de comprendre, par l'observation, le sens d'une activité de navigation.

Pour approcher notre méthode, un parcours des principaux questionnements est nécessaire, car ils conditionnent la réflexivité de l'acteur, orientent la qualité et la profondeur des données. Nous aborderons ensuite les apports et limites de cette mise en œuvre.

Une mise en œuvre adaptée de l'autoconfrontation simple

Un des avantages principaux de la confrontation à sa propre activité est de favoriser les discours réflexifs de l'acteur (Boubée, 2010; Clot & Leplat, 2005) qui permettent une compréhension fine d'un phénomène. Mais cette réflexivité n'a rien d'évident. Certaines stratégies d'acteur peuvent gêner l'activité réflexive (Leblanc et al., 2013) en s'éloignant par exemple du sens de l'activité par des discours généralisants (Boyer et al., 2015; Rix Lièvre, 2010; Theureau, 2010). Nous pensons surtout que les conditions de l'autoconfrontation sont essentielles pour l'émergence de la réflexivité, mais aussi pour la qualité des corpus. Nous avons ainsi été attentifs à la mise en œuvre de cette méthode et aborderons les principaux questionnements envisagés.

Phases de l'autoconfrontation simple et retour aux acteurs

Cette recherche a mis en situation 25 étudiants en fin d'études supérieures et des jeunes diplômés⁴. Des données biographiques (usages numériques, pratique de recherche d'emploi, données sociologiques, etc.) étaient recueillies par questionnaire. Ils naviguaient ensuite pendant une trentaine de minutes sur le site internet, la page Facebook consacrée au recrutement et un site de témoignages de salariés de la BNP Paribas⁵. Puis, l'acteur était confronté aux traces de sa navigation. Enfin un échange informel terminait cet entretien (retour aux acteurs). L'ensemble de la procédure durait environ 1h30⁶ (voir la Figure 1).

L'activité observée, une navigation sur l'internet, a conduits à adapter certaines phases de l'autoconfrontation simple. Nous présenterons dans l'ordre chronologique les différentes étapes concernées par ces ajustements⁷. Pour chacune d'elle, nous précisons la problématique méthodologique à partir d'une revue de littérature non exhaustive, mais signifiante.

La préparation de l'entretien d'autoconfrontation

La première étape des réflexions méthodologiques est antérieure à l'entretien et conditionne partiellement sa validité. Plusieurs questionnements sont liés à l'activité observée dans notre recherche.

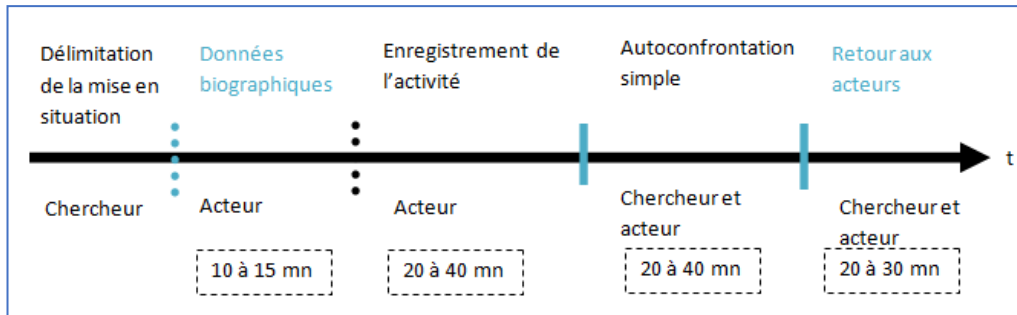


Figure 1. Mise en œuvre de l'autoconfrontation simple pour une activité de navigation internet.

L'enregistrement de l'activité

Plusieurs possibilités se présentent au chercheur pour cadrer l'enregistrement de l'activité.

Le premier choix concerne le nombre de sources de données pour l'autoconfrontation. Boyer et al. (2015) par exemple utilisent des vidéos officielles de match de rugby comme source unique de l'autoconfrontation. Leblanc et al. (2013) par contre croisent deux sources de données : un plan large pour embrasser l'ensemble des acteurs d'une salle de classe, élèves et enseignant et un plan serré sur l'enseignant pour saisir des moments particuliers.

La deuxième décision porte sur la vue externe à l'acteur, ou interne ou subjective (Rix Lièvre, 2010). La vue qualifiée dans cet article d'interne suppose l'utilisation d'une caméra embarquée. Par exemple, Rix Lièvre (2010) étudie les décisions d'arbitre ou Lièvre et Rix Lièvre (2013) analysent une expédition polaire. Les évolutions technologiques permettent l'usage de ce type de matériel qui offre l'avantage d'immerger l'acteur dans l'activité (Rix Lièvre, 2010). Certains auteurs considèrent que cette technique empêche l'étude des gestes (Leblanc et al., 2013).

Nous avons choisi de retenir une vue interne et une seule source. Pour cela, le logiciel libre OBS STUDIO⁸ a été utilisé pour enregistrer l'activité de navigation de l'acteur. Il présente plusieurs avantages : simplicité d'utilisation, faible coût, pas de limitation de la durée d'enregistrement, possibilité de configurer le fenêtrage, transparence pour l'utilisateur. La vue est considérée comme interne, car elle est centrée sur l'activité de l'acteur. L'utilisation d'une caméra embarquée aurait apporté les mêmes avantages, mais avec l'inconvénient de la gêne pour l'utilisateur et une qualité d'image dégradée. Dans cette recherche, les gestes ou la posture de l'acteur n'ont pas été enregistrés. Cependant, pendant l'activité de l'acteur, ont été consignés sur un carnet de recherche des événements particuliers comme des mouvements, postures, mais ces

situations ont été rares. De plus, l'absence de caméra pendant cette phase et la transparence du processus d'enregistrement par OBS STUDIO ont contribué à rendre la situation plus naturelle. Dans le même sens, l'acteur avait le choix du navigateur et pouvait utiliser une souris pour éviter les problèmes d'usage du pavé de l'ordinateur portable.

Le temps entre activité et confrontation

Le temps entre l'enregistrement de l'activité et la confrontation de l'acteur est questionné par les auteurs ayant utilisé cette méthode. En effet, la réflexivité suppose une bonne mémorisation de l'activité (Boubée, 2010; Mollo & Falzon, 2004) et un laps de temps court limite le biais mémoriel. *A contrario*, une durée importante pose le problème de la réactivation des mécanismes cognitifs par l'acteur. De plus, une des limites de l'autoconfrontation concerne le jeu de l'acteur lors de l'entretien qui peut être spectateur de son activité (Leblanc et al., 2013). Un délai long risque alors de favoriser des généralisations et non des commentaires propres à l'activité filmée.

Dans les études que nous avons consultées, les délais vont d'une semaine (Boyer et al., 2015) à un an (Saint Dizier de Almeida, 2015). Cette variation dépend notamment des contraintes d'organisation qui s'imposent au chercheur ou encore du temps nécessaire pour sélectionner les données filmées dans le cas où le chercheur réalise cette tâche.

Dans notre recherche, la méthodologie mise en œuvre (délimitation du champ d'observation, pas de sélection des données) a permis d'enchaîner activité et confrontation. Cette disposition favorise la réflexivité de l'acteur, mais impose une présence plus longue qui se traduit par une observation de l'activité limitée dans le temps. Nous pensons cependant que cette organisation « au plus près de l'expérience » (Cahour & Licoppe, 2010, p. 247) est favorable à une meilleure compréhension des mécanismes cognitifs de l'acteur.

Au-delà de ces principes généraux, la nature de l'activité observée, une navigation internet, est trop complexe et trop peu routinière pour permettre un délai important entre activité et confrontation. Par exemple, en raison de problèmes techniques, l'activité et la confrontation ont dû être décalées. Les commentaires étaient beaucoup moins riches et concernaient des principes généraux et non spécifiques de construction du sens qui est le propre de la navigation (Ghitalla, 2002).

Au-delà de la phase de préparation, les questionnements méthodologiques concernent aussi la période de l'entretien.

Les choix méthodologiques concernés par l'activité de navigation pendant l'entretien d'autoconfrontation

Deux questionnements sont particuliers à cette mise en œuvre de l'autoconfrontation simple : la gestion du défilement de la navigation par l'acteur et la phase de clôture de l'entretien.

La gestion du défilement par l'acteur

Pendant un entretien d'autoconfrontation, la gestion du défilement de l'enregistrement est confiée soit au chercheur (Faye & Falzon, 2009), soit à l'acteur (Campo et al., 2016), soit aux deux (Mollo & Falzon, 2004). L'acteur est informé de cette organisation au départ de l'entretien pendant l'explication de la consigne.

Cette décision porte différents enjeux. D'une part, elle colore la teneur de l'entretien qui est plus ou moins directif. Si le chercheur intervient, l'objectif est de remettre dans une situation dynamique l'acteur (Theureau, 2010) qui peut dériver vers des généralisations, des évaluations ou des justifications (Rix Lièvre, 2010). En effet, l'arrêt du défilement peut valoir une relance implicite (Rix Lièvre, 2010). Cette organisation est peu questionnée dans la littérature ce qui explique la diversité des situations. D'autre part, l'intervention du chercheur dépend aussi des réactions de l'acteur (Rix Lièvre, 2010). En effet, le chercheur, par son écoute, choisira des moments de pause ou de retour en arrière. Les interventions du chercheur ne sont ainsi pas indépendantes du comportement de l'acteur. Enfin, cette répartition des tâches peut dépendre des acteurs qui sauront ou non gérer cet aspect de l'entretien.

Dans cette recherche, nous avons choisi de confier le défilement à l'acteur. En effet, la vidéo défile sur un logiciel simple d'utilisation et connu par la plupart des jeunes diplômés (lecteur de vidéo VLC⁹). Cette liberté permet d'insister sur les points qui paraissent importants à l'acteur. Pendant quelques entretiens, il a cependant été nécessaire d'arrêter le défilement pour permettre un commentaire sans que cela n'empêche l'analyse par l'acteur de la suite de la navigation. Mais cette intervention relevait plus d'une aide à l'apprentissage que d'une volonté de maîtrise de l'entretien.

Quelques difficultés ont été constatées pour certains jeunes diplômés. En effet, la vidéo montre, à la fois, les mouvements d'une souris et l'interface de VLC. La tentation de cliquer sur la vidéo est forte et provoque parfois des erreurs de manipulations ; un temps d'apprentissage est alors nécessaire sans que cela ait empêché, pour les acteurs interrogés, le déroulement de l'entretien.

Le retour d'information et la complexité de la navigation

La phase de retour aux acteurs n'est pas prévue habituellement dans les entretiens d'autoconfrontation pour plusieurs raisons : l'autoconfrontation est longue, exigeante et impliquante pour le chercheur et l'acteur; certaines relances peuvent être considérées

comme des formes de retour; le retour peut avoir lieu ultérieurement de manière plus ou moins formelle une fois les conclusions de l'étude établies.

Nous avons mis en place une phase de retour aux acteurs qui durait entre 20 et 30 minutes immédiatement après l'entretien d'autoconfrontation. Elle était centrée sur des échanges de nature différente de l'autoconfrontation dans laquelle la posture du chercheur est plus centrée sur les relances. Le contenu des discussions concernait la méthode de l'autoconfrontation et son transfert possible à d'autres situations comme la préparation à l'entretien d'embauche, la navigation et sa mise en contexte à travers des exemples d'autres acteurs ou encore, de façon plus large, la recherche d'emploi pour les jeunes diplômés. Cette partie de l'entretien n'était pas filmée. En effet, l'arrêt de la vidéo permettait de signifier à l'acteur un changement de posture ce qui modifiait en conséquence la teneur des échanges. Cet acte symbolique se fonde sur le postulat de l'effet vidéo (Leblanc et al., 2013) qui a été assez partagé par les acteurs rencontrés. L'enregistrement des données s'est fait dans le carnet de recherche précédemment cité à la suite immédiate de chaque entretien.

Les enjeux de cette démarche sont pluriels. D'abord, le retour aux informateurs est une façon de valider les données recueillies (Miles & Huberman, 2013). En effet, comme l'autoconfrontation centre l'entretien sur l'activité, il est parfois difficile de vérifier la compréhension de certaines actions si l'acteur n'est pas disert. De même, l'absence de cette démarche limite la qualité des données recueillies : « aucun retour auprès de ces personnes n'est mentionné – une procédure qui permet pourtant l'approfondissement » (Royer, 2016, p. 20). Si le chercheur peut induire à partir de l'observation de la navigation et de ses commentaires des connaissances, un contresens est possible. Un échange, même rapide, limite ces risques. Ensuite, le retour aux informateurs peut être interprété comme une forme de triangulation (Martel 2006) qui accroît la validité des données recueillies. Enfin, l'éthique et la relation au terrain ont conduit à la mise en place de cette phase en fin d'entretien, approche cohérente avec les démarches ethnographiques.

Un des avantages organisationnels est d'éviter au chercheur et à l'acteur de revenir sur le terrain pour un retour des données. Cependant, placer cette phase immédiatement après l'entretien d'autoconfrontation porte aussi des limites. En effet, le chercheur en sait plus après les analyses définitives, peut alors obtenir un meilleur retour, plus homogène (Miles & Huberman, 2013). Dans notre recherche, pour contrebalancer ce risque de retour prématuré, nous avons été prudents dans nos analyses en décentrant souvent les propos par rapport à l'acteur. De plus, une autre limite est de transformer cet échange en entretien d'évaluation post confrontation ce qui changerait la nature de l'autoconfrontation. C'est pour cette raison que cette phase n'était pas détaillée au départ dans les consignes pour centrer l'entretien sur la navigation et son explicitation. Cette étape a permis des dialogues plus relâchés, plus personnels. Les émotions étaient plus

facilement évoquées comme, par exemple, les difficultés à trouver un travail. Cette phase a aussi été l'occasion d'échanger sur la naturalité de la situation et des écarts possibles avec leur réalité. Enfin, elle a permis de verbaliser des prises de conscience notamment du type de navigation adopté.

Nous pensons que la navigation approchée comme une construction de sens (Ghitalla, 2002), complexe et subjective, est favorable à ce retour aux acteurs. En effet, la pratique habituelle de cette activité masque parfois certains mécanismes cognitifs contingents que cette phase de retour en fin d'entretien permet d'approcher.

Enfin, nous avons adapté à notre terrain la phase de traitement des données du double corpus de l'autoconfrontation : le film de la navigation et les commentaires des acteurs.

Activité de navigation et traitement des données de l'autoconfrontation simple

Selon Ghitalla et Lenay (2002), la navigation n'est pas une série d'actions impensées, réflexes, mais une construction de sens que réalise l'acteur pendant son parcours. Ainsi, navigation et réception sont liées (Beaudouin & Licoppe, 2002) et constituent deux faces d'un même phénomène. Dans cette recherche, l'internaute est acteur pendant la pratique de navigation, que sa navigation est observable et, comme elle est pensée, peut être ensuite commentée. La réception de données de l'internet procède ainsi d'un comportement laissant des traces observables de processus cognitifs.

De nombreuses études ont analysé la navigation des internautes avec des perspectives variées allant de la navigabilité de sites internet, la lecture, l'ergonomie à l'efficacité des parcours de recherche (Becker, Bastien, & Drusch, 2015). Afin d'observer la navigation des acteurs de notre recherche, nous avons synthétisé une série de caractéristiques d'une navigation. Ces éléments distinguent deux thèmes principaux : le parcours global entre les différentes pages (fenêtrage, type de navigation) et la navigation dans un site donné (position du curseur, défilement, lecture, clics, temps d'affichage). Cette liste de points d'observation guide la retranscription de l'activité en restant neutre sur les descriptions.

L'autoconfrontation permet d'avoir un double corpus : l'observation de l'activité (une vidéo de la navigation dans notre recherche) et les commentaires sur l'activité par l'acteur. L'analyse de ces corpus peut se faire de façon isolée, successivement, mais il est préférable de les lier (Leblanc et al., 2013).

Trois étapes sont alors nécessaires dans le cadre de l'autoconfrontation utilisée dans notre recherche :

- analyse de l'activité de navigation à l'aide des points d'observation,
- transcription des verbalisations des acteurs¹⁰ et analyse thématique selon les hypothèses de notre recherche,

- mise en concordance de ces deux sources de données.

Le Tableau 1 est un extrait du résultat des retranscriptions qui mêle commentaires d'observation de l'activité par le chercheur et commentaires de l'activité par l'acteur.

Ce parcours des principaux questionnements méthodologiques explique l'orientation de notre pratique de l'autoconfrontation simple. D'autres interrogations sont moins singulières (Tableau 2), mais peuvent remettre en contexte notre recherche avant de présenter les principaux apports et limites.

Apports et limites de notre mise en œuvre de l'autoconfrontation simple

Notre adaptation de l'autoconfrontation simple a comme apport principal une compréhension du sens de la navigation. Mais un échantillon restreint limite sa généralisation et la naturalité de l'activité observée doit être questionnée.

La compréhension du sens de la navigation

Notre mise en œuvre de l'autoconfrontation simple a permis de comprendre la navigation des jeunes diplômés d'une façon plus fine qu'un simple enregistrement de données sur un serveur. Si les données massives¹¹ offrent une quantité d'informations plus importantes, elles ne peuvent pas expliquer les causes, mais au mieux présenter des corrélations sujettes à caution (Boyd & Crawford, 2012).

L'autoconfrontation permet d'accéder à la part invisible de la situation observée (Cahour & Licoppe, 2010). En effet, si l'observation de l'activité permet une première approche d'une activité, elle ne favorise pas une compréhension profonde du phénomène. Pour dépasser cette surface, une verbalisation rétrospective assistée (Forget, 2013) ouvre alors l'accès à la conscience de l'acteur ou à sa conscience préreflexive (Theureau, 2010). Les auteurs de ce courant de recherche soulignent ainsi l'intérêt de la méthode qui « offre des moyens insoupçonnés d'interpréter en les revivant des situations concrètes » (Faïta, 2007, p. 8).

L'hypothèse qui fonde cet apport est de nature phénoménologique. En effet, si la conscience est intentionnelle, alors son étude nécessite l'analyse de situations vécues, de phénomènes. Plusieurs auteurs se réfèrent à la phénoménologie pour asseoir la cohérence de l'usage de la méthode de l'autoconfrontation (Cahour & Licoppe, 2010, Rix Lièvre, 2010). L'autoconfrontation considère l'expérience de l'acteur comme mettant en œuvre une interaction entre un monde extérieur et une conscience située dont l'accès ne peut se faire que par l'action qui précède la représentation (Forget, 2013). Ce postulat fort implique des méthodes de verbalisation rétrospective. Il suppose aussi une relation à l'acteur faite d'ouverture, d'empathie et d'écoute qui se fonde sur une attention permanente à la complexité des phénomènes étudiés. L'autoconfrontation, en permettant un commentaire de l'acteur, favorise un accès à cette « conscience de ».

Tableau 1

Exemple de mise en relation des deux corpus (les textes entre crochets sont des thématiques d'analyse)

Temps de la navigation en secondes	Observation de l'activité (chercheur)	Verbalisation en autoconfrontation (acteur)
0 :00	[FB] [NAVIGATION]	[Jugement_FB]
0 :15	[>Observateur?]: ouvre un nouvel onglet ; consulte rapidement la page FB en faisant défiler vers le bas.	[>Question?]: à quoi pensez-vous à ce moment- là ? [>FF?]: pour moi FB n'est pas une source fiable pour les emplois. Je préfère consulter d'autres sites.

Dans cette recherche, nous avons ainsi pu approcher par exemple les raisons de la faible utilisation de Facebook dans le cadre du recrutement ou l'influence des représentations sociales de la taille des organisations sur la réception des sites internet d'entreprise. De même, notre démarche aborde la problématique de l'interprétation des temps d'affichage des pages. En effet, un serveur enregistrera un temps d'affichage qui pourrait ensuite être considéré comme un temps de lecture, de consultation. Les commentaires des acteurs nous ont permis de comprendre que cette donnée temporelle pouvait aussi correspondre à une ouverture d'onglet en attente, une prise de notes sur papier, un usage parallèle du téléphone portable, un temps de pause, un problème technique du navigateur, etc.

Comprendre le sens de la navigation est ainsi un des apports de cette mise en œuvre de l'autoconfrontation simple. Celle-ci présente aussi des limites que nous aborderons dans la prochaine section.

Une généralisation limitée et une naturalité discutable

Notre méthode s'appuie sur une seule recherche avec une situation particulière, le recrutement, qui ne permet pas de généraliser, mais seulement d'explorer quelques questionnements. De nombreux autres usages seront nécessaires pour mieux cerner les apports et limites de cette démarche.

Par ailleurs, la naturalité de l'activité doit être questionnée. Notre mise en situation a été réalisée à partir de sites réels et non conçus artificiellement pour une expérience.

Tableau 2

Synthèse des questionnements méthodologiques de notre mise en œuvre de l'autoconfrontation simple (parties grisées détaillées dans cet article)

Périodes	Questionnements	Caractéristiques	Enjeux	Choix de notre recherche
Avant l'autoconfrontation	Échantillon	Limité et situé	Activité naturelle	Étudiants concernés par la recherche d'emploi en fin d'étude (bac+5)
	Approche terrain	Immersion et ethnographie	Instauration d'une relation de confiance	Organisation spécifique et différents dispositifs
	Enregistrement de la vidéo de l'activité	Interne ou externe, mono ou multisources	Représentation fidèle de l'activité	Interne et mono source ; au plus près de la navigation
	Sélection des enregistrements	Non-sélection ou sélection par le chercheur et/ou l'acteur	Choix des moments pertinents pour l'acteur	Pas de sélection <i>a priori</i> , l'acteur choisit les éléments à commenter
	Temps entre activité et confrontation	Selon la sélection et l'organisation	Mémorisation et réflexivité	Immédiat pour favoriser la réflexivité
	Cadrage de l'autoconfrontation	Large ou centré sur la trace	Largeur des données	Large et serré pour collecter les deux types de données

Tableau 2

Synthèse des questionnements méthodologiques de notre mise en œuvre de l'autoconfrontation simple (parties grisées détaillées dans cet article) (suite)

Périodes	Questionnements	Caractéristiques	Enjeux	Choix de notre recherche
Pendant l'autoconfrontation	Consigne	Claire, explique la teneur des commentaires	Éviter les dérives généralisantes, instaurer une posture	« Naïveté » du chercheur
	Défilement	Chercheur et/ou acteur	Contrôle de la centration sur l'activité	Acteur sauf exception
	Relances	Explicitation, ouvertes	Centrer sur l'activité, éviter le spectateur	Ouvertes, « pourquoi ? » possible
Après l'autoconfrontation	Retour d'informations		Réflexivité, validité	Validation des données, éthique, relation terrain
	Lien des corpus	Activité et verbalisation	Relier activité et commentaires	Tableau à double entrée
	Navigation	Navigation comme construction de sens	Utiliser des indicateurs observables qualitatifs	Commentaires de la navigation par items

De même, le décalage des commentaires permet, contrairement à la méthode parler-tout-haut, d'observer une activité habituelle de navigation. Pour autant, le fait même d'être mis en *situation* par un chercheur crée un contexte particulier, inhabituel par essence. Au-delà de l'effet vidéo (Leblanc et al., 2013), on peut se demander en quoi la présence d'un chercheur peut être considérée comme naturelle pour l'acteur.

Être observé peut modifier la pratique, l'observation n'étant jamais neutre (Bonnemain, Perrot, & Kostulski, 2015). Une approche ethnographique (Lièvre & Rix Lièvre, 2013) peut favoriser une intégration du chercheur dans le contexte de l'acteur. Mais la question de la naturalité de l'activité reste posée. Rix Lièvre (2010) propose « d'examiner si l'activité reprend le dessus » (Rix Lièvre, 2010, p. 374). En effet, certains dispositifs d'enregistrement comme les caméras embarquées peuvent gêner les acteurs; si l'activité se poursuit, alors le chercheur peut supposer que l'activité redevient naturelle malgré la vidéo. De même, l'observation du début de l'enregistrement d'une vidéo peut montrer des comportements spécifiques qui disparaissent une fois le dispositif intégré. Notre recherche a soulevé des interrogations sur cette limite de l'autoconfrontation et une réponse simple n'est pas adaptée. Ni dispositif expérimental ni situation naturelle, l'activité étudiée se situe dans un entre-deux qui doit être interrogé.

Dans cette recherche, nous avons ainsi été attentifs aux conditions de la navigation (choix du navigateur par l'acteur par exemple), aux questions des acteurs et à la phase de retour pendant laquelle des écarts entre la mise en situation et l'activité naturelle pouvaient être mentionnés. D'autres chercheurs (Gallant, Latzko-Toth & Pastinelli, 2015) sont partis d'une sélection de l'historique de Facebook ce qui peut poser certains problèmes de mémorisation, mais garantit une trace de navigation naturelle.

Nous pensons ainsi que cette question de la naturalité de la navigation et de la situation de verbalisation doit être prise en compte. Si la naturalité est difficile par la simple présence ou l'implication du chercheur, cette posture réflexive améliore au moins la validité des interprétations par l'intégration du sens donné par l'acteur à la mise en situation.

Conclusion : une certaine vision de l'internet et des internautes

Nous avons pu ainsi analyser des pratiques d'observation de l'internet grâce à une adaptation de la méthode de l'autoconfrontation simple pour différentes phases du questionnement méthodologique, de la préparation de l'entretien au traitement des données. Plutôt que de créer une approche spécifique à l'internet, nous avons adapté une méthode classique (Pastinelli, 2011; Rebillard, 2011).

Cette posture suppose une vision de l'internet comme style de vie (Markham & Stavrova, 2016), un outil intégré à notre réalité sociale plutôt qu'une réification (Monnayer-Smith, 2013) d'un monde qui serait extérieur aux acteurs. L'internet n'est pas alors la révolution annoncée (Jewsiewicki & Pastinelli, 2000), mais un phénomène

social et culturel pour lequel l'héritage méthodologique de la recherche qualitative est un précieux patrimoine.

Notre usage de l'autoconfrontation simple renvoie ainsi à un internet comme terrain de recherche classique qui exige, selon la problématique du chercheur, réflexivité et adaptation (Pastinelli, 2011).

La multiplication des utilisations de cette démarche, le croisement des contextes de recherche pourraient permettre de mieux aborder la compréhension de cette observation de la navigation internet. Certaines traces numériques sont parfois difficiles d'accès pour le chercheur, mais l'usage de l'internet comme média existe. Ces pratiques invisibles commencent à être étudiées scientifiquement (Bastard, Cardon, Charbey, Cointet, & Prieur, 2017; Gong, Lim, & Feida, 2015). Laisser leur analyse émerger des données massives porte le risque de voir s'imposer une approche dans laquelle le social et le culturel sont réduits à des traces de comportement au détriment de la complexité du sens des usages de l'acteur.

Notes

¹ Les forums de Studyrama et de l'APEC ou les groupes Facebook, Viadeo et LinkedIn ne permettaient pas une enquête ethnographique.

² *Think aloud.*

³ Le concept d'« acteur » sera préféré pour souligner les possibilités de construction de sens.

⁴ Cet échantillon est conforme en qualité et quantité aux exemples de la méthode de l'autoconfrontation.

⁵ Le secteur bancaire a été retenu, car la présence numérique des banques en France est très affirmée.

⁶ Nous remercions Nicole Boubée (ESPE Toulouse), Patrick Sabi et Annie Fraison (École d'ingénieur 3IL) ainsi que Laetitia du Chaffaut et Sarah Françoise (IAE Toulouse) pour leur très précieuse aide.

⁷ Le Tableau 2 synthétise l'ensemble des problématiques rencontrées pour offrir une vue d'ensemble.

⁸ <https://obsproject.com/>

⁹ <http://www.videolan.org/vlc/>

¹⁰ Nous avons détourné le logiciel SONAL (Aber, 2010, <http://www.sonal-info.com/>). Le logiciel SIDE-CAR (Perrin, Theureau, Menu, & Durand, 2011) était moins adapté à notre problématique de recherche (<https://sites.google.com/site/logicielsidecar/>).

¹¹ *Big Data.*

Références

- Aber, A. (2010). Voir le son : réflexions sur le traitement des entretiens enregistrés dans le logiciel Sonal. *Socio-logos*, 5. Repéré à <https://socio-logos.revues.org/2482>
- Bastard, I., Cardon, D., Charbey, R., Cointet, J.-P., & Prieur, C. (2017). Facebook, pour quoi faire? Configurations d'activités et structures relationnelles. *Sociologie*, 8(1), 57-82.
- Beaudouin, V., & Licoppe, C. (2002). Présentation. *Réseaux*, 116(6), 9-15.
- Becker, M., Bastien, C., & Drusch, G. (2015). Patterns comportementaux sur la page d'accueil et performances de navigation sur les sites web. *Psychologie française*, 60(2), 159-171.
- Bonnemain, A., Perrot, E., & Kostulski, K. (2015). Le processus d'observation, son développement et ses effets dans la méthode des autoconfrontations croisées en clinique de l'activité. *Activités*, 12(2), 98-124.
- Boubée, N. (2010). La méthode de l'autoconfrontation : une méthode bien adaptée à l'investigation de l'activité de recherche d'information? *Études de communication*, (35), 2-9. Repéré à <https://edc.revues.org/2265>
- Boyd, D., & Crawford, K. (2012). Critical questions for Big Data. *Information, Communication & Society*, 15(5), 662-679.
- Boyer, S., Rix-Lièvre, G., & Récopé, M. (2015). L'arbitrage de haut niveau, une affaire d'équipe. *Movement & Sport Sciences*, 1(87), 91-101.
- Cahour, B., & Licoppe, C. (2010). Confrontations aux traces de son activité. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(2), 243-253.
- Campo, M., Champely, S., Lane, A.M., Rosnet, E., Ferrand, C., & Louvet, B. (2016). Emotions and performance in rugby. *Journal of Sport and Health Science*, 1(6), 1-6.
- Clot, Y., & Leplat, J. (2005). La méthode clinique en ergonomie et en psychologie du travail. *Le travail humain*, 68(4), 289-316.
- Ericsson, K.A., & Simon, H. (1993). *Protocol analysis verbal report as data*. Cambridge : MIT Press.
- Faïta, D. (2007). L'image animée comme artefact dans le cadre méthodologique d'une analyse clinique de l'activité. *@ctivités*, 4(2), 3-14.
- Faye, H., & Falzon, P. (2009). Strategies of performance self-monitoring in automotive production. *Applied Ergonomics*, 40(5), 915-921.
- Forget, M.-H. (2013). Le développement des méthodes de verbalisation de l'action : un apport certain à la recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, 32(1), 57-80.

- Gallant, N., Latzko-Toth, G., & Pastinelli, M. (2015). *Circulation de l'information sur les médias sociaux pendant la grève étudiante de 2012 au Québec*. Sainte-Foy : Centre d'études sur les médias.
- Ghitalla, F. (2002). Introduction, la navigation. *Les cahiers du numérique*, 3, 9-15.
- Ghitalla, F., & Lenay, C. (2002). Les territoires de l'information. Navigation et construction des espaces de compréhension sur le web. *Les cahiers du numérique*, 3, 51-63.
- Gong, W., Lim, E.-P., & Feida, F. (2015). *Characterizing silent users in social media communities* (pp. 1-10). Communication présentée au Proceedings of the Ninth International AAAI Conference on Web and Social Media. Oxford : The AAAI Press.
- Jewsiewicki, B., & Pastinelli, M. (2000). Introduction : L'ethnographie du monde numérique, ou comment faire du terrain dans le meilleur des mondes. *Ethnologies*, 22(2), 5-37.
- Jouët, J., & Le Caroff, C. (2013). L'observation ethnographique en ligne. Dans C. Barats (Éd.), *Manuel d'analyse du web* (pp. 147-165). Paris : Armand Colin.
- Leblanc, S., Ria, L., & Veyrunes, P. (2013). Vidéo et analyse *in situ* des situations d'enseignement et de formation dans le programme du cours d'action. Dans L. Veillard, & A. Tiberghien (Éds), *Instrumentation de la recherche en Éducation. Le cas du développement d'une base de vidéos de situation d'enseignement et d'apprentissage* (pp. 63-94). Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- Lièvre, P., & Rix-Lièvre, G. (2013). Une ethnographie organisationnelle constructiviste et orientée vers les pratiques situées. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels, Supplément HS*, 45-65.
- Markham, A., & Stavrova, S. (2016). Internet/digital research. Dans D. Silverman (Éd.), *Qualitative research* (pp. 229-244). London : Sage.
- Martel, V. (2006). L'inédite portée de la méthodologie qualitative en sciences de l'éducation : réflexion sur les défis de l'observation et de l'analyse de la vie cognitive de jeunes apprenants. *Recherches qualitatives, Hors-série*, 3, 440-460.
- Merzeau, L. (2008). Présence numérique : du symbolique à la trace. *MEI Médiation et information*, 29, 153-163.
- Miles, M.B., & Huberman, A.M. (2013). Analyse de cas intra-site : expliquer et prédire. Dans M.B. Miles, & A.M. Huberman (Éds), *Analyse des données qualitatives* (pp. 255-365). Bruxelles : de boeck.
- Mollo, V., & Falzon, P. (2004). Auto- and allo-confrontation as tools for reflective activities. *Applied Ergonomics*, 35(6), 531-540.

- Monnoyer-Smith, L. (2013). Le web comme dispositif : comment appréhender le complexe? Dans C. Barats (Éd.), *Manuel d'analyse du web* (pp. 12-31). Paris : Armand Colin.
- Pastinelli, M. (2004). Les limites floues de l'ethnologie du contemporain. Quelques réflexions autour d'une enquête sur la sociabilité électronique. *Ethnologies*, 26(2), 221-255.
- Pastinelli, M. (2011). Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel! Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne. *Anthropologie et sociétés*, 35(1-2), 35-52.
- Perrin, N., Theureau, J., Menu, J., & Durand, M. (2011). SIDE-CAR : un outil numérique d'aide à l'analyse de l'activité par rétrodiction. Exploitation selon le cadre théorique du « cours d'action ». *Recherches qualitatives*, 30(2), 148-174.
- Pinsky, L., & Theureau, J. (1992). Conception des situations de travail et étude du cours d'action, un programme de recherche technologique en ergonomie. *Collection d'ergonomie et de neurophysiologie du travail*, (88), 29-82.
- Prost, M., Cahour, B., & Détienne, F. (2013). Masquage des émotions et des attentes de soutien psychologique sur des forums d'entraide professionnelle. *Activités*, 10(2), 20-38.
- Rebillard, F. (2011). L'étude des médias est-elle soluble dans l'informatique et la physique? À propos du recours aux digital methods dans l'analyse de l'information en ligne. *Questions de communication*, 20, 353-376. Repéré à <http://questionsdecommunication.revues.org/2148>
- Rix-Lièvre, G. (2010). Différents modes de confrontation à des traces de sa propre activité, vers une confrontation à une perspective subjective située. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(2), 358-379.
- Rouvroy, A. (2014). Des données sans personne : le fétichisme de la donnée à caractère personnel à l'épreuve de l'idéologie des Big Data. Dans *Le numérique et les droits fondamentaux* (pp. 1-16). Paris : La Documentation Française.
- Royer, C. (2016). Parmi les questions posées par l'utilisation des méthodes qualitatives : qu'est-ce que la profondeur? *Recherches qualitatives, Hors-série*, 18, 17-26.
- Saint-Dizier de Almeida, V. (2015). L'utilisation conjointe de l'observation et l'autoconfrontation à travers l'étude d'une vente à domicile. *Le travail humain*, 4(79), 307-334.
- Theureau, J. (2010). Les entretiens d'autoconfrontation et de remise en situation par les traces matérielles et le programme de recherche « cours d'action ». *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(2), 287-322.

Daniel Péliissier est doctorant à l'Université Toulouse 1 Capitole dans le laboratoire IDETCOM (Institut de roit de l'Espace, des Territoires, de la Culture et de la Communication) au sein de l'équipe de l'axe Culture(s) et Communication. Enseignant de communication à l'IUT de Rodez, il réalise son doctorat sous la direction de Martine Corral Regourd, IDETCOM et Robert Boure, université de Toulouse. Il est accompagné dans ce travail par Laurence Leveneur, MCF IDETCOM, IUT de Rodez et Isabelle Vidalenc, MCF IDETCOM, IUT de Rodez. Ses domaines de recherche privilégiés sont la communication numérique, l'identité numérique des organisations et le recrutement. Il s'intéresse à la méthode de l'autoconfrontation et aux apports réflexifs de la lexicométrie dans l'approche qualitative.

Étirer le temps, traquer dans l'espace : conjuguer l'approche naturaliste de la décision et l'ethnographie organisationnelle

Ivan Ivanov, Ph. D.

Université d'Ottawa, Ontario, Canada

Arlette Bouzon, Ph. D.

Université de Toulouse, France

Résumé

L'objectif de cet article est de fournir des pistes méthodologiques à l'approche naturaliste de la décision (*Naturalistic Decision Making* - NDM) lui permettant de se situer au plus près des individus-experts afin de saisir la fabrication instantanée de la décision comme un processus multisitué. Pour ce faire, nous discutons les apports de l'ethnographie organisationnelle (EO) en tant que démarche *in vivo* et *in situ* qui rend mouvants le temps et l'espace d'observation afin de traquer la décision en situation et de prendre en compte les actions antérieurement expérimentées et ultérieurement construites par les individus dans leurs environnements naturalistes. Cet article propose ainsi d'étudier la décision, à la fois comme un acte local et comme un processus multisitué.

Mots clés

DÉCISION, *IN VIVO*, MULTISITUÉE, NATURALISTE, SPATIO-TEMPOREL

Introduction

Un des thèmes de recherche interdisciplinaire les plus récurrents est l'étude de la décision en milieu professionnel. Les sciences de gestion revendiquent leur primauté en la matière et privilégient des méthodes qui s'inscrivent dans une logique des-causes-aux-effets et correspondent à une vision de la décision centrée sur les capacités cognitives des décideurs, ainsi que sur leur habileté à chercher le bon — si ce n'est le meilleur — choix possible (Morel, 2002). La NDM (Klein, 2008) se détache de cette vision et argue que les individus ne choisissent que très rarement la meilleure alternative, mais agissent rapidement lorsque la première option familière est jugée bonne. La décision est instantanément fabriquée en lien avec des éléments cognitifs et environnementaux et

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 22 – pp. 42-58.

OBSERVER LES PRATIQUES ET LES ACTEURS EN SITUATION :

RÉFLEXIONS SUR DES DÉMARCHES D'OBSERVATION MULTISITUÉES, ÉQUIPÉES OU EN LIGNE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2017 Association pour la recherche qualitative

apparaît comme un facteur délimité et observable que seule une étude en milieu naturaliste pourrait élucider. Pour ce faire, la NDM favorise des dispositifs méthodologiques comme les enregistrements audio-vidéo, les simulations, les centres d'entraînement, les focus groups et les interviews. Les procédés *in vivo* et *in situ* (Giordano & Musca, 2012) ou, encore, les approches ethnographiques (Sandhåland, Oltedal, Hystad, & Eid, 2015) sont rares.

Aujourd'hui, la NDM s'est institutionnalisée comme une démarche fertile destinée à comprendre la décision en tant qu'un phénomène rapide, mais pour certains chercheurs la décision est beaucoup plus complexe (Laroche, 1995). Elle est un continuum qui se délocalise du moment actuel par les conditions influant sur son émergence et perdure dans le temps avant et par-delà du temps présent. Comment et en appliquant quels procédés méthodologiques est-il possible de saisir la décision, à la fois, comme une action locale, délimitée et un processus multisitué, longitudinal en train de se faire?

Pour répondre à cette question, nous proposons de fertiliser le cadre théorique de la NDM avec les procédés méthodologiques issus de l'EO (Van Maanen, 2006; Yanow, 2009) qui incluent l'observation participante multisituée (Marcus, 1998) et abordent la décision comme une activité située (Bouzon, 2004; Suchman, 1987), distribuée (Hutchins, 1994) et disloquée (Grosjean & Robichaud, 2010). Nous proposons ainsi un procédé méthodologique nouveau qui respecte la nature instantanée de la décision, mais qui étire le temps et multiplie les sites d'observation afin de rendre compte de sa formation microhistorique.

Pour ce faire, dans un premier temps, nous présentons les principaux travaux inscrits sous l'approche NDM et nous pointons la nécessité d'appliquer des méthodes plus « naturalistes ». Dans un deuxième temps, nous détaillons les principaux aspects de l'EO et nous explicitons la manière dont elle fait avancer la NDM à trois temps : avant, pendant et après la décision. Nous illustrons nos propos avec une recherche portant sur les décisions de s'impliquer, ou non, dans l'élaboration quotidienne d'un journal interne (JI) dans une organisation française multisite et éclatée. Finalement, nous discutons la façon dont l'approche multisituée contribue au développement de la NDM, en délimitant les espaces organisationnels, en régénérant l'intégrité de la décision et en donnant une cohérence processuelle de la décision instantanée.

L'étude de la décision en milieu naturaliste

L'étude de la décision a fait naître un grand nombre de travaux, parmi lesquels la NDM (Klein, Orasanu, Calderwood, & Zsombok, 1993). Elle étudie la manière dont les individus prennent des décisions dans des contextes dits naturalistes, marqués par des changements fréquents et des conditions incertaines (Lipshitz, Klein, Orasanu, & Salas, 2001). À la différence des approches dominantes (March & Shapira, 1992; Simon, 1979; Simon et al., 1992), la NDM s'oppose à l'étude de la décision sur des terrains structurés

et contrôlés et propose de se concentrer sur la décision émergente dans un environnement immédiat (Montgomery, Lipshitz, & Brehmer, 2005). L'idée de voir les organisations comme des milieux naturalistes ne signifie pas de les appréhender comme des champs naturels dépourvus de structure, mais plutôt de mettre l'accent sur la manière dont les individus décident d'agir dans leur milieu professionnel « réel » en s'appuyant sur leur vécu comme *real-word experience*¹.

La NDM s'intéresse plus particulièrement aux individus-experts qui construisent rapidement leurs décisions, sans avoir besoin de se lancer dans l'évaluation des solutions calculables, typique de la *decision making* (Raiffa, 1986). La compréhension du terme « expert » ici est plus générale et basée sur l'expertise comme un haut degré de compétences (Bouzon, 2004), car elle porte les traces des expériences antérieures (Salas, Rosen, & Diaz Granados, 2010). Giordano et Musca (2012) soulignent que l'expert s'appuie sur ses vécus intériorisés à long terme dans sa mémoire sous forme de schémas complexes et qui, lorsqu'il est amené à agir, évoque à la surface cognitive des connaissances contextuelles et adapte son comportement à l'évolution de la situation (Wiltshire, Neville, Lauth, Rinkinen, & Ramirez, 2014). L'individu confronte ces schémas déjà expérimentés à la situation actuelle et si les informations collectées portent des éléments familiers, l'individu génère rapidement une ou deux solutions et agit.

De la décision à l'action au travail : la NDM comme un processus en train de se faire

La NDM a donné lieu à une multitude de travaux. Différentes études sur l'armée (Beach & Lipshitz, 1993; Klein & Borders, 2016; Militello, Sushereba, Branlat, Bean, Finomore, 2015), la police (Boulton & Cole, 2016; Klein, Klein, Lande, Borders, & Whitacre, 2015), les pompiers, les hôpitaux et les services d'urgence (Alison, Power, van der Heuvel, Humann, Palasinki, & Crego, 2015; Boulton & Cole, 2016; Nemeth, O'Connor, Klock, & Cook, 2006; Patterson, Militello, Su, & Sarkar, 2016; Reiter-Palmon, Kennel, Allen, Jones, & Skinner, 2015), le management (Gore & McAndrew, 2008), les relations professionnelles (Ramiah & Banks, 2015), le sport (Macquet & Skalej, 2015) ou encore l'énergie nucléaire (Carroll, Hatakenaka, & Rudolph, 2006) utilisent différents procédés méthodologiques comme les interviews, les enregistrements audio-vidéo, les simulations, les centres d'entraînement, les focus groups et la collecte de données secondaires (protocoles d'incidents, rapports d'investigations, notes de service, etc.). D'autres, très peu nombreuses, privilégient des procédés ethnographiques de courte et moyenne durée (Alby & Zuccheromaglio, 2006; Sandhåland et al., 2015). Une synthèse non exhaustive de travaux classiques et plus récents est présentée dans le Tableau 1.

Ces travaux étudient la décision comme une construction cognitive observable, qui intervient dans un laps de temps limité et porte les traces singulières d'un contexte précis. Au niveau théorique, la décision est ainsi considérée comme un travail cognitif

Tableau 1

Revue non exhaustive des travaux classiques et récents inscrits en NDM

Méthode/Analyse	Auteur(s)	Domaine
Ethnométhodologie	Alby & Zucchermaglio, 2006	Design
Ethnographie (observation participante)	Sandhåland, Oltedal, Hystad & Eid, 2015	Maritime
Ethnographie et interviews	Giordano & Musca, 2012	Alpinisme
Expérimentation et reconstitution	Woods, 1993	Questionnements théoriques
Vidéo, audio, interviews, journal de bord	Nemeth, O'Connor, Klock & Cook, 2006	Santé
Étude de cas (données secondaires)	Shattuck & Miller, 2006	Maritime/Marine
	Strauch, 2016	
	Beach & Lipshitz, 1993	Militaire/Armée
Modèles mathématiques	Canellas & Feigh, 2016	Questionnements théoriques
Centres d'entraînements (ShadowBox)	Klein & Borders, 2016	Militaire/défense
Simulation d'exercices	Alison, Power, van den Heuvel, Humann, Palasinski & Crego, 2015	Police, pompier, urgences, armée (cross)
Interviews et observation d'incidents (journal de bord)	Boulton & Cole, 2016	Police
	Roth, Multer & Raslear, 2006	Chemin de fer/ferroviaire
Interviews et analyse de données secondaires (rapport d'investigations d'incidents)	Carroll, Hatakenaka & Rudolph, 2006	Nucléaire

Tableau 1

Revue non exhaustive des travaux classiques et récents inscrits en NDM (suite)

Méthode/Analyse	Auteur(s)	Domaine
Interviews (post-action)	Reiter-Palmon, Kennel, Allen, Jones & Skinner, 2015	Santé
	Macquet & Skalej, 2015	Sport
Interviews, documents secondaires, prise de notes	Patterson, Militello, Su & Sarkar, 2016	Santé
	Klein, Woods, Klein & Perry, 2016	
Analyses Cognitive task (CTA), interviews et observations	Klein, Klein, Lande, Borders & Whitacre, 2015	Police
	Militello, Sushereba, Branlat, Bean & Finomore, 2015	Armée/Militaire
	Gore & McAndrew, 2008	Management
Focus-groupes	Ramiah & Banks, 2015	Relations au travail

continu résultant de la combinaison des schémas cognitifs et de la situation, mais au niveau des méthodes, la majorité des procédés appliqués la saisissent comme un enchaînement d'événements épisodiques limités dans et par le temps. Ces méthodes sont ainsi moins ouvertes aux procédés longitudinaux qui appréhendent la décision comme un processus — et non plus comme un fait accompli —, c'est-à-dire, une action en train de se faire qui rend compte non seulement de son résultat, mais aussi des conditions microhistoriques de sa production (Fixmer & Brassac, 2004).

Le passage de la décision vers l'action paraît donc nécessaire non seulement au niveau théorique, mais aussi au niveau méthodologique compte tenu du fait que la décision n'est que la face visible de l'action (Laroche, 1995) : elle porte les traces des vécus et des expériences antérieures chères à la NDM et nécessite des études diachroniques, qui positionnent le chercheur en amont, pendant et en aval de l'action. La décision dans les organisations peut être ainsi délocalisée du son amarrage spatio-temporel et du corps idéal typique de son décideur. Laroche (1995) souligne que la décision ne peut pas être considérée uniquement comme l'apanage du management

comme si les activités professionnelles sont réalisées en dehors du système social qui est l'organisation. Le manager n'est qu'un décideur parmi d'autres; la décision n'est qu'un fragment de l'action parmi une multitude de fragments possibles. D'où l'intérêt d'emprunter la voie de l'EO (Van Maanen, 1979, 1988), qui zoome sur la fabrique instantanée de la décision via les interactions et qui fait aussi un zoom arrière (Grosjean, 2013) pour rallonger le temps et accroître l'espace.

Multiplés actions — trois temps d'observation : avant, pendant, après

L'EO (Van Maanen, 2006; Yebema, Yanow, Wels, & Kamsteeg, 2009) vise à comprendre les organisations comme des constructions sociales à travers l'étude multisituée des pratiques et des processus, qui se matérialisent dans l'espace et se contextualisent dans le temps (Rouleau, 2013). L'EO suppose généralement la mise en place d'une observation prolongée et multisituée, c'est-à-dire, menée sur plusieurs sites organisationnels (Marcus, 1998), car les individus au travail ne sont que très rarement sédentaires et sont souvent obligés de réaliser leurs tâches en se déplaçant. Les différents lieux fréquentés par les individus sont étroitement interreliés dans le sens où ils structurent l'ensemble des accomplissements et des pratiques professionnelles. La durée et la longueur des mouvements varient selon le type de l'organisation et les tâches allouées, mais au-delà des différentes configurations possibles, le travail multisitué nécessite une observation plurielle des interactions. La présence prolongée sur les sites d'observation permet au chercheur de suivre à la trace les individus afin de comprendre le sens caché dans les pratiques ordinaires et dans les événements qui participent à la construction des actions collectives.

Cette posture demeure pourtant complexe. Étudier les équipes au travail dans leur environnement naturaliste peut nécessiter une charge de travail excessif, devenir chronophage ou, encore, entraîner des dépenses difficiles à supporter (Lipshitz et al., 2001). La disponibilité du chercheur sur le terrain doit être constante, ininterrompue et, surtout, garantie pour une durée relativement longue. L'approche multisituée peut également devenir difficilement réalisable si le chercheur garde son statut d'observateur extérieur et n'arrive pas à devenir un membre accepté et intégré à l'équipe au travail (Sherif, 2001). Cela exige, en soi, une période supplémentaire d'adaptation et d'apprentissage des règles et des normes du groupe.

Si la NDM propose une approche théorique originale pour étudier la décision dans un laps de temps volatile et fugace, l'EO lui fournit des méthodes pour étirer le temps et situer la décision dans un continuum d'actions réalisées sur une multitude de sites organisationnels. Pour conjuguer la NDM et l'EO, nous proposons d'organiser l'étude de la décision suivant trois étapes successives — *avant, pendant et après* la décision — ce qui ne signifie pas de se placer dans une perspective rationnelle semblable à la *decision making* (Simon, 1957), mais plutôt d'observer la formation des conditions microhistoriques donnant lieu à la décision, ainsi que les actions qui la prolongent et qui,

elles-mêmes, se transforment en conditions desquelles découle le cours de l'action future.

Inscrire la NDM dans une triple démarche *in vivo*, *in situ* et multisituée permet de concevoir la construction de la décision à la fois comme un processus synchronique et diachronique. Une telle méthode débute par une familiarisation avec la manière dont les individus mobilisent leur vécu pour décider. Adopter la démarche *in vivo* signifie se positionner en amont des événements et se focaliser sur les pratiques en situation (Giordano & Musca, 2012), pour pouvoir mesurer les transformations qui vont intervenir pendant et après la décision. Mais l'élément le plus délicat dans l'étude de la décision comme processus en train de se faire est son observation en temps réel, sachant que la décision n'est ni prévisible ni réfléchie en amont. Elle est moins l'extension rationnelle d'une planification stratégique rigoureuse qu'un continuum d'événements accidentels (Labasse, 2006) dont l'origine est à la fois interne et externe à l'organisation, c'est-à-dire, tant fortuit que construit (on parle alors d'*artévenement*, cf. Ivanov, 2013). Le chercheur engagé dans une démarche *in situ* est d'ailleurs obligé de porter son chapeau de chercheur et de membre de l'organisation observée (Arieli, Friedman, & Agbaria, 2009), ce qui comporte des risques considérables de « contamination » des données et de leurs interprétations par le vécu personnel du chercheur. Ni virus ni panacée pour la recherche, ce vécu doit être soigneusement soigné et, si nécessaire, mis sous « quarantaine » au gré des différentes étapes de la recherche et de la situation interactionnelle.

Ces prérequis permettent à la NDM d'observer la décision en train de se faire et non pas de s'appuyer sur des comptes-rendus fragmentaires des participants. La démarche *in situ* présuppose la mise en place de dispositifs et de supports informationnels — tels qu'un journal de bord, un carnet de croquis, un enregistreur audio-vidéo, des dispositifs électroniques portables, etc. — qui démarquent le chercheur et alourdissent par leur présence le processus d'observation (observer en temps réel signifie conserver les données en temps réel), mais qui sont nécessaires pour documenter les traces des interactions. Guetter l'instant et être capable de le capter lorsqu'il arrive (encore, faut-il savoir le reconnaître!) demande d'être parfaitement disponible sur son terrain pour traquer le moment présent, mais aussi pour assurer la période d'« après ». Cette troisième phase est souvent négligée par la NDM. Le temps passé sur le terrain et l'épuisement des ressources financières, humaines et techniques provoque l'effet de saturation personnelle, sans pour autant avoir atteint une saturation empirique (Bowen, 2008; Corbin & Strauss, 1990). Or, cette saturation ne saurait être atteinte que lorsque la décision est étudiée comme une extension du moment même de la décision. D'où la nécessité pour la NDM de développer des méthodes multisituées (Grosjean, 2013; Yanow, Yebema, & Van Hulst, 2012) afin de suivre à la trace les individus dans leurs trajectoires professionnelles. Elle assure l'intégrité spatio-temporelle et naturaliste de la décision et des expériences personnelles qui y sont liées afin de comprendre comment

les schémas cognitifs mémorisés deviennent conditions et prérequis de la future action, sans pour autant fragmenter les lieux sur lesquels la décision est fabriquée.

Étirer le temps, traquer dans l'espace : la décision comme marge d'action

Nous allons maintenant présenter les résultats d'une recherche menée de 2009 à 2013 afin d'illustrer comment l'EO fournit à la NDM des procédés méthodologiques permettant d'étirer le temps et de suivre à la trace la fabrique de la décision sur plusieurs sites organisationnels.

Suivre les choix rédactionnels dans une organisation multisite en difficulté

L'objectif initial de cette étude était de comprendre la manière dont les membres du personnel d'une organisation publique française de sécurité sociale s'organisaient quotidiennement autour du lancement d'un journal interne (JI). Nous nous sommes, par la suite, concentrés sur l'étude des décisions rédactionnelles émergentes par et dans les interactions entre les salariés-experts (non-cadres), les managers, la direction et le service communication (ce dernier étant chargé de mettre en place le JI). Nos questionnements étaient *qui?*, *pourquoi?*, *à quel moment?* et *dans quel contexte?* décidait de participer à l'élaboration du JI et de proposer des publications, de choisir le sujet ou de s'exprimer en personne sur son métier et son expertise. La décision de s'impliquer ou non dans l'édition du JI peut être ainsi clairement identifiée et attribuée à un individu ou à un groupe d'individus, mais elle reste ancrée dans l'action collective via laquelle les différentes participations étaient décidées. La décision est donc bien un instant délimité et déterminé (*qui?*) par sa temporalité (*quand?*), localité (*où?*) et finalité (*pour quoi faire?*), mais tout en étant considérée comme un chaînon parmi plusieurs existants et interreliés par l'action collective. En intégrant le service communication en tant que communicants avant le lancement du JI, nous avons pu nous placer en amont et en aval des interactions entre le service communications et les salariés afin d'observer le processus d'élaboration du JI.

L'organisation étudiée avait la particularité d'être régionalement étendue et éclatée sur plusieurs sites décentralisés (agences régionales de retraite et services sociaux régionaux) et faisait travailler sous la même Direction différentes branches professionnelles d'organismes dédiés à l'assurance retraite, l'assurance maladie et la prévention des risques professionnels. Cette diversité de professions extrêmement spécialisées (assistants sociaux, gestionnaires pénibilité, ingénieurs des risques professionnels, conseillers retraite...) s'appuyait sur une expertise particulière de la sécurité sociale qui n'existait pas en dehors des murs de cette organisation. Cette expertise était conjuguée à des parcours longs et des tâches liées à la recherche de solutions adaptées aux failles causées par des dispositifs techniques massivement introduits pour pallier la suppression du personnel. Les salariés étaient quotidiennement amenés à lier leurs connaissances spécifiques aux situations changeantes dans un contexte marqué par l'urgence et la dégradation de l'offre de service, de manière à

rattraper le retard causé par les bogues informatiques. Ils travaillaient souvent sur plusieurs sites organisationnels et étaient constamment obligés d'évoluer sans un plan préétabli afin de réagir aux imprévus et aux situations nouvelles.

Le lancement du JI a permis de réunir progressivement différents salariés autour de son élaboration. Initialement méfiants et réticents à l'idée d'y participer, ils ont rapidement commencé à proposer des suggestions de publications portant sur des sujets qui touchaient leurs expertises professionnelles.

Trois dimensions temporelles pour l'étude multisituée

Nous avons mis en place une observation participante (Jorgensen, 1989; Winkin, 1996) et avons tenu un journal de bord (Emerson, Fretz, & Shaw, 2011) permettant de tracer et de reconstituer les déplacements des individus. Pour ce faire, nous nous sommes aussi déplacés avec eux afin de guetter le moment et les raisons de leur décision de s'impliquer sur un sujet particulier portant sur leur expertise. Il était, bien entendu, impossible d'être partout et à tout moment avec eux. C'est pourquoi le choix des déplacements était initialement fait en lien avec les mouvements des décideurs-experts repérés lors de la phase préliminaire d'observations précédant le lancement du JI qui nous a permis de nous familiariser avec les situations vécues par les individus-experts afin de zoomer sur les décisions émergentes ultérieurement dans un contexte différent. La décision est ainsi étudiée comme une multitude de fragments interreliés par le flux de l'action continue qui n'a pas nécessairement un point d'origine ni de point final.

La Figure 1 schématise notre démarche multisituée qui a évolué en trois phases.

Durant une période de plus d'un an, une première étape d'observation des situations quotidiennes au travail et des opérations de routine a été réalisée. Cette période a été marquée par le début de notre participation effective à la vie de l'entreprise et aux événements professionnels et paraprofessionnels pour mieux connaître les individus, certains aspects de leur expertise et l'évolution de leurs connaissances professionnelles dans un contexte de transformations fréquentes nécessitant un développement continu de leurs compétences. Cette étape a fait émerger des caractéristiques saillantes du milieu professionnel et des conditions dans lesquelles travaillaient les salariés et a dévoilé certains aspects ambigus et problématiques des situations au travail. Il était ainsi important de comprendre les situations expérimentées par les salariés qui pourraient jouer un rôle déterminant sur leur décision future.

La deuxième phase de la recherche correspondait au lancement du JI et à l'étude fine des décisions individuelles et collectives de s'impliquer, ou non, dans l'élaboration du JI en proposant des publications ou en témoignant sur ses pages. Nous avons pris soin de suivre fréquemment les individus lorsqu'ils se déplaçaient et avons guetté le moment précis de leur décision de solliciter le service communication pour participer au JI. Nous avons ainsi élaboré un procédé de suivi temporel des décisions, en les positionnant dans

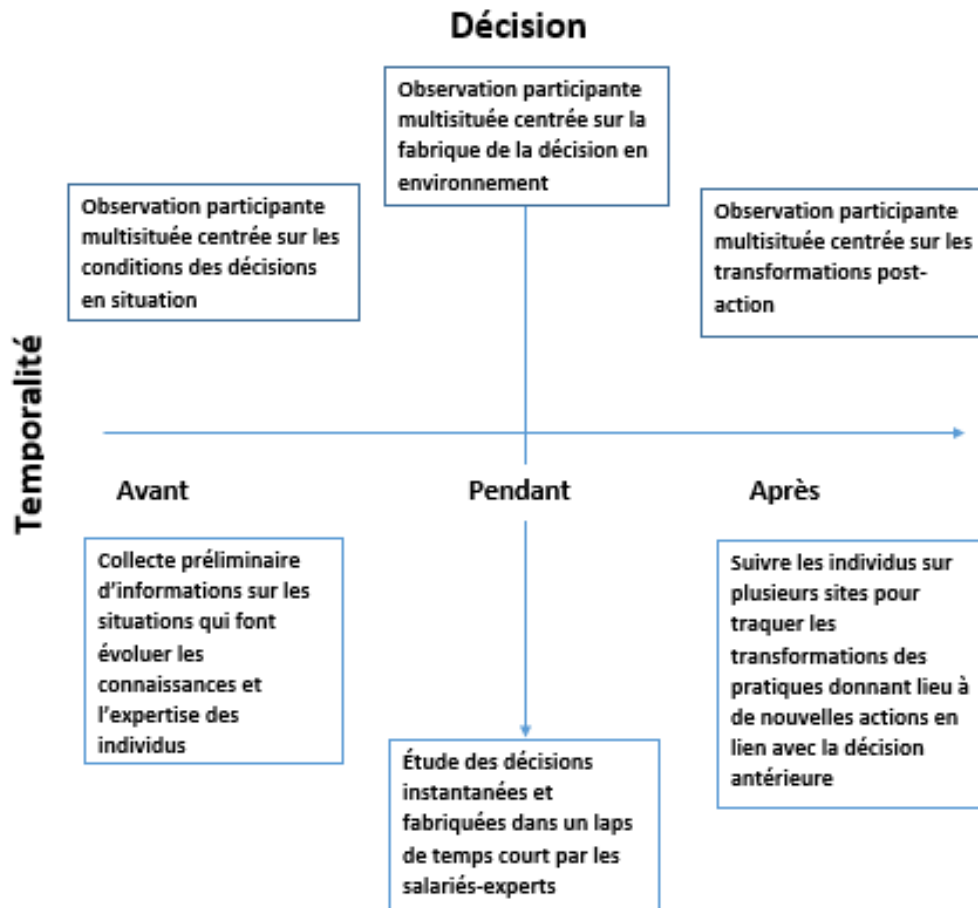


Figure 1. Modélisation de la démarche multisituée proposée.

une échelle longitudinale de manière à pouvoir lier chaque décision à un contexte particulier (événements, accidents, lois, réformes, décrets, etc.) dans un laps de temps relativement long (quatre ans) et sur plusieurs sites organisationnels régionalement dispersés.

Cette démarche a déterminé la nécessité de continuer à suivre les individus après avoir capté et localisé leur décision afin de mesurer les transformations intervenues dans leurs pratiques professionnelles. Par ailleurs, nous nous sommes demandé ce que la décision change pour l'individu et comment elle influence ses actions futures? Cette démarche a débouché sur une analyse thématique et temporelle des décisions. Pour

chaque proposition de publication, nous avons observé si le même salarié décidait à nouveau, dans un laps de temps, de proposer une (ou plusieurs) publication(s) portant sur le même sujet comme celui (ceux) proposé(s) précédemment. Nous avons étiré au maximum le temps d'observation afin d'essayer de détecter si un individu décide de proposer, dans des situations différentes et à des moments et/ou dans des sites variés, deux (ou plusieurs) publications portant sur le même sujet. Il était ainsi possible de détecter des points de jonction entre les différentes décisions d'un même salarié décidé à s'impliquer à l'élaboration du JI, qui étaient dispersées dans le temps à des intervalles variables (entre 2 mois et 13 mois). Nous avons par la suite reconstitué lors de l'analyse thématique les objectifs personnels et collectifs cachés derrière ces décisions afin de mettre en lumière des stratégies de métacommunication et d'autovalorisation (Ivanov, 2017). Il s'est avéré que certaines décisions ultérieures étaient liées à ces mêmes stratégies professionnelles, parce qu'elles étaient leurs prolongements fabriqués en situation. Les décisions observées n'étaient pas uniquement élaborées dans un temps long et sur plusieurs sites organisationnels, mais étaient elles-mêmes des extensions spatio-temporelles de stratégies spécifiques construites dans et par les interactions.

La seule manière pour nous de rendre compte de la construction multisituée et séquentielle de cette multitude de décisions entrelacées était de continuer l'observation après la prise instantanée de la décision. Nous placer en aval de la décision nous a fait savoir qu'elle est continuellement construite de manière imprévue et ajustée, permettant aux salariés de prendre appui sur leurs expériences antérieures afin de continuer à valoriser leurs expertises professionnelles sur les pages du JI. Nous avons appelé cette stratégie temporelle *marge d'action communicationnelle* (Ivanov, 2013) : elle est une manière de constituer subjectivement la décision ancrée dans une réalité organisationnelle antérieure perçue par les individus comme objective qui donne du sens à l'action future et qui porte les conditions des décisions à venir, c'est-à-dire, leur propre existence. Décider, c'est agir dans le temps de manière à joindre les différentes décisions instantanées dans une même action continue.

Conclusion

La démarche multisituée (Marcus, 1998) est la matérialisation de la logique d'espace ethnographique organisationnel mouvant. Elle est un processus de délocalisation permanente et dont la prise en compte permet de traquer les déplacements des individus dans le temps et l'espace afin de bâtir une perspective longitudinale de la décision. Elle fournit à la NDM les dimensions microhistoriques de sa formation comme un processus bâti sur la combinaison instantanée de configurations cognitives antérieurement expérimentées et d'informations contextuelles sur lesquelles prend appui sa fabrique. La démarche ethnographique étire l'instantanéité de la décision du moment passé qui l'a influencée jusqu'à l'émergence de conditions nouvelles influant sur l'action future. D'où l'intérêt de ne pas négliger ni l'étape préliminaire de la décision qui porte les conditions

de son émergence ni la phase après-décision qui donne du sens aux décisions futures en lien avec les actions déjà éprouvées. En l'occurrence, la mise en place de recherches en NDM ancrées dans l'EO est une des voies de développement de l'étude étirée de la décision instantanée.

L'aspect multisitué de la recherche joue ici un double rôle spatio-temporel. Comme une approche centrée sur les interactions quotidiennes, elle régénère l'intégrité de la décision, car l'appréhende comme une multitude d'actions microhistoriques interreliées portant dans le processus de leur formation des informations pertinentes sur sa raison d'être. Comme une démarche ethnographique au travail, elle délimite les espaces professionnels et donne à la décision un aspect naturaliste respectant les particularités organisationnelles et les divisions structurelles. Considérer les organisations comme des locus naturalistes signifie traquer la décision par-delà des cloisons et des compartiments physiques imposés par les éclatements géographiques.

Quelles sont alors les conditions nécessaires pour pouvoir appliquer l'EO multisituée à la NDM? Pour ce qui concerne notre étude ici présentée, il nous semble qu'être salarié de l'organisation peut considérablement aider le chercheur à être accepté comme membre à part entière. Il est évident que cette posture comporte de nombreux risques, mais dans le cas contraire, l'accès à l'organisation multisite devient encore plus difficile qu'évoluer dans un seul site organisationnel. Être salarié nous a ouvert naturellement les portes des sites délocalisés, en réduisant le risque de manquer le moment de l'émergence de la décision. L'organisation est un système social dans lequel les décisions s'inscrivent dans un tout indivisible et elles ne s'arrêtent pas aux portes de l'entreprise, ni d'ailleurs devant celles du siège social ou du local de l'état-major.

Note

¹ Le modèle *Recognition-Primed Decision* (RPD), qui a connu de très nombreuses variations, schématise la manière dont la décision est fabriquée en lien avec des facteurs cognitifs profonds et des informations provenant de l'environnement naturaliste (pour connaître le RPD classique cf. Klein, Calderwood, & Clinton-Cirocco, 1986).

Références

Alby, F., & Zucchermaglio, C. (2006). « Afterwards we can understand what went wrong, but now let's fix it » : How situated work practices shape group decision making. *Organization Studies*, 27(7), 943-966.

- Alison, L., Power, N., van den Heuvel, C., Humann, M., Palasinski, M., & Crego, J. (2015). Decision inertia : Deciding between least worst outcomes in emergency responses to disasters. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88(2), 295-321.
- Arieli, D., Friedman, V.J., & Agbaria, K. (2009). The paradox of action research. *Action Research*, 7(3), 263-290.
- Beach, L.R., & Lipshitz, R. (1993). Why classical decision theory is an inappropriate standard for evaluating and aiding most human decision making? Dans G.A. Klein, J. Orasanu, R. Calderwood, & C.E. Zsombok (Éds), *Decision making in action : Models and methods* (pp. 21-35). Norwood, NJ : Ablex.
- Boulton, L., & Cole, J. (2016). Adaptive flexibility : Examining the role of expertise in the decision making of authorized firearms officers during armed confrontation. *Journal of Cognitive Engineering and Decision Making*, 10(3), 291-308.
- Bouzon, A. (2004). *La place de la communication dans la conception de systèmes à risques*. Paris : L'Harmattan.
- Bowen, G.A. (2008). Naturalistic inquiry and the saturation concept : A research note. *Qualitative Research*, 8(1), 137-152.
- Canellas, M.C., & Feigh, K.M. (2016). Toward simple representative mathematical models of naturalistic decision making through fast-and-frugal heuristics. *Journal of Cognitive Engineering and Decision Making*, 10(3), 255-267.
- Carroll, J.S., Hatakenaka, S., & Rudolph, J.W. (2006). Naturalistic decision making and organizational learning in nuclear power plants : Negotiating meaning between managers and problem investigation teams. *Organization Studies*, 27(7), 1037-1057.
- Corbin, J.M., & Strauss, A.L. (1990). Grounded theory method : Procedures, canons, and evaluative criteria. *Qualitative Sociology*, 13(1), 3-21.
- Emerson, R., Fretz, R., & Shaw, L. (2011). *Writing ethnographic fieldnotes* (2^e éd.). Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Fixmer, P., & Brassac, C. (2004). La décision collective comme processus de construction de sens. Dans C. Bonardi, N. Grégori, J.-Y. Menard, & N. Roussiau (Éds), *Psychologie sociale appliquée. Emploi, travail, ressources humaines* (pp. 111-118). Paris : InPress.
- Giordano, Y., & Musca, G. (2012). Les alpinistes dans l'imprévu. Pour une approche naturaliste de la décision? *Revue française de gestion*, 225(6), 83-107.
- Gore, J., & McAndrew, C. (2008). *Methodological insights in managerial cognition : Applied cognitive task analysis*. Communication présentée à la 22^e Conférence australienne et néo-zélandaise de l'Académie de gestion de la Nouvelle-Zélande. Nouvelle-Zélande.

- Grosjean, S. (2013). Une approche microethnographique multisituée en organisation. Double mouvement de « zoom avant/arrière » sur l'activité d'arpentage. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 48, 155-225.
- Grosjean, S., & Robichaud, D. (2010). Décider en temps réel : une activité située et distribuée, mais aussi disloquée. *Langage et société*, 4(134), 31-54.
- Hutchins, E. (1994). Comment le « cockpit » se souvient de ses vitesses. *Sociologie du travail*, 36(4), 451-473.
- Jorgensen, D.L. (1989). *Participant observation. A methodology for Humans studies*. Newbury Park, CA : Sage.
- Ivanov, I. (2013). Communiquer et agir en commun : le cas d'un journal interne instrumentalisé. *Communication & Organisation*, 1(43), 213-226.
- Ivanov, I. (2016). Que font les communicants pour sauver leur métier? Étude de cas d'un service de communication en mal de reconnaissance. *Communication et professionnalisation*, 4, 78-99.
- Ivanov, I. (2017). La fabrique de la face professionnelle : le communicant public entre la technologie et la reconnaissance au travail. *Management des technologies organisationnelles*, 7, 120-135.
- Klein, D.E., Woods, D.D., Klein, G., & Perry, S.J. (2016). Can we trust best practices? Six cognitive challenges of evidence-based approaches. *Journal of Cognitive Engineering and Decision Making*, 10(3), 244-254.
- Klein, G.A. (2008). Naturalistic decision making. *Human Factors*, 50(3), 456-460.
- Klein, G.A., & Borders, J. (2016). The ShadowBox approach to cognitive skills training. *Journal of Cognitive Engineering and Decision Making*, 10(3), 268-280.
- Klein, G.A., Calderwood, R., & Clinton-Cirocco, A. (1986). Rapid decision making on the fire ground. *Proceedings of the Human Factors and Ergonomics Society Annual Meeting*, 30, 576-580.
- Klein, G.A., Klein, H.A., Lande, B., Borders, J., & Whitacre, J.C. (2015). Police and military as good strangers. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88(2), 231-250.
- Klein, G.A., Orasanu, J., Calderwood, R., & Zsombok, C.E. (Eds). (1993). *Decision making in action : Models and methods*. Norwood, NJ : Ablex.
- Labasse, P. (2006). L'événement dans la politique de communication interne. *Les cahiers de la communication interne*, 19, 20-23.
- Laroche, H. (1995). From decision to action in organizations : Decision-making as a social representation. *Organization Science*, 6(1), 62-75.

- Lipshitz, R., Klein, G., Orasanu, J., & Salas, E. (2001). Focus article : Taking stock of naturalistic decision making. *Journal of Behavioral Decision Making*, 14, 331-352.
- Nemeth, C., O'Connor, M., Klock, P.A., & Cook, R. (2006). Discovering healthcare cognition : The use of cognitive artifacts to reveal cognitive work. *Organization Studies*, 27(7), 1011-1035.
- Macquet, A.-C., & Skalej, V. (2015). Time management in elite sports : How do elite athletes manage time under fatigue and stress conditions? *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88(2), 341-363.
- March, J.G., & Shapira, Z. (1992). Behavioral decision theory and organizational decision theory. Dans M. Zey (Éd.), *Decision making : Alternatives to rational choice models* (pp. 273-303). Newbury Park, CA : Sage.
- Marcus, G.E. (1998). Ethnography in/of the world system : The emergence of multi-sited ethnography. Dans G.E. Marcus (Éd.), *Ethnography through thick and thin*, (pp. 79-104). Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Militello, L.G., Sushereba, C.E., Branlat, M., Bean, R., & Finomore, V. (2015). Designing for military pararescue : Naturalistic decision-making perspective, methods, and frameworks. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88(2), 251-272.
- Montgomery, H., Lipshitz, R., & Brehmer, B. (Éds). (2005). *How professionals make decisions*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.
- Morel, C. (2002). *Les décisions absurdes. Sociologie des erreurs radicales et persistantes*. Paris : Gallimard.
- Patterson, E.S., Militello, L.G., Su, G., & Sarkar, U. (2016). Characterizing a naturalistic decision-making phenomenon : Loss of system resilience associated with implementation of new technology. *Journal of Cognitive Engineering and Decision Making*, 10(3), 229-243.
- Raiffa, H. (1986). *Decision analysis : Introductory lectures on choices under uncertainty*. New York, NY : Random House.
- Ramiah, S.P., & Banks, A.P. (2015). Naturalistic decision making through argumentation : Resolving labour disputes. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88(2), 364-381.
- Reiter-Palmon, R., Kennel, V., Allen, J.A., Jones, K.J., & Skinner, A.M. (2015). Naturalistic decision making in after-action review meetings : The implementation of and learning from post-fall huddles. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88(2), 322-340.

- Roth, E.M., Multer, J., & Raslear, T. (2006). Shared situation awareness as a contributor to high reliability performance in railroad operations. *Organization Studies*, 27(7), 967-987.
- Rouleau, L. (2013). L'ethnographie organisationnelle d'hier à demain. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, 48, 27-43.
- Salas, E., Rosen, M.A., & Diaz Granados, D. (2010). Expertise-based intuition and decision making in organizations. *Journal of Management*, 36(4), 941-973.
- Sandhåland, H., Oltedal, H.A., Hystad, S.W., & Eid, J. (2015). Distributed situation awareness in complex collaborative systems : A field study of bridge operations on platform supply vessels. *Journal of Occupational and Organizational Psychology*, 88(2), 273-294.
- Shattuck, L.G., & Miller, N.L. (2006). Extending naturalistic decision making to complex organizations : A dynamic model of situated cognition. *Organization Studies*, 27(7), 989-1009.
- Sherif, B. (2001). The ambiguities of boundaries in the fieldwork experience : Establishing rapport and negotiating insider/outsider status. *Qualitative Inquiry*, 7(2), 161-182.
- Simon, H.A. (1957). *Administrative behavior*. New York, NY : The Free Press.
- Simon, H.A. (1979). Rational decision making and business organizations. *The American Economic Review*, 69(4), 493-513.
- Simon, H.A., Dantzig, G.B., Hogarth, R., Piott, C.R., Raiffa, H., Schelling, T.C., ... Winter, S. (1992). Decision making and problem solving. Dans M. Zey (Éd.), *Decision making : Alternatives to rational choice models* (pp. 32-53). Newbury Park, CA : Sage.
- Strauch, B. (2016). Decision errors and accidents. Applying naturalistic decision making to accident investigations. *Journal of Cognitive Engineering and Decision Making*, 10(3), 281-290.
- Suchman, L. (1987). *Plans and situated actions : The problem of human-machine communication*. New York, NY : Cambridge University Press.
- Van Maanen, J. (1979). The fact of fiction in organizational ethnography. *Administrative Science Quarterly*, 24(4), 539-550.
- Van Maanen, J. (1988). *Tales of the field*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Van Maanen, J. (2006). Ethnography then and now. *Qualitative Research in Organizations and Management*, 1(1), 13-21.

- Wiltshire, T.J., Neville, K.J., Lauth, M.R., Rinkinen, C., & Ramirez, L.F. (2014). Applications of cognitive transformation theory examining the role of sensemaking in the instruction of air traffic control students. *Journal of Cognitive Engineering and Decision Making*, 8(3), 219-247.
- Winkin, Y. (1996). *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. Paris : Points.
- Woods, D.D. (1993). Process-tracing methods for the study of cognition outside of the experimental psychology laboratory. Dans G.A. Klein, J. Orasanu, R. Calderwood, & C.E. Zsombok (Éds), *Decision making in action : Models and methods*, (pp. 228-251). Norwood, NJ : Ablex.
- Yanow, D. (2009). Organizational ethnography and methodological angst : myths and challenges in the field. *Qualitative Research in Organizations and Management*, 4(2), 186-199.
- Yanow, D., Yebema, S., & Van Hulst, M. (2012). Practicing organizational ethnography. Dans G. Simon, & C. Cassel (Éds), *The practice of qualitative organizational research : Core methods and current challenges* (pp. 331-350). London : Sage.
- Yebema, S., Yanow, D., Wels, H., & Kamsteeg, F. (2009). *Organizational ethnography : Studying the complexities of everyday life*. London : Sage.

Ivan Ivanov est professeur en relations publiques et communication organisationnelle à l'Université d'Ottawa. Ses recherches portent sur la communication interne et externe, la presse d'entreprise et la communication de crise. Au plan méthodologique, il s'intéresse à l'ethnographie organisationnelle et aux approches qui nécessitent une implication maintenue du chercheur et une présence prolongée sur le terrain de recherche.

Arlette Bouzon est professeure en sciences de l'information et de la communication (SIC) à l'Université de Toulouse. Ses travaux portent sur les équipes d'individus au travail et plus spécifiquement sur les situations de conception à plusieurs experts, qui offrent un champ privilégié d'étude de l'intelligence collective, permettant d'appréhender les liens existants entre communication et cognition, dans une perspective interactionniste élargie.

Trois ficelles du métier d'ethnographe

Pierre Nocerino, Doctorant

École des hautes études en sciences sociales (EHESS), France

Résumé

L'ethnographie multisituée, en multipliant les terrains d'enquête, tend à exacerber les difficultés rencontrées par l'ethnographe. Cette contribution analyse les conséquences pratiques de ce dispositif à partir d'expériences issues d'une thèse de sociologie sur la constitution du groupe professionnel des auteurs de BD en France. En partant des défis méthodologiques concrets (et généralisables à toute enquête par observations), elle propose d'une part des ficelles pouvant aider à y répondre et, d'autre part, une réflexion sur les implications méthodologiques et théoriques de ces ficelles. Ainsi, en abordant trois types d'épreuves, il s'agira de montrer l'intérêt d'une ethnographie à la fois processuelle, symétrique, et internaliste.

Mots clés

ETHNOGRAPHIE, MÉTHODE, BANDE DESSINÉE

Introduction

En faisant de l'observateur l'outil principal du recueil des données, l'ethnographie rend incontournable la réflexion méthodologique du chercheur. Ce dernier, quels que soient son objet d'enquête, son positionnement théorique ou les événements qu'il observe, est confronté à des difficultés susceptibles de remettre en cause ses routines de travail. Il est contraint d'adapter en permanence sa pratique, de façon majeure ou marginale.

En appliquant au travail d'enquête une analyse inspirée par la sociologie pragmatique (Barthe et al., 2013), ces troubles peuvent être analysés comme des

Note de l'auteur : Les recherches menant aux présents résultats ont bénéficié d'un soutien financier de l'État français et de l'ANR dans le cadre du « Labex TEPSIS ». Je tiens à remercier Cyril Lemieux dont les conseils sont, d'une façon ou d'une autre, à l'origine des ficelles décrites ici. Ma reconnaissance va également aux membres de l'ARQ et aux évaluateurs du présent document, dont les commentaires ont été particulièrement pertinents et stimulants. J'exprime enfin toute ma gratitude envers Marion Ink, pour ses relectures nombreuses et appliquées, ainsi que sa passion communicative pour l'ethnographie.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 22 – pp. 59-75.

OBSERVER LES PRATIQUES ET LES ACTEURS EN SITUATION :

RÉFLEXIONS SUR DES DÉMARCHES D'OBSERVATION MULTISITUÉES, ÉQUIPÉES OU EN LIGNE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2017 Association pour la recherche qualitative

épreuves. « Constitue une épreuve toute situation au cours de laquelle des acteurs font l'expérience de la vulnérabilité de l'ordre social, du fait même qu'ils éprouvent un doute au sujet de ce qu'est la réalité » (Lemieux, 2012, p. 174). La plupart du temps, il s'agit de microépreuves, facilement résolues grâce aux techniques d'enquête connues par le chercheur. Pourtant, certaines épreuves résistent davantage, incitant l'enquêteur à accroître sa réflexivité en changeant plus radicalement sa pratique. Ce faisant, il cumule de nouvelles expériences et développe des techniques susceptibles de l'aider à franchir les futures épreuves. L'objectif de cet article est de participer à la littérature consacrée au partage de ces ficelles du métier de chercheur (Becker, 2002).

Les ficelles présentées ici ont été élaborées lors de mon doctorat sur la constitution du groupe professionnel des auteurs de bande dessinée (BD). Après avoir présenté mon dispositif d'enquête, j'aborderai successivement trois types d'épreuves. Pour chacune d'elles, je procéderai de façon analogue. Tout d'abord, je décrirai les adaptations rendues nécessaires par l'épreuve. Ensuite, en tirant la leçon de ces adaptations, je formulerai une ficelle du métier d'ethnographe. Enfin, je chercherai à repérer dans mon ancrage théorique un principe méthodologique qui a guidé ces arbitrages.

Dispositif d'enquête

Cette recherche part d'un constat : en France, « Auteur de BD » est un métier ancien, aujourd'hui pratiqué par plus d'un millier de personnes, produisant un bien culturel très consommé. Pourtant, ce métier ne repose sur aucune catégorie juridique ou administrative spécifique. Historiquement, les auteurs de BD travaillant en France se sont rapprochés d'autres catégories : illustrateurs, pigistes, artistes-auteurs, autoentrepreneurs, etc. Loin d'être un détail, cette absence de définition accentue les tensions entourant cette activité, décrite par les auteurs comme une source importante de souffrances (économiques, physiques, psychologiques et/ou sociales). Ces tensions s'expriment tant dans le déroulement quotidien du métier (répartition des tâches et des obligations, mauvaise connaissance des conventions, etc.) que dans des formes publiques d'actions collectives (difficulté à être représenté dans des organismes, à être reconnu comme interlocuteur légitime, etc.). La littérature académique sur le sujet, encore peu développée¹, est d'autant moins en mesure de fournir aux acteurs des données ou des outils pertinents sur ces questions qu'elle se désintéresse majoritairement de l'aspect concret du travail d'auteur².

Cette thèse a donc pour objectif de décrire, comprendre et expliquer les réussites et les échecs dans la constitution d'un groupe professionnel des auteurs de BD, groupe encore aujourd'hui en train de se faire ou, peut-être, de se défaire. Plus précisément, elle s'organise autour de la question de l'autonomie : que ce soit individuellement ou collectivement, en privé ou en public, les auteurs de BD s'investissent – plus ou moins activement – dans un travail d'autodéfinition de leur profession. L'ambition est donc de saisir les fondements pratiques de l'autonomie professionnelle.

Pour cela, j'ai développé un dispositif d'enquête ethnographique mêlant plusieurs espaces d'observation. Ces observations sont complétées par d'autres données en vue de dresser une photographie plus générale de la situation sociale et économique des auteurs de BD en France³. Toutefois, le dispositif est centré sur les observations, en vue de saisir en situation l'expression de l'autonomie des professionnels. Si mon travail porte sur un seul terrain (les auteurs de BD travaillant en France), il comporte deux pans principaux : une ethnographie du travail et une ethnographie des actions collectives⁴.

Une ethnographie du travail

L'enquête a commencé par l'observation d'ateliers partagés et individuels. J'en ai tiré deux constats. 1) le travail d'auteur de BD ne se limite pas à la création : il inclut un ensemble de tâches annexes occupant une place importante dans l'activité : administratives, promotionnelles, démarchage, etc. 2) Ce travail implique une dimension collective importante, y compris lorsque l'auteur assure l'ensemble des tâches de création (scénario, dessin, couleur). En effet, outre le fait que la publication d'un livre induit l'intervention d'autres acteurs (éditeurs, imprimeurs, libraires, lecteurs, etc.), les auteurs ne cessent d'échanger. Ceci est valable pour les auteurs travaillant à domicile : l'isolement quotidien apparent est remis en cause par l'usage d'outils numériques d'une part, et par les fréquents déplacements en festival d'autre part.

Il a ainsi été nécessaire d'étendre l'observation aux festivals, afin de rendre compte de cette dimension de l'activité où les moments de travail et de relâche se confondent.

Une ethnographie des actions collectives

Tout comme l'ethnographe, les auteurs de BD rencontrent quotidiennement des épreuves (pour exemple, voir Figure 1).

Que ce soit en festival, en atelier ou sur les réseaux numériques, les auteurs partagent leurs expériences singulières face aux épreuves. Des collectifs d'auteurs se donnent pour but de favoriser la désingularisation des expériences.

J'ai réalisé des observations auprès de trois collectifs français (un collectif informel sans statut spécifique, un syndicat et une association loi 1901). À leurs côtés, j'ai décrit la diversité des manières de faire des acteurs, les désaccords, les négociations, etc. Pour cela, j'assistais aux différents événements qu'ils organisaient, mais aussi à la préparation de ceux-ci en amont et à leurs évaluations en aval. Encore une fois, les observations se situaient dans des sites très divers (locaux des associations, cafés, festivals) et sur les réseaux numériques.

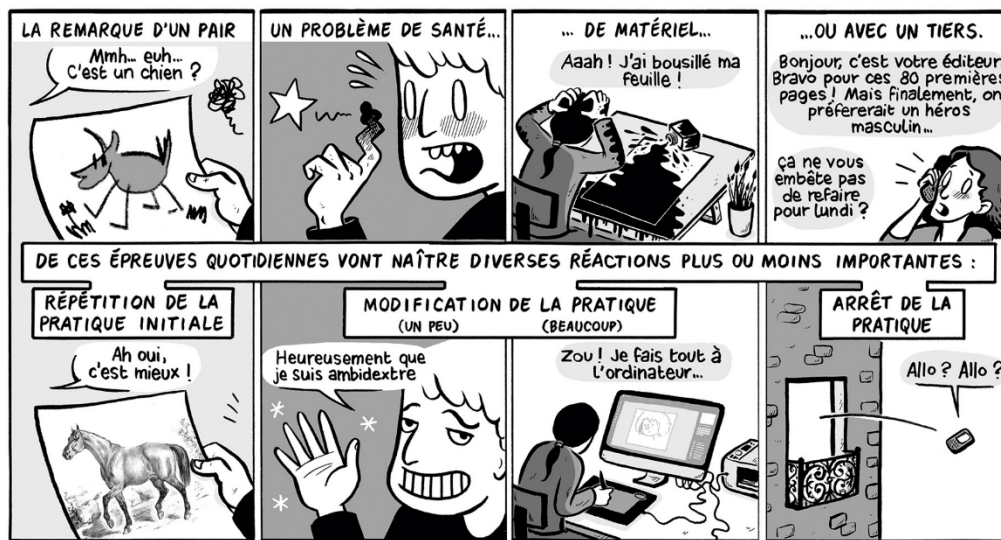


Figure 1. Une approche gradualiste des épreuves au travail (tirés de Mazé & Nocerino, 2015).

L'ampleur de ce dispositif d'enquête m'a conduit à explorer des sites éloignés géographiquement et temporellement. Il est ainsi possible de parler d'une ethnographie multisituée, tout du moins dans une définition restreinte⁵. Cette multiplicité de sites a été la cause de nombreuses difficultés, que ce soit dans la récolte, l'analyse ou la restitution des données. Les trois prochaines parties seront consacrées chacune à l'étude d'un type d'épreuve.

Mes prises de notes sont inégales : comment faire?

Que ce soit lorsqu'il prend des notes sur son terrain, qu'il annote ses carnets ou qu'il rédige un document sur son ordinateur, l'ethnographe procède en permanence à des formes de sélection et d'évaluation de ses données. Cette évaluation peut se révéler complexe, notamment lorsque les matériaux proviennent de sites variés.

Les épreuves de manque d'homogénéité dans les descriptions

Le degré de précision des données recueillies varie considérablement avec les conditions pratiques de la prise de note. Assis au calme dans un atelier, je peux documenter avec une grande précision les microépreuves rencontrées par un auteur de BD dans son travail, en détaillant ses microhésitations lorsqu'il dessine. Debout sous la pluie depuis plusieurs heures après une courte nuit de sommeil, je peine à rendre compte des interactions auxquelles se livrent plusieurs centaines d'auteurs qui manifestent durant un festival.

La dimension matérielle des données est un phénomène connu (Latour, 1993), susceptible d'entraîner des épreuves paralysantes pour l'ethnologue. Sur son terrain tout d'abord si, faute de saisir la pertinence des faits observés pour son objet, il ne parvient pas à savoir quoi décrire. Lors de l'analyse ensuite, s'il peine à mettre en relation des données si variées dans leur niveau de description. Lors la restitution, enfin, s'il ne réussit pas à agencer dans un même document des données de qualité inégale.

Ficelle méthodologique : changer de focale

Afin de franchir ces épreuves, l'ethnologue peut recourir à la métaphore de la focale : « En lien avec la construction de l'objet, la focale d'observation sera choisie elle aussi *a priori* ou progressivement une fois le chercheur placé en situation » (Broqua, 2009b, p. 384). Sur un même site, le chercheur peut porter son attention successivement sur un individu, une interaction, un groupe, un dispositif, voire adopter une observation d'ensemble, à l'image des individus plongés dans une interaction non focalisée (Goffman, 1961). En s'autorisant un tel changement de focale au cours de son observation, il s'assure d'avoir toujours quelque chose à décrire, malgré les contraintes liées à la prise de notes *in situ*.

L'usage des focales résout aussi en partie les difficultés liées à la restitution de données inégales. En présentant les conditions du recueil et ses choix de focales, l'ethnologue permet le contrôle de ses données, ainsi que la critique de son interprétation.

Reste le travail d'analyse : adopter successivement différentes focales peut laisser croire que la mise en relation des données sera plus difficile. Ce n'est pas forcément le cas.

Une ethnographie processuelle

La mise en relation de données récoltées à travers des focales différentes a été facilitée par mon ancrage dans la sociologie pragmatique, qui invite à repérer des processus transversaux susceptibles d'agir à différents niveaux. Ainsi, dans ma description des (micro)épreuves quotidiennes en atelier, j'ai repéré que les auteurs de BD tendent à se rendre chacun responsables tant de leurs réussites que de leurs échecs. Toutefois, lorsqu'ils partagent leurs expériences, les auteurs désignent parfois d'autres responsables : un pair non professionnel, un éditeur malveillant, un système administratif peu adapté, etc. Ceci m'a incité à analyser les transferts de responsabilité (Mazé & Nocerino, sous presse) intentés par les acteurs. Les différentes focales adoptées au cours de l'enquête me permettent une meilleure compréhension de ce qui encourage ou au contraire limite ces transferts : les focales les plus resserrées rendent compte de l'émergence d'un trouble dans l'attribution habituelle des responsabilités, quand les focales les plus élargies me permettent de décrire le rôle des dispositifs dans ces transferts. Je documentais ainsi le processus d'autonomisation des professionnels de la BD, c'est-à-dire l'augmentation de leur capacité à intervenir avec succès dans les

transferts de responsabilité qui les concernent. L'analyse des formes collectives et individuelles de ce processus d'autonomisation me permet alors d'expliquer les réussites comme les échecs de la constitution de ce groupe professionnel.

Bien que centrée sur des situations présentes, cette analyse processuelle du groupe professionnel comme étant en train de se faire ne fait pas l'impasse sur la dimension historique de cette constitution (dont l'importance a été soulignée dans Abbott, 1988). Il est effectivement possible de repérer des traces de ce processus d'autonomisation dans diverses archives. L'ethnographie processuelle fournit donc des outils permettant d'expliquer l'évolution de ce groupe, depuis ses premières expressions jusqu'à aujourd'hui.

J'ai trop de lieux d'observation : comment choisir?

L'attention portée aux processus dans la démarche ethnographique facilite l'agencement des données issues des différentes focales. Néanmoins, elle tend aussi à participer à la multiplication des espaces observés : elle encourage à chercher, en différents lieux et espaces, les variables susceptibles d'intervenir dans ce processus. L'ethnographe fait rapidement face à une épreuve appelée à se répéter : si tout semble intéressant, comment justifier son investissement dans tel ou tel lieu?

Les épreuves liées à la délimitation du terrain

Face à ces épreuves, l'arbitrage réalisé par l'ethnographe est souvent motivé par des questions de faisabilité. Dans mon cas, certains espaces me paraissaient plus faciles que d'autres (selon la distance qui les séparait de ma résidence par exemple), quand d'autres encore se révélaient impossibles à observer (les réunions non mixtes d'un collectif d'autrices de BD). Pourtant, deux raisons font que cet argument de la faisabilité ne peut constituer une ficelle satisfaisante pour l'ethnographe, même s'il l'utilise parfois pour justifier les choix de lieux observés.

Premièrement, parce que ce n'est pas tant la faisabilité qui oriente la décision, mais la faisabilité relative des différents espaces envisagés. Dans mon cas, le fait d'avoir accès à plusieurs collectifs m'a permis d'écarter les espaces nécessitant une négociation plus coûteuse de ma place d'observateur. Pourtant, cette négociation aurait été non seulement possible, mais aussi riche à analyser. S'il existe bien des espaces plus « faciles » que d'autres à observer, leur faisabilité est souvent le reflet du degré d'investissement du chercheur dans leur ouverture.

Deuxièmement, la faisabilité ne constitue pas une ficelle satisfaisante, car si elle permet de justifier l'implication du chercheur sur un espace donné, elle n'intervient que marginalement dans le choix d'arrêter les observations. Comme l'ouverture, la fermeture d'un terrain d'enquête résulte d'un choix de la part de l'ethnographe, qui doit être justifié auprès des pairs chercheurs (Becker, 2016; Dodier & Baszanger, 1997; Rémy, 2009).

Étant donné la récurrence de ces épreuves liées à la délimitation spatiale et temporelle des espaces observés, il est nécessaire de justifier les arbitrages réalisés par l'enquêteur autrement que par la faisabilité. Cet enjeu est d'autant plus central quand l'ethnologue observe plusieurs sites, que ce soit pour convaincre les pairs du bien-fondé de ses décisions, ou pour que lui-même sache quand poursuivre ou mettre un terme à son enquête.

Ficelle méthodologique : éprouver les hypothèses des acteurs

Pour franchir les épreuves liées à la délimitation du terrain, il est possible de chercher la saturation des données recueillies (Glaser & Strauss, 1967). Toutefois, cette ficelle déplace la question : comment être certain d'avoir épuisé son terrain et ses matériaux? Comme l'expliquent Glaser et Strauss : « La maîtrise de cette compétence nécessite du temps, des capacités d'analyse et de la souplesse étant donné que la définition de la saturation, intuitive et théorique, n'est jamais précise »⁶ [traduction libre] (1967, p. 64). Affinons donc cette ficelle.

Plutôt que de laisser le chercheur seul juge de la pertinence des données, il est possible d'impliquer les acteurs eux-mêmes dans l'analyse. Lorsqu'ils sont confrontés à des difficultés dans leurs pratiques quotidiennes, ils sont susceptibles d'élaborer leurs propres hypothèses sur les causes de ces troubles. Cette réflexivité des acteurs permet d'enrichir la ficelle de la saturation : j'enquêterai sur de nouveaux espaces tant que je n'aurais pas éprouvé toutes les hypothèses soulevées par les acteurs eux-mêmes, face à des problématiques qu'ils ont eux-mêmes définies.

Dans cette retranscription dessinée d'une observation ethnographique ci-dessous (Figure 2), un enquêté sanctionne négativement mon analyse. Selon lui, le manque de mobilisation des auteurs s'explique par l'absence d'unité dans les pratiques concrètes du métier. Suivant la ficelle décrite précédemment, je me suis rendu sur différents sites pour tester cette hypothèse et n'ai arrêté l'enquête qu'après avoir atteint la saturation des données sur ce point.

Il ne s'agit pas de prendre pour explication ces hypothèses formulées par les enquêtés. Le lendemain même de cette observation, les auteurs parvenaient à mettre en place un débrayage des dédicaces, attestant de la possibilité d'une mobilisation. Il convenait cependant de prendre au sérieux la contradiction repérée par cet acteur et de poursuivre la mise à l'épreuve de l'explication avancée. J'ai donc réalisé des observations dans plusieurs ateliers afin de repérer ce qui différencie, mais aussi rassemble, les auteurs de BD.

Une ethnographie symétrique

Cette ficelle de la mise à l'épreuve des hypothèses des acteurs nécessite une vigilance méthodologique. Dans un contexte où les interprétations sont plurielles, voire



Figure 2. Discussion avec deux auteurs, festival BD 2014 (extrait de Nocerino, 2016).

contradictoires, il est probable que se dessinent des explications antagonistes. Les individus se réunissent autour d'interprétations spécifiques, au sein de groupes plus ou moins formalisés. Il faudrait donc également veiller à documenter symétriquement les explications portées dans chacun de ces groupes.

La réalisation d'une ethnographie symétrique est parfois difficile, tant certains groupes sont moins ouverts que d'autres à l'observation. En s'inspirant de la sociologie des controverses (à qui est emprunté ce principe de symétrie. Cf. Lemieux, 2007), il convient d'accepter que les données recueillies ne seront pas véritablement équivalentes. Toutefois, la méthode, elle, est symétrique dans l'attention et le sérieux portés à chacun des groupes impliqués.

Les différentes places que j'occupe au cours de l'enquête sont contradictoires : comment les concilier ?

La question de la posture de l'observateur est bien connue des ethnographes. Dans chacun des espaces observés, l'ethnologue négocie la place, le statut, le rôle que les acteurs lui attribuent (Cefaï, 2010; Gold, 2003; Lignier, 2013). Il dispose d'un répertoire de postures différentes qu'il adapte en permanence à la situation, ce qui peut se révéler inconfortable.

Cet inconfort est particulièrement frappant dans les moments de relâche. J'ai par exemple expérimenté de la gêne lorsque j'ai été invité par des enquêtés à partager des bières ou une piste de dance, tout comme ils ont pu ressentir de la gêne lorsque le lendemain matin nous nous retrouvions, épuisés, dans un cadre professionnel. L'ethnologue est régulièrement soumis comme ici à des injonctions contradictoires : mettre en scène sa propre relâche pour poursuivre son intégration au groupe suivi, tout

en gardant une distance qui lui permettra ultérieurement de reprendre un rôle d'observateur.

Ces renégociations permanentes influencent la qualité du recueil de données. Plus encore, elles constituent en elles-mêmes un matériau à analyser : ces processus d'intégration de l'ethnologue lui permettent de saisir certaines normes du milieu observé (ici une injonction à la mise en place de relations intimes, largement partagée par les professionnels de la BD).

Les épreuves liées à la contradiction des engagements

Dans le cadre d'une ethnographie multisituée, ces épreuves de contradictions pratiques liées aux postures du chercheur prennent une dimension nouvelle. L'ethnologue doit non seulement négocier en permanence sa posture sur chacun de ses lieux d'enquête, mais aussi gérer les contradictions pratiques entre les postures qu'il occupe sur différents sites.

Soirée d'ouverture d'un salon littéraire :

- Une association d'illustrateurs a organisé une marche de protestation pour dénoncer la précarité des auteurs. Les représentants de cette association ont invité les membres du SNAC-BD (syndicat des auteurs BD) à venir en soutien. Seule une dizaine d'auteurs de BD vient au rendez-vous. Pierre-Louis, pilote du SNAC-BD, est mal à l'aise face à ses pairs illustrateurs qui, à plusieurs reprises, lui demandent : « vous n'êtes que dix? », « Personne d'autre ne viendra? ». Les membres de l'association des illustrateurs distribuent aux manifestants des t-shirts floqués d'un slogan.
- Erwan [autre pilote du SNAC-BD], se tournant vers moi : Bah, alors? Ton t-shirt?! [Rires].
- Pierre-Louis, riant aussi : Mais c'est vrai ça, ton t-shirt!? Tu l'as oublié?

Gêné, j'essaie d'expliquer que j'observe. Les autres membres du syndicat se tournent vers moi et insistent pour que je mette un t-shirt. Pierre-Louis m'en lance un.

- Pierre-Louis en souriant : Yes! Avec nous le sociologue!
- La dizaine d'auteurs de BD présents, en rythme pendant que j'enfile le t-shirt : La sociologie avec nous! La sociologie avec nous! [Ils me tapent ensuite dans le dos en riant fortement].

Le cortège se déplace en criant des slogans parmi les stands (voir Figure 3) où auteurs, éditeurs et autres invités discutent autour de petits fours et boissons. Sur le trajet les auteurs que j'accompagne interpellent en rigolant les collègues qu'ils reconnaissent dans la foule : « Ah on les reconnaît les Jaunes! »; « Bah alors, t'as honte de tes copains? »; « On te dérange en pleine négo' peut-être? ».



Figure 3. Attribution et négociation de la place d'ethnographe.

Dans cette situation, enfiler le t-shirt était nécessaire afin de garder le contact avec les auteurs mobilisés. Je devenais pour eux une ressource dans ce moment de sous-représentation (seule différence avec les autres mobilisations observées, où je n'ajamais été sollicité de la sorte). Cependant, cela m'affichait également comme sociologue engagé aux côtés des auteurs. De ce fait, j'ai essuyé des sanctions (certaines positives comme les tapes dans le dos, mais aussi négatives) de la part des personnes présentes. À l'image des enquêtés que je suivais, j'ai expérimenté la gêne d'être associé à un mouvement revendicatif face à des collaborateurs potentiels ne partageant pas forcément les mêmes engagements. Comme eux, je craignais l'impact de cet engagement en situation sur mes engagements futurs. L'enjeu est d'autant plus central que l'observation est liée à une action collective, où la participation de l'enquêteur fait l'objet d'une attention spécifique des acteurs (Broqua, 2009a; Cefaï, 2010; Combes, Hmed, Mathieu, Siméant, & Sommier, 2011).

Il est important d'insister sur le fait que ces épreuves ne sont pas dues à la posture en elle-même. Ce sont plutôt les contradictions pratiques entre des postures plurielles endossées successivement ou simultanément par le chercheur qui peuvent être sources de gêne. Ceci explique qu'une ethnographie multisituée où le chercheur multiplie ses postures entraîne de nombreuses épreuves de ce type⁷.

Ficelle méthodologique : porter attention aux degrés de réflexivité

Du fait de son engagement auprès des acteurs, l'ethnologue s'inscrit dans une science réflexive [qui] joint ce que la science positive sépare : l'acteur et l'observatrice, le savoir et la situation sociale, le contexte d'enquête et son champ d'inscription sociale, les conceptions du sens commun et la théorie savante (Burawoy, 2003, p. 438).

La réflexivité n'est pas ici comprise comme un outil convoqué par le chercheur dans un second temps afin de contrôler les effets de sa méthode. Au moment même de ses observations, le chercheur fait usage de réflexivité lorsqu'il cherche à contrôler les effets de ses fautes grâce à un sens du tact (Rémy, 2014). Cette réflexivité en action peut en partie désamorcer les contradictions pratiques liées aux postures. Qu'il s'agisse d'une stratégie réfléchie ou non, cette réflexivité ne se limite pas à une performance de pensée, mais correspond à des pratiques descriptibles. L'ethnologue peut par exemple recourir à des objets pour expliciter son statut : en sortant le carnet de notes pour insister sur sa posture d'observation, en exhibant un badge d'accréditation en festival, etc.

L'enquêteur n'a pas le monopole de cette pratique de la réflexivité : tout individu est régulièrement confronté à des situations où il est contraint, par les entités présentes, d'adapter son action. Ainsi, la réflexivité des acteurs mérite l'attention de l'ethnologue.

Observation dans un atelier collectif d'auteurs de BD, au cours du repas :

- B., regardant son assiette en fronçant les sourcils : alors comme ça, du coup, tu vas voir aussi le syndicat c'est ça? [J'acquiesce de la tête. Il pouffe puis se reprend]. Et... comment dire. T'en penses quoi?
- Moi : comment ça?
- B., me regardant dans les yeux : Bah... tu vois quoi?! [Pause, je lui fais signe que je ne comprends pas]. Tu en penses quoi de ce qu'ils ont dit? Franchement.
- Moi, hésitant : euh... je viens de commencer donc [B. fixe à nouveau son assiette] Mais euh, toi? Enfin... j'ai l'impression que... tu penses qu'ils sont à côté de la plaque?
- B., levant les yeux sur moi : à côté de la plaque? [Il sourit] Non quand même pas! Non mais c'est juste que... [il jette un regard autour de lui] Non mais tu vois, t'as un mec comme Richard [membre des EGBD, une association non syndicale d'auteurs de BD] qui vient te parler des problèmes de la BD... le mec, tu le crois! Il est là depuis des années. Sa série cartonne. Il est édité chez des gros... et pourtant il vient, et il dénonce tous les problèmes. Même si c'est plus forcément SES problèmes, tu vois... bah tu vois qu'il sait de quoi il parle. C'est sûr qu'à côté [sourire en coin] quand au SNAC t'as un scénariste raté... ça a pas la même valeur [Je souris. Un autre auteur à côté de moi pouffe. B., lui jette un regard et reprend].

Non mais c'est vrai quoi... OK, c'est méchant dit comme ça, mais c'est vrai. Richard, ce qu'il dit, pour moi ça a de la valeur. Alors que les mecs du SNAC... Bah, j'ai souvent du mal à les prendre au sérieux. Je me dis que s'ils s'étaient bougé le cul, ils auraient réussi! [Rires] Voilà, c'est dit!

Lorsque je percevais une forme de sanction (ici négative, mais qui peut prendre une forme positive) à l'égard de mes engagements auprès de différents groupes/acteurs, je questionnais en retour la personne afin de connaître son point de vue sur lesdits groupes/acteurs. Cette invitation à sanctionner les groupes plutôt que ma place vis-à-vis d'eux met l'acteur dans une situation où il est susceptible de faire preuve de réflexivité pour justifier sa sanction. Ceci permet de désamorcer en partie la gêne de la situation, tout en recueillant un précieux matériau sur les rapports entre les acteurs.

Ainsi, la réflexivité n'est pas tant un outil méthodologique qu'une pratique à laquelle il convient de porter attention durant l'enquête. L'ethnographe peut, en étant attentif aux sanctions auxquelles il est soumis voire en jouant avec celles-ci, mieux comprendre ces sanctions, mais aussi le milieu observé.

Une ethnographie internaliste

Cette attention aux différents degrés de réflexivité des acteurs (et parmi eux, de l'ethnographe) s'inscrit dans le prolongement des travaux des sociologues interactionnistes, selon lesquels :

L'individu ne trouve jamais passivement de situations toutes faites exactement similaires à des situations passées (...) Et c'est précisément ce que la société attend de lui lorsqu'elle exige de lui une organisation de vie stable : elle n'exige pas qu'il réagisse instinctivement de la même manière aux mêmes conditions matérielles, mais qu'il construise de manière réflexive des situations sociales similaires même si les conditions matérielles varient (Thomas & Znaniecki, 1998, p. 58).

Il m'a semblé important de faire de ce phénomène un principe méthodologique central, en prenant systématiquement au sérieux le sens que les acteurs donnent eux-mêmes à leurs actions. Quand bien même l'ethnographe pourrait trouver les actions des acteurs irrationnels, voire moralement condamnables, il peut les décrire en adoptant une posture interne permettant une démarche compréhensive. Si cette posture interne s'apparente à une forme de relativisme, celui-ci est uniquement méthodologique et n'implique pas un abandon de la tâche critique. En relevant des contradictions dans les pratiques des acteurs, l'ethnographe peut proposer une critique interne, plus susceptible d'être saisie par les personnes concernées (Barthe et al., 2013, p. 202).

Ainsi, une démarche internaliste permet de se confronter à des situations complexes et abstraites (ici la constitution d'un groupe professionnel) tout en rendant

justice aux différents degrés de réflexivité des acteurs lorsqu'ils font face à ces processus.

Conclusion

Au cours de cette ethnographie, j'ai rencontré de nombreuses difficultés susceptibles de remettre en cause le bon déroulement de l'enquête. J'ai repéré trois types d'épreuves, sources de troubles importants dans mon travail. Ces épreuves sont assez classiques. La multiplication des lieux d'enquête liée à l'ethnographie multisituée ne fait qu'accentuer des épreuves présentes dans toute ethnographie. Loin d'être un défaut, cette accentuation est un atout. En rendant les épreuves plus nombreuses ou plus résistantes, elle oblige le chercheur à contourner ses routines de travail, à s'adapter face aux situations... Bref, à développer sa réflexivité sur ses pratiques d'enquête⁸. Pour ma part, cela s'est traduit par les résultats ci-dessous (voir Tableau 1).

Grâce à la réflexivité développée face aux épreuves, j'ai pu mieux comprendre ce qui me poussait vers tel ou tel arbitrage. J'ai repéré trois principes méthodologiques qui reflètent mon rattachement à la sociologie pragmatique. Il m'est désormais d'autant plus facile d'exposer mes décisions au jugement de mes pairs que j'ai connaissance des choix théoriques qui les sous-tendent.

Au-delà d'une réflexion sur mon propre ancrage théorique, j'ai isolé trois ficelles du métier d'ethnologue. Ces outils méthodologiques me permettent de résoudre des difficultés pratiques, que ce soit dans la récolte, l'analyse ou la restitution des données. Ces ficelles sont susceptibles d'être extensibles à d'autres enquêtes par observation, quels que soient leur forme ou le positionnement théorique de l'ethnologue. Pour autant, je n'ai pas la prétention d'affirmer qu'elles sont efficaces en tout temps et en tout lieu. L'objectif de ces ficelles n'est d'ailleurs pas forcément de faciliter le déroulement de l'enquête :

Le mot « ficelle » laisse en général entendre que le procédé ou l'opération dont il est question a pour but de nous faciliter la tâche. En l'occurrence, cette interprétation est erronée. À vrai dire, dans un certain sens, mes ficelles risquent probablement de compliquer la vie des chercheurs. (...) Ces ficelles ont pour fonction de suggérer de nouvelles manières de manipuler les choses, de permettre d'observer les choses sous un angle différent, afin de faire progresser la recherche en suscitant de nouvelles questions, de nouvelles possibilités de comparaison, d'invention de nouvelles catégories, etc. Et tout ça, c'est du boulot. (Becker, 2002, pp. 29-30)

Si les ficelles proposées ici ont été produites pour m'aider à franchir des épreuves, leur utilisation par des pairs les conduira peut-être à mettre à l'épreuve leurs

Tableau 1

Synthèse des gains réflexifs liés aux épreuves dans ma pratique d'enquête

ÉPREUVES SUR	FICELLE	PRINCIPE MÉTHODOLOGIQUE
L'homogénéité des descriptions	Changement de focale	Ethnographie processuelle
La délimitation des terrains	Mise à l'épreuve des hypothèses des acteurs	Ethnographie symétrique
La contradiction des engagements pluriels	Attention portée à la réflexivité des acteurs	Ethnographie internaliste

propres routines de travail. En soumettant ces ficelles à l'évaluation de mes collègues chercheurs, j'espère pouvoir participer à cette activité collective de montée en réflexivité et soumettre ces ficelles à l'épreuve de la critique, dans l'espoir de faire du meilleur « boulot ».

Notes

¹ La majorité des publications sur ce sujet porte sur la question de la légitimité relative du médium ou de ses producteurs (Boltanski, 1975; Maigret, 1994; Maigret & Stefanelli, 2012; Piette, 2014).

² En dehors d'un mémoire de Master (Parisi, 2011) et, dans une moindre mesure, d'une thèse (Seveau, 2013), le travail concret des auteurs de BD ne semble pratiquement pas avoir été abordé en sociologie.

³ Je dispose notamment des données de l'enquête « Auteurs/Autrices » que j'ai coordonnée pour les États généraux de la BD, dotée d'un volet quantitatif (1497 formulaires récoltés) et qualitatif (28 entretiens).

⁴ Cette enquête se déroulant en France, elle n'a pas donné lieu au remplissage de formulaires de consentement par les acteurs. Pour autant, j'ai veillé à recueillir le consentement oral explicite des personnes concernées et à présenter systématiquement ma démarche à chaque nouvel acteur rencontré.

⁵ Cette définition est différente de celle de Marcus (1995), laquelle implique un intérêt pour l'analyse des formations culturelles grâce à des données issues de sites variés. Outre les difficultés liées à la faisabilité d'une telle démarche (cf. Broqua, 2009b, p. 384; Combes et al., 2011, p. 17), la notion de système monde qui y est associée ne semble pas convenir à mon objet de recherche. Bien que cette démarche puisse être pertinente sur d'autres objets (comme montré par Cefaï, Carrel, Talpin, Eliasoph, & Lichterman, 2012, pp. 27-28), il semble ici plus sage de se limiter à une définition descriptive de l'ethnographie multisituée : une ethnographie se déroulant sur une multiplicité d'espaces.

⁶ « *Learning this skill takes time, analysis and flexibility, since making the theoretically sensitive judgment about saturation is never precise* » (Glaser & Strauss, 1967, p. 64)

⁷ La multiplication des espaces d'enquête peut également constituer un atout si le chercheur parvient à combiner des espaces non reliés les uns aux autres par des individus spécifiques. Une telle stratégie n'était pas possible sur le terrain des auteurs de BD en France, étant donné le nombre limité d'auteurs et leur intense circulation sur les différents sites envisagés.

⁸ Il en va de même pour toutes formes moins usuelles d'enquête où les ficelles ont moins fait l'objet de discussions de la part des chercheurs, à l'image des ethnographies visuelles ou des ethnographies des espaces numériques évoquées dans les présents actes.

Références

- Abbott, A. (1988). *The system of profession. An essay on the division of expert labor*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Barthe, Y., De Blic, D., Heurtin, J.-P., Lagneau, E., Lemieux, C., Linhardt, D., ... Trom, D. (2013). Sociologie pragmatique : mode d'emploi. *Politix*, 103(3), 175-204.
- Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Becker, H. S. (2016). *La bonne focale*. Paris : La Découverte.
- Boltanski, L. (1975). La constitution du champ de la bande dessinée. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1(1), 37-59.
- Broqua, C. (2009a). L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant. *Genèses*, 75(2), 109-124.
- Broqua, C. (2009b). Observation ethnographique. Dans O. Fillieule, L. Mathieu, & C. Péchu (Éds), *Dictionnaire des mouvements sociaux* (pp. 379-386). Paris : Presses de Sciences Po.
- Burawoy, M. (2003). L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain. Dans D. Cefaï (Éd.), *L'enquête de terrain* (pp. 425-464). Paris : La Découverte/MAUSS.
- Cefaï, D. (Éd.). (2010). *L'engagement ethnographique*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Cefaï, D., Carrel, M., Talpin, J., Eliasoph, N., & Lichterman, P. (2012). Ethnographies de la participation. *Participations*, 3(4), 7-48.
- Combes, H., Hmed, C., Mathieu, L., Siméant, J., & Sommier, I. (2011). Observer les mobilisations : Retour sur les ficelles du métier de sociologue des mouvements sociaux. *Politix*, 93(1), 7-27.
- Dodier, N., & Baszanger, I. (1997). Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique. *Revue française de sociologie*, 38(1), 37-66.

- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*. Chicago, IL : Aldine.
- Goffman, E. (1961). *Encounters : two studies in the sociology of interaction*. Indianapolis : Bobbs-Merrill.
- Gold, R. (2003). Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique. Dans D. Cefaï (Éd.), *L'enquête de terrain* (pp. 340-349). Paris : La Découverte/MAUSS.
- Latour, B. (1993). Le « pédofil » de Boa Vista. Montage photo-philosophique. Dans B. Latour (Éd.), *Petites leçons de sociologie des sciences* (pp. 171-225). Paris : La Découverte.
- Lemieux, C. (2007). À quoi sert l'analyse des controverses? *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 25(1), 191-212.
- Lemieux, C. (2012). Peut-on ne pas être constructiviste? *Politix*, 100(4), 169-187.
- Lignier, W. (2013). Implications ethnographiques. *Genèses*, 90, 2-84.
- Maigret, E. (1994). La reconnaissance en demi-teinte de la bande dessinée. *Réseaux*, 67(5), 113-140.
- Maigret, É., & Stefanelli, M. (Éds). (2012). *La bande dessinée : une médiaculture*. Paris : Armand Colin.
- Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the world system : the emergence of multi-sited ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117.
- Mazé, L., & Nocerino, P. (2015). Ma thèse en 28 cases. *Politika*. Repéré à <https://www.politika.io/fr/notice/construction-du-groupe-professionnel-auteurs-bandes-dessinees>
- Mazé, L., & Nocerino, P. (sous presse). Analyser l'accueil des personnes âgées en institution : de l'autonomie aux transferts de responsabilité, *ethnographiques.org*, 35.
- Nocerino, P. (2016). Ce que la bande dessinée nous apprend de l'écriture sociologique. *Sociologie et sociétés*, 48(2), 169-193.
- Parisi, M. (2011). *Le processus créatif, un regard anthropologique. Les modes de coopération en œuvre dans le processus créatif, chez des auteurs de bande dessinée d'Angoulême* (Mémoire de Master inédit). Bordeaux 2 – ÉESI, France.
- Piette, J.-E. (2014). L'accession au statut d'artiste des dessinateurs de bande dessinée en France et en Belgique. *Sociologie de l'Art, Opus23&24*, 111-128.
- Rémy, C. (2009). *La Fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*. Paris : Economica.

- Rémy, C. (2014). Accepter de se perdre. Les leçons ethnographiques de Jeanne Favret-Saada. *SociologieS*. Réré à <http://sociologies.revues.org/4776>
- Seveau, V. (2013). *Mouvements et enjeux de la reconnaissance artistique et professionnelle : une typologie des modes d'engagement en bande dessinée* (Thèse de doctorat inédite). Montpellier 3, Montpellier, France.
- Thomas, Z., & Znaniecki, F. (1998). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919)*. Paris : Nathan.

Pierre Nocerino est doctorant en sociologie au Laboratoire interdisciplinaire d'études sur les réflexivités de l'Institut Marcel Mauss (LIER – IMM) à l'EHESS. Sa thèse sur les auteurs de bande dessinée s'inscrit au croisement de la sociologie du travail, des professions, des mobilisations et des controverses publiques, à travers un dispositif de recherche basé sur la méthode ethnographique. Il expérimente par ailleurs différents modes de restitution de la sociologie par la bande dessinée.

Les ethnographes armés ou désarmés par l'observation multisituée? Éléments de réponse à partir d'enquêtes sur les « précarités rurales »

Sylvain Bordiec, Maître de Conférences

Université de Bordeaux, France

Muriel Marnet, Doctorante

Université de Bordeaux, France

Résumé

Dans les sciences sociales, entre la volonté d'utiliser telle ou telle méthode et la concrétisation d'un souhait de cet ordre, il peut y avoir une distance considérable. Cette possible distance a partie liée avec les inégalités de moyens matériels, de ressources sociales et de compétences qui structurent cet espace scientifique. En même temps, les possibilités méthodologiques objectives participent de la définition des programmes de recherche. À partir de l'exemple de l'observation multisituée, mobilisée pour traiter la question sociologique des « précarités rurales », l'article réfléchit aux conditions nécessaires pour que ces distances et ces inégalités constituent des vecteurs de production de connaissances. La première de ces conditions est une réflexivité sur les ressorts de l'adhésion à un type de méthode. La deuxième de ces conditions est de rendre cette réflexivité opératoire sur le terrain. En définitive, seule une adhésion continuellement réfléchie au « principe méthodologique » privilégié garantit de contribuer à la connaissance du monde social.

Mots clés

MÉTHODE, PRÉCARITÉS, RURAL, CLASSES POPULAIRES, RÉFLEXIVITÉ

Introduction

La présente réflexion sur l'observation multisituée ou multisite (Cefaï, 2010; Marcus, 1995) a pour point de départ les enquêtes de terrain que nous menons dans un territoire du département de la Gironde, en France, à savoir la péninsule du Médoc (voir Figure 1). Notre texte soutient l'idée suivante : pour que cette option méthodologique soit une arme efficace, celle-ci doit être envisagée à l'aune des propriétés et des

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 22 – pp. 76-89.

OBSERVER LES PRATIQUES ET LES ACTEURS EN SITUATION :

RÉFLEXIONS SUR DES DÉMARCHES D'OBSERVATION MULTISITUÉES, ÉQUIPÉES OU EN LIGNE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2017 Association pour la recherche qualitative



Figure 1. Carte du département de la Gironde et du territoire du Médoc (Source :Sting/Gallery : Regional maps).

compétences sociales et scientifiques de ses utilisateurs. Cette perspective ne consiste pas en une particularisation artificielle du travail empirique : il ne s'agit pas d'un prétexte pour parler de soi. Au contraire, l'objectif est d'inscrire les enquêtes dans des processus sociaux plus généraux et dans leurs déterminants pluriels. Les deux investigations en cours réalisées dans ce même territoire du sud-ouest de la France ont aussi en commun de mobiliser l'observation multisituée pour étudier des « précarités rurales » (Pagès, 2015). Il s'agit, à la suite de cet auteur, de saisir les implications spécifiques de la

condition rurale lorsque l'on est frappé par l'absence d'emploi, l'insécurité professionnelle et le désengagement de l'État dans ses fonctions d'aide et d'action sociales (Bourdieu, 1993).

L'une des investigations s'intéresse aux ressorts et aux formes des ancrages des enseignants du primaire dans ce territoire¹. Alors qu'une partie des enseignants en poste aspire à partir de cette zone pour aller travailler et vivre ailleurs, une autre partie veut rester. La recherche s'intéresse à ces « restants » dont les conditions de travail sont liées à la précarité de la population scolaire et à l'enclavement du territoire (Marnet, sous presse). L'autre investigation prend pour objet l'espace des luttes publiques et parapubliques contre les « isolements » (Bordiec, 2017). L'enquête sur ces luttes porte notamment sur les associations de solidarité, sur les entrepreneurs locaux investis dans des actions de solidarité, sur les dispositifs médicaux et médico-sociaux visant à la réintégration des personnes dites isolées dans les circuits de la prise en charge médicale – par exemple, des observations sont réalisées dans une Permanence d'accès aux soins de proximité (PASS) –, sur les dispositifs d'écoute à destination des personnes dites en souffrance psychologique et touchées par l'isolement (notamment les Groupes d'entraide mutuelle) et, enfin, sur le travail syndical d'accompagnement des travailleuses et travailleurs en conflit avec leurs employeurs².

Engagées en 2014, ces deux enquêtes ont pour caractéristique commune une unité de territoire et l'investissement d'une multiplicité de lieux. Cette diversité dans l'unité ne signifie pas que nous allons de site en site, de groupe en groupe et d'individu en individu sans difficulté. D'ailleurs, la présente réflexion est structurée autour de décalages observés entre nos représentations et nos usages de l'observation multisituée et la façon dont celle-ci est promue et théorisée. Nous pensons en particulier à la production qualifiable de méthodologique ou de théorie de la méthode sur l'observation multisituée (Cefaï, 2010; Marcus, 1995), laquelle apparaît parfois tentée de ne pas considérer les déterminants sociaux et académiques de ses usages. Pourtant, comme les autres productions scientifiques, celle-ci est pluridéterminée et se structure autour de définitions différenciées, parfois explicites, parfois implicites, de l'observation multisite. Qu'est-ce qu'un site? Un territoire? Une institution? Une entreprise? Une organisation formelle? À partir de quand des observations sont-elles multisituées? Quiconque a le projet de mobiliser cette « méthode » réfléchit à ces enjeux sur lesquels, en dépit de certaines apparences, il n'y a pas de consensus scientifique. Il y a des situations nationales différenciées. Et, ensuite, à l'échelon national, dans une période donnée, il peut y avoir aussi différentes approches de l'observation multisituée selon les chercheurs, selon les universités, selon les laboratoires et selon la position de ces acteurs et de ces instances dans les hiérarchies académiques.

L'observation a des limites, limites déterminées, du côté des enquêteurs, par le fait qu'ils sont une femme ou un homme, un jeune ou un vieux, considérés, sur la base

de leur accent et de leur couleur de peau, comme étant « d'ici » ou comme n'étant « pas d'ici » (Fassin & Fassin, 2006), une doctorante ou un docteur, un titulaire ou une non titulaire d'un poste académique. C'est précisément cet aspect de la détermination sociale des usages et des représentations de l'observation multisituée que ce texte propose d'interroger. L'avancée dans les parcours de chercheuse et de chercheur favorise une connaissance empirique de ces déterminants, connaissance aiguisée par principe d'affirmation d'une identité professionnelle et sous l'effet d'une aspiration continue – nécessairement avivée lors des opérations d'enquête – à comprendre ce qui se joue, scientifiquement et socialement, lorsque l'observation multisite est privilégiée.

Un premier point consistera en un retour analytique sur les conditions académiques et sociales d'un engagement empirique privilégiant l'observation et s'intéressant aux potentialités scientifiques de l'observation multisituée. Après que ces éléments auront été livrés, il sera possible, dans un deuxième point, sans perdre de vue les questions d'identité professionnelle des observateurs (Dubar, 2000), d'interroger les liens existants entre les propriétés sociales et les formes des observations engagées. Cette section de développement questionnera les déterminants académiques et sociaux de ce choix méthodologique pour éclairer des univers sociaux et professionnels liés aux « précarités rurales ». Les développements consacrés à ces investigations menées dans la péninsule du Médoc permettront de rendre compte de ce que ceux-ci doivent à une réflexivité aussi bien focalisée sur les affiliations académiques que sur les possibilités d'enquête qu'offre la sociologie à celles et ceux qui la pratiquent.

Se saisir de l'observation multisituée : ressorts académiques et biographiques

Les adhésions à des options méthodologiques sont déterminées à la fois par les inscriptions académiques et les trajectoires biographiques, les unes et les autres étant liées dans la construction des parcours scientifiques et sociaux. Lorsque, pour notre part, nous intégrons, en des périodes différentes, nos formations respectives aux sciences sociales, nous prenons connaissance des options ici privilégiées et les auteurs « incontournables » parfois, dans le même temps, intervenants dans les enseignements. Que ce soit dans les années 2000 ou les années 2010, ces caractéristiques nous inclinent à une adhésion à l'observation multisituée telle qu'elle est envisagée dans ces cadres académiques.

Ethnographie des « mondes populaires » et observation multisituée dans les formations

Au début des années 2000 en France, l'ethnographie des « mondes populaires » développée par Schwartz (1990), Beaud et Weber (1997) et Mauger (1991) est enseignée et pratiquée dans de nombreux établissements universitaires et laboratoires de recherche. Par définition, même si elle ne la décrit pas explicitement comme telle, l'ethnographie promue par ces sociologues est multisituée. En effet, ils ne conçoivent l'observation

qualitative qu'inscrite sur un unique territoire dont les caractéristiques sont à considérer et les institutions à explorer, cela dans le cadre d'immersions sur le temps long dans les espaces locaux (Schwartz, 1990; Weber, 1989). Ici, le territoire « offre » aux enquêteurs différents sites d'observation dépendants de la circulation des individus enquêtés entre les institutions (sphère domestique, famille, travail, associations, école, etc.). C'est dans ce contexte que l'un des auteurs du présent texte, inscrit en thèse à l'Université Paris VIII, a été formé à l'ethnographie et a conduit une enquête sur les socialisations des jeunes et des travailleurs sociaux dans les quartiers populaires. À partir d'une analyse historique et démographique de l'espace local, l'investigation consiste ensuite en une exploration ethnographique des multiples sphères sociales, associatives, scolaires et administratives qui modèlent la vie des jeunes et des travailleurs sociaux et façonnent leur rapport au monde (Bordiec, 2010). Largement mobilisés par le doctorant pour construire son enquête et y réfléchir, les auteurs français évoqués plus haut sont attentifs à la perception que se font d'eux les enquêtés. Pour eux, la compréhension des individus nécessite de prendre pour objet la relation d'enquête entre le sociologue perçu comme un intellectuel et le membre des classes populaires enquêté. L'attention pour ce décalage est la condition sine qua non d'une contribution à la connaissance des « mondes populaires » et, plus généralement, du monde social.

Dix ans plus tard, l'horizon « théorique » des jeunes chercheurs pour construire une enquête par observation s'est élargi. Cette dynamique est par exemple perceptible dans un département de sciences de l'éducation où priment, pour enquêter dans les zones urbaines de pauvreté, les méthodes qualitatives : alors qu'elle préparait un mémoire de master en sciences de l'éducation sur l'ancrage des enseignants de l'école primaire dans les quartiers populaires (Marnet, 2013), une des auteurs du présent texte a été formée à l'enquête de terrain dans ce département à cette période. Cet élargissement doit notamment à l'engagement du sociologue Daniel Cefaï dans une pédagogie de la découverte de textes principalement nord-américains et possiblement utiles pour penser l'observation multisituée (Cefaï, 2010), mais jusque-là assez méconnus. Dans le recueil de textes intitulé *L'engagement ethnographique* figure notamment une traduction française du plaidoyer pour une « ethnographie multisituée globale » de Marcus (1995). Pour cet auteur inspiré par l'anthropologie des objets de Appadurai (1986), dans le monde globalisé contemporain, l'ethnographie multisituée consiste à la fois en l'exploration des « mondes sociaux » pratiqués par les enquêtés (en cela il se rapproche des sociologues français évoqués plus haut) et en celle des territoires pratiqués par les enquêtés au fil de leurs trajectoires (c'est une originalité par rapport aux ethnographes français des mondes populaires). Autre spécificité : il s'agit aussi bien de s'intéresser à la vie des individus qu'aux multiples vies sociales des choses. Cette perspective peut ainsi conduire les enquêteurs, comme le remarque Cefaï, à « naviguer de lieu en lieu, entre des échelles d'analyse différentes » (2010, p. 362). Ici, l'analyse de l'inscription des individus au sein d'un territoire, d'un « terrain traditionnel unisite » (Cefaï, 2010,

p. 395) accomplie par les ethnographes français des « mondes populaires » évoqués plus haut est compatible avec une attention pour la circulation des individus et des choses dans d'autres espaces.

Ces différents auteurs, rencontrés dans nos formations, ont contribué et contribuent encore à nos questionnements méthodologiques. La réflexion ici développée sur la saisie empirique des « précarités rurales » porte la marque de ces influences en même temps qu'elle exprime l'état présent de notre rapport à ces dernières.

Trajectoires biographiques et engagements empiriques

Au moment de nos engagements respectifs dans des enquêtes de terrain, nous avons spontanément crédité l'observation multisituée promue par les auteurs français évoqués plus haut comme étant pertinente. Ce crédit est construit autour des enquêtes réalisées par des chercheurs légitimes contribuant, dans des revues, des manuels et des séminaires, à la légitimation d'une façon de faire de l'observation. La voie d'« élargissement » proposée par Marcus n'a pas infléchi cette reconnaissance de pertinence. De notre point de vue, au regard, notamment, de nos moyens matériels et financiers et de la sédentarité de nos enquêtés, l'élargissement spatial et la multiplication des échelles d'analyse théorisée par l'anthropologue américain n'a pas d'application véritable possible. En revanche, les focales sociales et territoriales privilégiées par les ethnographes français apparaissent ajustées à la stabilité résidentielle des populations qui nous intéressent. Cependant, cette adhésion à une façon de concevoir l'observation n'est pas inconditionnelle. Les immersions que nous réalisons dans des territoires nous conduisent à confronter les principes de cette ethnographie des classes populaires à nos perceptions de l'enquête et à nos représentations sur les réceptions de nos démarches. Ces représentations ont à voir avec nos caractéristiques sociales et avec la manière dont celles-ci participent à la construction des inclinations méthodologiques et des compétences en matière de travail d'enquête.

Dans un article méthodologique basé sur l'enquête qu'elle a consacré à la prise en charge des sans-abri par des « maraudes », Arnal (2014) explique que selon l'association de solidarité où elle se trouve pour observer, ses origines sociales et son parcours de travailleur social, son capital professionnel et son capital culturel jouent en sa faveur ou en sa défaveur, facilitent une parole « libérée » ou, au contraire, bloquent la parole. Ces ouvertures et ces fermetures sur les différents sites d'enquête sont prises comme objet de recherche et offrent une contribution originale à la connaissance de cet univers associatif. Si l'auteur nous dit peu sur les ressorts de son choix de l'observation multisituée, sa démarche aide néanmoins à la réflexion sur l'identification des conceptions incorporées des pratiques d'observation. L'article suggère que la restitution des modalités d'enquête n'est pas suffisante pour saisir complètement la relation avec les enquêtés et avec l'objet de recherche : il convient aussi, pour produire des résultats, d'explorer et de restituer les ressorts des options méthodologiques privilégiées,

lesquelles sont liées à ce dont on estime être capable de pratiquer comme enquête et, plus largement, de faire dans le monde social.

Pour notre cas, nous sommes originaires des mêmes fractions des classes populaires en France (enfants d'employés), et du même type de zone rurale (dans l'ouest de la France). Tandis que les sociologues français évoqués plus tôt présentent des considérations pour les rapports entre propriétés sociales et options méthodologiques, le plus souvent, les auteurs anglo-saxons contemporains tels que Marcus ou Burawoy restent assez silencieux sur cet enjeu (Cefaï, 2010). Chez eux, un modèle « clés en main » d'observation multisituée se présente comme étant saisissable par tout le monde (scientifique), pourvu que ses représentants soient attentifs à la manière dont ils sont appréhendés par les enquêtés et à la façon dont ces appréhensions permettent des positionnements stratégiques sur le terrain (Burawoy, 2003). Pourtant, les sociologues, selon leurs origines, leurs propriétés, leurs statuts et leurs ressources (matérielles, financières, sociales, culturelles, linguistiques, symboliques) sont plus ou moins proches ou distants de cette « famille » de méthodes.

De façon générale, les sociologues portés vers l'analyse statistique des conditions et des pratiques sociales sont les plus éloignés de l'observation multisituée. D'après Beaud et Weber (1997), ceux-ci sont souvent originaires des classes supérieures, et aussi les plus enclins, comme l'a souligné Bourdieu (2004), à poser des questions ambitieuses et générales. *A contrario*, les personnes originaires des classes populaires présenteraient une double inclination à l'évitement des statistiques, évitement lié à une incompétence technique et cognitive, et à un intérêt prononcé pour les méthodes qualitatives se manifestant par un attrait particulier pour l'observation et le traitement de « petites questions ». Ce « partage » du travail et cette répartition des ambitions donneraient la polarisation suivante : aux sociologues statisticiens, quantitativistes dotés en capital social et culturel et technique les « grandes questions », les objets légitimes traités avec les « grands nombres », par exemple l'autonomie des individus, le déclassement ou encore les inégalités scolaires. Aux sociologues qualitativistes possédant moins de ressources, les objets moins légitimes traités au ras du sol avec des « petits nombres », auprès des groupes petits en effectifs et au faible poids social : par exemple, le travail social, l'action culturelle, les associations de solidarité et le travail enseignant. À l'intérieur de cette division du travail, nous nous situons sur ce pôle – cette division explique au moins pour partie nos engagements académiques sur les « précarités rurales » et leurs modes d'expression dans les univers scolaires et l'« espace des luttes contre l'isolement ». Cependant, dans la pratique, les choses ne se passent pas de façon si systématique. En effet, parmi ceux qui optent pour l'observation multisituée et structurent ainsi l'espace de ses « utilisateurs », il y a des personnes originaires de différents milieux sociaux et de différents horizons géographiques et culturels. Certains suivent le mouvement pendant que d'autres infléchissent celui-ci dans le but de conforter la légitimité de cette manière de saisir espaces sociaux et territoires. Il est possible

d'« armer l'ethnographie » par les statistiques (Weber, 1995). Il est possible, également, d'armer l'observateur d'appareils photo et de caméras (Maresca & Meyer 2013). Ces combinaisons ont à voir avec le fait que les ethnographes, ces « qualitativistes », ont toujours – plus que les « quantitativistes » – des comptes méthodologiques et théoriques à rendre. Si tout chercheur est pris et concerné par ces dynamiques, les membres de la « communauté scientifique » sont inégaux devant la possibilité de peser véritablement sur elles. Cependant ces derniers ont en commun le fait de pouvoir, en pratique, travailler, dès lors qu'ils sont en situation d'observation, ce « principe méthodologique » consistant à multiplier les sites d'observations. À travers nos enquêtes sur les « précarités rurales », nous contribuons à ce travail.

Travailler le « principe méthodologique » : caractéristiques des chercheurs et formes de l'observation multisituée

Nos enquêtes s'inscrivent donc dans la continuité d'enquêtes sur les « précarités urbaines », à savoir, d'une part, l'étude de la condition d'enseignant et d'élève des quartiers pauvres de la banlieue ouest de Paris et, d'autre part, les pratiques juvéniles des associations locales des quartiers populaires de Paris et de sa banlieue. Il s'agit, dans ces milieux urbains, de mettre au jour les spécificités d'une précarité contemporaine caractérisée de façon inédite, pour reprendre les mots de Castel, par « l'incertitude des lendemains et l'insécurité sociale au cœur de l'existence d'un grand nombre de gens, surtout chez les milieux populaires » (2009, p. 52). Nos recherches sur les « précarités rurales » interrogent la manière dont cette insécurité est vécue d'une part dans la sphère scolaire et, d'autre part, dans les « luttes contre l'isolement ».

Lieux et populations d'enquêtes sur les « précarités rurales »

La péninsule du Médoc compte près de 90,000 habitants. C'est un territoire riche et central au regard des grandes fortunes propriétaires dans le domaine vitivinicole. C'est en même temps un territoire pauvre et périphérique au regard des milliers de travailleurs précaires qui y habitent et du faible développement des réseaux routier et ferré.

Il y a une immigration de « proximité » effectuée par des habitants du département de la Gironde vivant initialement en milieu urbain, attirés par les loyers moins chers. Il y a aussi une immigration de travail d'étrangers souvent maghrébins espagnols ou résidents en Espagne de nationalité marocaine. Ce sont largement ces populations que nous côtoyons dans les établissements scolaires et les associations et dispositifs de solidarité. La vulnérabilité de ces travailleurs est sociale et professionnelle, mais aussi sanitaire. Le Contrat local de santé du Pays Médoc, instance de gestion administrative du territoire, informe d'une mortalité par maladies liée au tabac ou à l'alcool plus importante qu'en Aquitaine et qu'en France³. Pour les représentants de l'Éducation nationale, le taux de réussite au bac, le diplôme qui sanctionne la fin des études secondaires, est ici plus bas qu'en Gironde, que dans la Nouvelle Aquitaine et qu'en France⁴. Plus qu'ailleurs dans la région, les jeunes sortent du système scolaire

précocement et sans diplôme. Concernant l'enquête sur l'école, les publics scolaires et leurs encadrants dans le Médoc sont les principales populations enquêtées. Pour ce qui est de l'enquête sur les « luttes contre l'isolement », les publics ciblés et les salariés et bénévoles investis dans ces luttes, notamment dans le cadre associatif, sont les principaux enquêtés.

La considération pour les interactions entre les différentes parties prenantes de la gestion territoriale de la question sociale (personnels et publics scolaires, personnels et publics associatifs) permet de développer une approche relationnelle et dynamique des précarités (Cingolani, 2005). Génératrice d'instabilité et d'investissements dans des luttes publiques et privées contre elle, la précarité n'est intelligible que réinscrite dans les réalités de ceux et celles qui la gèrent. Les enseignants, les administrateurs ou les gestionnaires de l'isolement sont saisis par les précarités de leurs publics. En outre, dans un contexte de « déstabilisation des stables » (Castel, 1995), les existences des gestionnaires de ces difficultés ne sont pas épargnées par des formes de précarité. La manière de saisir ces expériences et ces interactions par l'observation est doublement informée par les origines sociales et les influences académiques.

Observer « avec » ses origines sociales et ses influences académiques

Cette thématique des « précarités rurales » n'est pas réservée aux originaires des classes populaires. Reste que la manière de les traiter ne peut pas ne pas être influencée par ces origines. Spontanément, nos théories plus ou moins explicites du monde social nous orientent, pour comprendre ces précarités, leurs déterminants passés et leurs expressions présentes, vers la mobilisation de la notion de socialisation telle que Lahire (2013) la conçoit. Il s'agit de saisir, selon une approche essentiellement qualitative, la manière dont les inscriptions dans des cadres potentiels de socialisation façonnent le rapport au monde. L'interdépendance des cadres de socialisation potentiels, passés et présents, nous dirige, en parallèle des entretiens nécessaires pour analyser les trajectoires des enseignants et leurs publics et des associatifs de la « lutte contre l'isolement » et leurs usagers, non pas en priorité vers des analyses statistiques de la vie quotidienne – carnets de bord tenus par les enquêtés à des fins d'exploitation statistique, comptages divers sur les pratiques sociales et culturelles, traitement secondaire des enquêtes menées par les institutions nationales de statistique telles que l'INSEE –, mais vers des observations multisituées, de part et d'autre, des enseignants et leurs publics, des « lutteurs » contre l'isolement et leurs cibles. Enfin, l'objectif ici partagé de comprendre la force socialisatrice du territoire sur les individus nous ancre dans la péninsule et, partant, nous éloigne de l'observation multisituée sur de multiples territoires telle que l'envisage Marcus.

Concernant l'enquête sur l'univers scolaire, les ressorts des ancrages enseignants s'éclairent à la lumière des vies scolaires ainsi qu'à celles des vies familiales et domestiques, locales, associatives, sportives, culturelles des personnels scolaires et leurs

publics. C'est pourquoi des observations dans plusieurs écoles des communes situées dans le centre du Médoc sont réalisées auprès des enseignants. Nous observons les professeurs en classe et en réunion, les enfants dans les récréations et les familles dans les événements organisés dans et par les écoles. Qui plus est, la compréhension de l'ancrage des enseignants nécessite de saisir empiriquement le mode de vie de ces derniers, de rencontrer leur famille, d'observer leur maison, d'explorer leur village. Par exemple, la visite au domicile de Charlotte, enseignante de 27 ans venue s'installer ici à ses débuts il y a quatre ans, et qui décrit son travail d'enseignante comme étant à la fois « difficile » et « enthousiasmant », permet de comprendre que sa vie en dehors de l'école joue un rôle prépondérant dans l'ancrage au sein de ce territoire. En procédant ainsi nous réinscrivons, par l'observation multisituée, les vies scolaires dans les vies sociales en général.

Concernant l'enquête sur les « luttes contre l'isolement », leurs formes ne sont intelligibles qu'également réinscrites dans les autres cadres de participation sociale des « lutteurs » et dans les modes de vie de leurs cibles. Maryvonne, âgée de 44 ans et mère de cinq enfants, qui bénéficie depuis 20 ans de l'aide d'une association de solidarité implantée dans le Médoc et travaille de façon ponctuelle dans le secteur vinicole, est aussi une mère de famille souvent à la maison, une figure de l'espace local. Pour comprendre les ressorts de sa précarité, il est nécessaire d'observer cette femme dans l'association (ce que nous faisons en participant ponctuellement à ses activités) et en dehors. Pour l'heure, l'accès à la sphère domestique apparaît impossible. Il reste néanmoins la possibilité de rencontrer et d'observer Maryvonne dans les événements festifs publics.

Des possibilités et des impossibilités instructives

Alors qu'ils soulignent l'importance qu'ils accordent à la relation d'enquête, les ethnographes des « mondes populaires » évoqués plus haut manifestent une attention moindre pour les ressorts des ouvertures et des fermetures des « scènes sociales » (Weber, 1989) qui suscitent la curiosité scientifique. Pourtant, ces possibilités et ces impossibilités, ces autorisations et ces empêchements, décisifs dans la construction d'une investigation par observation multisituée, ont partie liée avec les caractéristiques des enquêteurs. L'objectivation de cette dimension de l'enquête passe, nous concernant, par l'identification de ce que nos propriétés nous ouvrent et nous ferment comme postes d'observations sur le territoire. Au cours des enquêtes, nos options méthodologiques et nos voies empiriques sont continuellement réfléchies.

De nombreuses opérations de terrain soulignent que l'observation multisituée n'est pas seulement faite de fortunes, mais aussi d'infortunes. Ces infortunes sont doublement instructives sur notre activité scientifique et sur les mondes sociaux enquêtés. Par exemple, le fait d'être une femme initialement professeur des écoles facilite les contacts avec les homologues professionnels, de sexe masculin, mais surtout

de sexe féminin, largement majoritaires dans les établissements et à qui nous pouvons sans trop de difficultés solliciter une rencontre à leur domicile ou dans les espaces publics. Les familles des élèves sont plus difficilement mobilisables y compris à l'école. Dans l'enquête sur la « lutte contre les isolements », des possibilités d'aller accompagner les personnes investies dans leurs activités diverses existent. Avec ces hommes et ces femmes, certaines proximités d'origines et de caractéristiques sociales ouvrent en certaines circonstances le terrain. Du côté des publics, les choses sont plus délicates. Les femmes, surreprésentées, sont soumises à l'autorité de maris voyant souvent d'un mauvais œil qu'un homme relativement inconnu leur parle. Dans une des associations de solidarité enquêtées, au bout d'un an, personne ne semble oublier un seul moment que nous sommes là pour regarder comment vivent les publics. Perçu comme un intellectuel, reste que dans les esprits, leurs vies de pauvres nous intéressent. C'est seulement au bout d'un an et vingt-cinq journées passées à la distribution alimentaire mise en œuvre dans la principale association de solidarité enquêtée que nous nous sentons capable de solliciter des entretiens. Pour l'heure, il est impossible d'aller chez les enquêtés.

En définitive, dans ces deux recherches sur les « précarités rurales », il existe un déséquilibre dans l'accès aux cadres d'existence des protagonistes. Il y a ceux qui veulent et peuvent nous montrer comment ils vivent, ceux qui ne peuvent et ne veulent pas donner à voir cela et ceux dont nous nous sentons capables de leur solliciter un rendez-vous en dehors des institutions. Il y a enfin ceux dont nous nous interdisons de les mobiliser de peur de les gêner, de les blesser et de paraître pour intrusifs. Ces déséquilibres pèsent sur les résultats obtenus et les manières d'envisager la suite de ces enquêtes. Les déséquilibres dans l'accès aux sites d'observation, les « facilités » et les « difficultés » à enquêter et à demander d'observer, permettent de mieux comprendre que, en dépit de leurs implications communes dans les « précarités rurales », les vies des enseignants et des publics scolaires, des associatifs et des bénéficiaires de leurs actions, sont, en pratique, relativement étrangères les unes des autres. En dehors des écoles et des associations, gestionnaires de la précarité et précaires ne se côtoient pas.

Pour les publics, les sollicitations d'observation constituent potentiellement des rappels du caractère problématique de leurs situations aux yeux des institutions – les sociologues viennent à la rencontre des « précaires » là où ils sont pris en charge –, mais aussi de leur suggérer que l'ensemble de leur existence pose problème – l'intérêt des enquêteurs pour leur vie est extensible. D'où les possibles réticences de ces individus à laisser les chercheurs investir leurs différents « territoires ». Les résistances à l'enquête, non exclusives d'adhésions à cette dernière, sont un vecteur essentiel de compréhension des socialisations. Les résistances à l'enquête sont aussi du côté des enquêteurs, indissociables d'inclinations à l'enquête sur certains types d'acteurs. S'imposer aux imposants est difficile (Chamboredon, Pavis, Surdez, & Willemez, 1994), s'imposer aux imposés, dans le sens d'imposer sa présence aux dominés, n'est pas non plus aisé,

d'autant plus peut être lorsque l'on vient de milieux relativement similaires aux leurs. D'un côté, il existe la crainte de gêner des dominés en leur demandant d'aller chez eux, de l'autre côté, il y a le confort relatif à échanger avec des homologues ou quasi homologues sociaux des institutions. L'identification de ces « difficultés » et de ces « facilités » est cruciale dans la construction des analyses.

Conclusion

Ces remarques à propos de nos enquêtes sur les « précarités rurales » saisies par l'observation multisituée sont instructives sur les conditions de possibilité de cette option méthodologique comme arme de compréhension du monde social. En effet, les éléments de recherches restitués sont éclairants sur le fait que cette construction de connaissance exige d'examiner avec autant de soin d'une part la perception, par les enquêtés, de la curiosité qui guide les observateurs et, d'autre part, la manière dont les propriétés sociales des enquêteurs déterminent les façons de se saisir de cette voie méthodologique et donc d'appréhender ces perceptions. L'observation multisituée n'est pas une « arme automatique », elle ne fonctionne que lorsque ses utilisateurs considèrent l'ensemble des ressorts académiques et sociaux qui conduisent vers son usage. Sans cela, le risque est grand de s'enfermer dans un prétendu savoir-faire, de se reposer sur lui et donc de se laisser guider, avec un temps de retard, par les auteurs légitimes à lui faire prendre telle ou telle direction, à lui conférer telle ou telle vocation et lui attribuer telle ou telle vertu heuristique. Alors l'observation multisituée devient une arme faible qui se retourne contre celles et ceux pourtant convaincus de pouvoir en faire une force de compréhension du social. Cette vigilance est tout aussi nécessaire lorsque d'autres options méthodologiques sont privilégiées. Enfin, la considération pour les ressorts de leurs usages ne s'arrête pas au terme de l'enquête et doit se poursuivre lorsque celle-ci est présentée à des lecteurs et auditeurs. Cette continuité est nécessaire pour ne pas être désarmé face aux inévitables critiques sur sa forme, sa pertinence et sa portée.

Notes

¹ Cette enquête est menée par Muriel Marnet, l'une des deux auteurs du texte.

² Cette enquête est conduite par Sylvain Bordiec, l'un des deux auteurs du texte.

³ Éléments de cadrage complémentaires réalisés dans le cadre du contrat local de santé, <http://www.ors-aquitaine.org/index.php/publications-orsa/item/pays-medoc-etat-de-sante>

⁴ Rapport 2013 de l'observatoire girondin de la précarité et de la pauvreté, http://www.gironde.fr/upload/docs/application/pdf/2013-12/cgpp_131205_rapport_ogpp_2013_vdef.pdf

Références

- Appadurai, A. (1986). *The social life of things. Commodities in cultural perspective*. London : Cambridge University Press.
- Arnal, C. (2014). Les implications d'une posture de participation multisituée sur le terrain des maraudes parisiennes. *Recherches qualitatives*, 33, 109-131.
- Beaud, S., & Weber, F. (1997). *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La Découverte.
- Bordiec, S. (2010). *Des socialisations croisées. Travailleurs sociaux, jeunes et action publique dans un quartier populaire de Paris* (Thèse de doctorat inédite). Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis, Paris, France.
- Bordiec, S. (2017). Les solitudes : expériences sociales et socialisatrices. Note de recherche sur le façonnement des individus contemporains dans les coulisses de la vie sociale. *Interrogations ?*, (24). Repéré à <http://www.revue-interrogations.org/Les-solitudes-experiences-sociales>
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris : Seuil.
- Bourdieu, P. (2004). *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris : Raisons d'Agir.
- Burawoy, M. (2003). Revisits : an outline to a theory of reflexive anthropology. *American sociological review*, 68(5), 645-679.
- Castel, R. (1995). *Métamorphoses de la question sociale*. Paris : Fayard.
- Castel, R. (2009). *La montée des incertitudes. Travail, protection, statut de l'individu*. Paris : Seuil.
- Chamboredon, H., Pavis, F., Surdez, M., & Willemez, L. (1994). S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien. *Genèses*, 16(1), 114-132.
- Cefaï, D. (Éd.). (2010). *L'engagement ethnographique*. Paris : EHESS.
- Cingolani, P. (2005). *La précarité*. Paris : Presses universitaires de France.
- Darmon, M. (2016). *La socialisation*. Paris : Armand Colin.
- Dubar, C. (2000). *La socialisation. Identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin.
- Fassin, D., & Fassin, E. (2006). *De la question sociale à question raciale? Représenter la société française*. Paris : la Découverte.
- Lahire, B. (2013). *Dans les plis singuliers du social. Individu, institutions, socialisations*. Paris : La Découverte.
- Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/ of the world system : the emergence of multisited ethnography. *Annual review of Anthropology*, 24, 95-117.

- Maresca, S., & Meyer, M. (2013). *Précis de photographie à l'usage des sociologues*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Marnet, M. (2013). *Devenir professeur des écoles dans les quartiers populaires et y rester. Le cas des enseignants de Gennevilliers* (Mémoire de Master 2 inédit). Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis, Paris, France.
- Marnet, M. (sous presse). Entre incertitude et certitude. Entrées et installations de nouveaux enseignants dans un territoire rural de précarité. *Spirale*.
- Mauger, G. (1991). Enquêter en milieu populaire. *Genèses*, 6(1), 125-143.
- Pagès, A. (2015). Pauvreté et précarités en milieu rural. Retour sur expérience et essai de mise en perspective. *Pour*, 225, 35-40.
- Schwartz, O. (1990). *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du nord*. Paris : Presses universitaires de France.
- Weber, F. (1989). *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*. Paris : EHESS.
- Weber, F. (1995). L'ethnographie armée par les statistiques. *Enquête*, 1, 153-165. Repéré à <https://enquete.revues.org/272>

Sylvain Bordiec, Docteur en sociologie de l'Université Paris VIII Vincennes-Saint-Denis, est Maître de conférences à l'Université de Bordeaux, membre du Laboratoire Cultures – Éducation – Sociétés (LACES) et membre associé du Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CRESPPA), Équipe Cultures et sociétés urbaines (CSU). Ses recherches portent sur les « solitudes » en milieu urbain et en milieu rural et sur la gestion publique et parapublique des « isolements ».

Muriel Marnet, après la réalisation d'un mémoire de Master en Sciences de l'éducation dirigé par Patrick Rayou, s'est engagée en 2014 dans une recherche doctorale à l'Université de Bordeaux sous la direction de Stéphanie Rubi et Régis Malet. Cette recherche a pour objet l'« ancrage des enseignants du primaire dans des zones rurales de pauvreté ». Elle est Attachée temporaire de recherche (ATER) à l'ÉSPE Aquitaine (École supérieure du professorat et de l'éducation), membre du Laboratoire Cultures – Éducation – Sociétés (LACES), Équipe de Recherche Comparatiste en Éducation, Pluralisme, Prévention, Profession (ERCEP3).